

La découverte du bonheur

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Source

Scan de Meauma

Synopsis

Les spectateurs trépignent, les paris vont bon train... Et contre toute attente, Ladybird et Trumpeter franchissent ensemble le poteau d'arrivée. Quelle humiliation pour le marquis de Rakemoore de voir son étalon partager la victoire avec la pouliche du duc de Cumberworth ! Le duc, justement, vient à sa rencontre. Entre voisins, on peut toujours s'entendre : en « mariant » Trumpeter avec la mère de Ladybird, on obtiendrait un fameux champion ! Et, à propos de mariage... pourquoi le marquis n'accepterait-il pas la main de sa fille, en échange de Trumpeter, par exemple ? Le jeune homme est outré. Quelle impudence ! Quant à Lavinia, elle est tout aussi furieuse en apprenant le projet de son père. Sans se connaître, les deux jeunes gens ont déjà un point commun. Et s'ils en avaient d'autres ? Si le vieux duc avait raison ?

La découverte du bonheur

Barbara Cartland

LOVE AT FIRST SIGHT

Note de l'auteur

En Angleterre, on respecta la coutume des mariages arrangés, pour les membres de la famille royale et de l'aristocratie, jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

Ainsi la reine Victoria en personne avait-elle allié vingt-quatre de ses parentes avec des grands-ducs et autres princes du sang de toute l'Europe.

Sous le règne d'Edouard VII, il était inconcevable qu'une fille noble choisisse elle-même son mari.

Tout était conçu pour que la jeune fille brigue le titre de noblesse le plus important possible, et que le marié reçoive des terres ou de l'argent en même temps qu'une épouse.

Ce fut seulement avec la disparition des chaperons, en 1918, qu'on permit aux débutantes de se rendre aux bals et aux fêtes sans autre escorte qu'un cavalier.

Lorsque je fis mes débuts, cette année-là, ma mère se désola qu'on n'offre plus de soupers au homard aux chaperons. En fait, ceux-ci n'étaient même pas invités.

La plupart des hommes qui m'emmenaient danser venaient d'être démobilisés. Ils étaient trop pauvres pour offrir à quiconque mieux qu'un tour de piste après le dîner dans l'un des restaurants ou cabarets à la mode.

Ce fut donc à cette époque que, pour la première fois, les jeunes filles purent refuser d'épouser des hommes considérés jusque-là comme des « partis inespérés » et choisir selon leur cœur.

Quant à moi, il ne fallut pas moins de cinquante demandes en mariage avant que j'accorde ma main !

— Bon Dieu ! Quelle course !

Ce cri enthousiaste retentit devant les tribunes du Jockey-Club. Les chevaux parcouraient la dernière ligne droite.

Trumpeter, propriété du marquis de Rakemoore, était le favori. Et, comme toujours lorsque les chevaux du marquis prenaient part à une course, la foule scandait déjà :

— Rake ! Rake ! Rake !

Trumpeter courait côte à côte avec Ladybird, la jument du duc de Cumberworth.

Les deux propriétaires observaient la compétition depuis les tribunes. Cramoisi d'excitation, le duc serrait les lèvres, réprimant l'envie d'adresser à son cheval des encouragements d'une rudesse leste. Quant au marquis, il affichait, comme à l'ordinaire, un calme imperturbable.

L'expression cynique de son visage n'était pas moins conforme à son personnage. Son regard ne trahissait pas la moindre émotion.

Seuls, ceux qui le connaissaient bien auraient remarqué l'imperceptible palpitation d'une petite veine à la base du cou.

La seule manifestation nerveuse qu'il ne parvenait pas à contrôler.

A vrai dire, l'issue de la course était attendue avec d'autant plus de passion que tout le monde avait d'abord prévu que Trumpeter la gagnerait. Et au dernier moment, Ladybird avait brusquement progressé. Désormais, les deux chevaux galopaient flanc contre flanc.

Bouleversé, l'un des spectateurs murmura :

— On ne pourrait pas mettre une épingle entre eux !

Le tapage de la foule était assourdissant.

Ses nombreuses victoires avaient consacré le marquis comme le propriétaire le plus en vue des champs de courses. On le soutenait, on l'ovationnait chaque fois que ses chevaux gagnaient.

Comme cela se produisait très fréquemment, il semblait habitué à cette adulation qu'il accueillait toujours du même petit sourire moqueur.

Naturellement, c'étaient les femmes qui l'entouraient le plus volontiers en lui remettant de petits bouquets de bruyère blanche. Car toutes, jeunes ou vieilles, jolies ou non, étaient subjuguées dès qu'il apparaissait.

Un mètre quatre-vingt-cinq, athlétique, les épaules larges, les hanches étroites, le marquis était effectivement très bel homme. La perte de son enthousiasme pour la vie et les rides du cynisme creusaient cependant ses traits. Et une intonation quelque peu sarcastique affectait souvent sa voix lorsqu'il s'adressait à certaines beautés.

Peu à peu, il s'était mis en quelque sorte à justifier le surnom de Rake, dont usaient les envieux et même ses meilleurs amis pour le désigner. Et si désormais, cela lui allait comme un gant, il avait la certitude que les événements en avaient décidé pour lui. Son titre, la tradition familiale, son environnement, tout y avait contribué.

— Ce qui te gâche, Rake, lui avait dit un jour l'un de ses amis, c'est que tu as à la fois trop et trop peu de concurrents.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire par là, avait menti le marquis.

En fait, il était parfaitement conscient que la dernière partie de la phrase était vraie. Il avait eu des succès trop faciles, sans un seul défi à relever. Or, pour un homme de son âge, à la réflexion, rien ne valait un bon défi...

Et maintenant, à près de trente ans, il se prenait à penser qu'il avait épuisé toutes les délices disponibles dans le milieu social où il évoluait.

Il était même blasé sur le monde du sport où il occupait une position privilégiée... l'année précédente, ses chevaux avaient gagné le Grand Prix à Aintree et la *Gold Cup* à Ascot. Ils étaient également arrivés premiers sans difficulté dans un certain nombre d'autres courses classiques.

— A quoi bon nous entêter à courir contre vous, Rakemoore ? avait remarqué d'un ton acerbe l'un des membres du Jockey-Club. Vos chevaux gagnent toutes les courses ! C'est devenu une habitude pour eux !

L'homme avait été très dépité que son propre cheval ne fût même pas arrivé dans les trois premiers.

Le marquis avait dédaigné de répondre. Mais en rentrant chez lui, il s'était demandé si l'observation désagréable de son rival malheureux n'était pas, dans un certain sens, fondée.

Ses chevaux et ses jockeys n'avaient-ils vraiment pas besoin de compétiteurs plus sérieux ? N'y gagneraient-ils pas ?

Et voici que maintenant, sans qu'il s'y fût attendu, ni lui ni personne, dans la grande course d'Epsom, son meilleur jockey, sur Trumpeter, devait cravacher ferme pour remporter une courte victoire...

Le poteau d'arrivée n'était plus qu'à quelques foulées. Le marquis pouvait sentir la volonté de son jockey d'insuffler à Trumpeter la force de courir plus vite.

La foule hurla : les deux chevaux passaient ensemble le poteau.

Le duc de Cumberworth eut une exclamation qui ressemblait presque à un sanglot :

— Ex aequo... Ah ! Mon Dieu !

— Je crois que vous avez raison, dit le marquis, impavide.

Pendant un moment, le duc fut trop ému pour prononcer une seule parole. Puis, en beau joueur lui aussi, il fit observer :

— Eh bien, c'était tout de même un fort beau spectacle, Rakemoore !

— L'une des meilleures courses que j'aie vues depuis longtemps !

assura le marquis.

— Mais j'y pense tout à coup..., reprit le duc. La mère de Ladybird est une jument exceptionnelle. Si votre étalon consentait à la saillir, nous pourrions peut-être obtenir le plus grand champion de tous les temps ?

Le marquis sourit.

— C'est une idée.

— Elle me semble tout à fait sensée, insista le duc, si l'on considère que nos domaines sont complémentaires. Du reste, j'ai une autre proposition à vous faire...

— Laquelle ?

Les deux hommes devisaient en quittant les tribunes. Tous deux devaient, en effet, assister au pesage de leurs jockeys.

— Ma troisième fille adore les chevaux, et elle n'est pas mariée, répondit le duc. Je ne serais pas fâché que cette passion commune permette entre elle et vous un embryon de relations !

Il rit de son mot comme d'une excellente plaisanterie.

Le marquis se raidit. Ses lèvres se serrèrent jusqu'à former une ligne dure. Il pressa le pas, indiquant ainsi qu'il lui était impossible de donner suite à une telle suggestion.

Et tout en rejoignant le paddock, il pensa, agacé : « Voilà bien le genre de proposition qui définit le mieux ce vieil imbécile de Cumberworth ! »

Seul le duc pouvait lui suggérer d'épouser sa fille sous le seul prétexte qu'ils étaient tous deux impliqués dans une course aussi extraordinaire...

« Pourquoi diantre les gens ne veulent-ils pas me laisser tranquille ? » se demanda aussi le marquis.

En même temps, d'un geste automatique, il souleva son chapeau pour saluer une femme très séduisante qui lui posait une main gantée sur le bras.

— Félicitations, Rake ! dit-elle d'une voix douce et pleine de charme. Je savais que vous alliez gagner.

— Je suppose qu'il vaut mieux une moitié de victoire que rien du tout ! répliqua-t-il d'un ton assez sec.

Déjà, d'autres femmes s'approchaient. Certaines avec une invite dans le regard et une moue provocante.

Lorsqu'il parvint enfin près de son cheval, le marquis avait été félicité par une foule de jolies personnes...

Alors qu'il flattait l'encolure de Trumpeter, son jockey lui dit :

— J'ai fait de mon mieux, monsieur le marquis. Je n'avais jamais entendu parler de cette Ladybird...

— Voilà qui est chose faite ! Et nous n'avons sans doute pas fini d'avoir affaire à elle !

Tout en bavardant, Rake observait Ladybird, se reprochant sa négligence. Comment ne s'était-il pas aperçu avant la course qu'il s'agissait d'une bête exceptionnelle ?

Le duc semblait très content de son cheval, de son jockey et de lui-même. Il recevait les félicitations de ses amis, le regard pétillant de plaisir et de fierté.

Le marquis savait mieux que personne qu'avoir presque battu Trumpeter était un très grand, un incontestable succès. Et il ne pouvait s'empêcher de penser que, pour la première fois, son écurie venait de rencontrer un concurrent sérieux...

« Nous nous sommes trop reposés sur nos lauriers », se dit-il, d'assez méchante humeur car, d'une certaine manière, il s'imputait ce demi-échec.

Les membres du Jockey-Club entouraient maintenant le duc. Celui-ci jouissait d'une réussite visiblement attendue depuis beaucoup trop longtemps.

Après avoir surveillé la pesée de son jockey, le marquis retourna lentement sur le champ de courses. Un de ses chevaux courait dans la course suivante, mais sans aucune chance de gagner : l'animal n'avait encore jamais participé à une grande épreuve et il s'agissait simplement d'un test.

Il serait de surcroît monté par un jeune jockey auquel le marquis donnait également l'occasion de faire ses preuves. On verrait bien. Selon son comportement, il représenterait ou non l'avenir. Bref, pour l'instant, il n'était, à l'instar de sa monture, qu'une carte en suspens.

Après avoir examiné les autres chevaux, le marquis préféra ne pas assister à la course. D'autant que l'entraîneur lui ferait par la suite un rapport circonstancié sur la valeur réelle du cheval et le talent du jockey.

Il décida donc de retourner à Londres.

Et il se dirigea sans plus tarder vers l'endroit où son phaéton l'attendait. Un instant plus tard, il prenait place sur le siège du cocher.

Il avait horreur de traîner en chemin, en particulier sur les routes encombrées. Aussi son phaéton était-il tiré par un quadrille de ses chevaux les plus rapides, aussi noirs que la voiture dont seules les roues et les banquettes étaient jaunes.

Noir et jaune: les couleurs de son écurie, qu'on remarquait autant que lui-même.

Tandis qu'il s'avancait vers les grilles, les hommes agitèrent leur chapeau et les femmes leur mouchoir, dans la foule.

On s'exclama:

— Rake ! Bonne chance ! Dieu vous bénisse !

Ces cris furent repris par la foule à l'extérieur de l'hippodrome.

Les cochers des véhicules déjà engagés sur la route cédèrent de bonne grâce le passage au phaéton, comme s'ils reconnaissaient un droit de préséance au marquis.

Du reste, grâce à son départ prématuré, sitôt passés les abords immédiats de l'hippodrome, il ne rencontra plus guère de circulation, et

son attelage adopta l'allure qu'il désirait.

Il allait signifier sans ambages à l'entraîneur, aux palefreniers et aux jockeys qu'il fallait d'urgence se ressaisir. Il n'était pas question que l'échec de Trumpeter se reproduise... Aussi loin qu'il se souvienne, ses chevaux avaient toujours gagné dans une grande course.

En tout cas, aucun d'entre eux n'avait jamais subi l'affront de cet ex aequo...

Comme il l'avait prévu, le marquis atteignit Londres en un temps record, et fit une arrivée spectaculaire devant sa maison de Park Lane.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit une voiture attelée d'un seul cheval devant la porte.

Il était à peu près certain de n'avoir aucun rendez-vous jusqu'au soir. Puis, il dînerait avec lady Wisbourne, ce dont il se réjouissait d'avance.

Muriel Wisbourne était en effet d'une si extraordinaire beauté qu'ils avaient été fatalement attirés l'un par l'autre.

Le marquis n'aurait pas été tout à fait sincère s'il n'avait reconnu que leur couple semblait descendre tout droit de l'Olympe. Les gens les plus blasés retenaient leur souffle en les voyant ensemble.

Et comme lady Wisbourne succédait dans le cœur du marquis à nombre de beautés fameuses, leur liaison ne manquait pas d'alimenter les bavardages. Tout Londres en bruissait du matin au soir.

Deux palefreniers, qui guettaient l'arrivée du marquis, s'élancèrent.

Sans un mot, leur maître descendit du phaéton, leur remit les rênes et, grimant d'un pas vif l'escalier couvert d'un tapis rouge, entra dans le hall.

Quatre valets de pied y étaient en faction. Le maître d'hôtel, l'air un peu compassé sous ses cheveux blancs, s'avança.

— J'espère que Votre Seigneurie a passé une bonne journée ?

— Excellente ! répliqua brièvement le marquis. Oui est ici ?

— Le capitaine Brentwood, monseigneur.

Le marquis fut soulagé. Il avait craint un instant la visite d'un importun chargé d'une œuvre charitable dépourvue du moindre intérêt, ou celle d'un de ses innombrables arrière-cousins en quête d'un emploi... Le marquis était, en effet, souvent sollicité. Il avait, à son corps défendant, le profil type du généreux donateur, du sauveur. Il disait même en plaisantant que trop de personnes le considéraient comme un bureau d'embauche.

Il s'agissait principalement de jeunes gens qui ne pouvaient être fermiers ni occuper une position de responsabilité. Quant aux plus âgés, ils sortaient souvent d'un régiment connu, ou avaient eu des revers de fortune. Et tous, quel que fût leur âge, pensaient que du fait de son énorme fortune, le marquis aurait fatalement un poste pour eux. Et naturellement, ils lui demandaient des salaires plus élevés qu'à n'importe quel autre...

Après avoir remis son chapeau et ses gants à l'un des domestiques, le

marquis suivit le maître d'hôtel jusqu'au bureau.

Là, il trouva son ami Peregrine Brentwood, confortablement installé dans un fauteuil, une coupe de Champagne à la main.

— Bonjour, Pery, dit le marquis. Si je m'attendais !...

— Vous êtes en avance, remarqua Brentwood, mais je suppose que vous avez encore gagné ?

— Ex aequo avec l'une des juments de Cumberworth !

— Je n'en crois pas mes oreilles ! s'exclama Peregrine. Les paris du White Club étaient tellement écrasants en votre faveur que je n'ai même pas pris la peine de miser...

— Vous avez bien fait. Je dois reconnaître que la jument de Cumberworth, Ladybird, est extraordinaire. J'aurais dû m'en rendre compte avant le début de la course.

Peregrine Brentwood éclata de rire.

— Vous, pris au dépourvu ? Ça ne vous ressemble pas !

— C'est exactement mon avis, annonça le marquis avec un sourire contraint.

Il se servit du champagne, replaça la bouteille dans le seau à glace en argent posé sur une table basse, et, debout devant la cheminée, demanda :

— Vous venez me voir dans un but précis ?

— Vous allez droit au but, comme toujours ! fit observer Peregrine. Et je ferai de même : oui !

Rake s'assit dans un fauteuil.

— Que se passe-t-il ?

— Je vous apporte une nouvelle qui, je le crains, ne vous fera pas plaisir, répondit Peregrine.

— De quoi s'agit-il ? dit le marquis, plein de curiosité.

Il se demanda un instant si lord Wisbourne ne s'était pas offusqué des relations de sa femme... La chose n'aurait pas été vraiment surprenante.

Rake n'avait-il pas la réputation de représenter pour toute jolie femme un terrible danger ? On prétendait même que certains jaloux se dépêchaient d'envoyer leurs épouses à la campagne pour peu qu'il ait posé les yeux sur elles.

A dire vrai, malgré la loi, malgré les interdits réitérés par la reine Victoria, il y avait encore des duels. Le marquis lui-même avait dû se battre deux fois. Il en était sorti vainqueur... et sans une égratignure, alors que ses adversaires, qui avaient eu pourtant d'excellentes raisons de le provoquer, avaient arboré un bras en écharpe pendant près d'un mois.

Mais lord Wisbourne, lui, était un homme d'un certain âge. Il était donc peu probable qu'il risquât le scandale d'un duel... Évidemment, comment préjuger des réactions d'un homme qui croit son honneur atteint ?

Peregrine demeurant inexplicablement silencieux, le marquis s'impatienta :

— Eh bien ? Allez-y ! Je m'attends au pire.
— Vous savez, Rake, que lord Chamberlain est mon oncle ?
— Naturellement, répondit le marquis, intrigué.
— Je l'aime beaucoup, continua Peregrine. Après la mort de mes parents, je me suis plus ou moins installé chez lui et sa charmante femme.

Le marquis s'étonna d'ignorer ce dernier point. Mais comme Peregrine faisait partie de la Brigade de la Maison du Roi, qu'il occupait par conséquent un logis de fonction, Rake n'avait pas fait le rapprochement entre son ami et le château de Windsor.

— Hier soir, reprit Peregrine, n'ayant reçu nulle invitation susceptible de me tenter — vous étiez vous-même avec Muriel Wisbourne —, j'ai dîné avec mon oncle qui était également seul.

Le marquis ne voyait toujours pas le rapport.

— Après le dîner, oncle Lionel m'a confié que la Reine comptait vous convoquer aujourd'hui. Elle l'aurait fait hier, mais elle s'est souvenue que vous seriez aux courses.

— La Reine va me convoquer ? s'étonna le marquis. Mais pourquoi ?
Peregrine répondit lentement :

— La princesse Greta de Saxe-Cobourg arrive en Angleterre à la fin de la semaine.

Le marquis, ahuri, dévisageait Brentwood.

— Et alors ? En quoi cette affaire...

Devant le mutisme de son ami, il acheva, incrédule :

— Vous ne voulez pas dire... ? Mais c'est impossible !

— Elle est une cousine éloignée de feu, le prince consort, dit Peregrine, et la Reine souhaiterait vivement qu'elle épousât quelqu'un de respectable.

— Respectable ! Plutôt mourir que d'épouser une abominable *frau* allemande pour faire plaisir à la Reine ou à qui que ce soit !

— J'ai prévenu mon oncle que vous n'aviez aucune intention de vous marier, répondit Peregrine.

— Et que pense-t-il de tout cela ?

— Il dit que depuis quelque temps, Sa Majesté répète que vous devriez prendre femme ou, plus exactement, « vous ranger »...

— Je n'ai jamais rien entendu de semblable ! explosa le marquis.

Toutefois, en disant cela, il songea que c'était le genre d'intrigue qui passionnait la Reine. Elle s'était démenée pour marier les membres de sa famille et, depuis le décès du prince Albert, elle s'occupait des parentes de son époux.

Le marquis savait qu'elle ne lui aurait jamais permis d'épouser une altesse royale. Seulement..., seulement les Saxe-Cobourg étaient une famille si nombreuse ! Leur importance — fort relative auparavant — datait précisément du mariage du prince Albert avec la reine

d'Angleterre...

Il ne pouvait rien imaginer de plus affreux que de se retrouver marié à une femme avec laquelle il n'aurait absolument aucun point commun.

De plus, il n'aimait pas les Allemands. Il les trouvait singulièrement dépourvus d'humour.

— Désolé, Rake, dit Peregrine. Je savais que cela ne vous ferait pas plaisir, mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous avertir avant votre visite à Windsor.

— Si vous croyez que je vais laisser la Reine manipuler ma vie privée et me dire qui je dois épouser, vous faites erreur ! s'exclama le marquis, indigné.

— J'ai prévenu mon oncle que vous réagiriez ainsi, protesta Peregrine, mais il assure que vous n'aurez pas le choix. L'invitation revêtra la forme d'un ordre royal !

Le marquis se leva pour emplir son verre de champagne.

Il n'était pas dans ses habitudes de boire à cette heure de la journée. D'ailleurs, il usait fort modérément du vin et des mets trop riches. Mais il avait soudain l'impression d'être happé par une tornade et sans aucun moyen de s'en sortir.

Il se souvint alors que la Reine était sa marraine ! La tradition voulait que les marquis de Rakemoore choisissent leurs femmes parmi les Dames de la Chambre. Son propre père l'ayant respectée, Sa Majesté lui avait fait le grand honneur de tenir le premier-né — lui — sur les fonts baptismaux.

« Et le pire, pensa-t-il amèrement, c'est qu'à l'heure actuelle, elle est sans doute persuadée de me rendre un immense service... »

— Je suis désolé, Rake, répéta Peregrine.

— Il doit y avoir un moyen d'échapper à ce mariage... Je vous en prie, Pery, dites-moi ce que je peux faire !

— J'y ai réfléchi toute la journée...

— Avez-vous vu cette femme ? demanda le marquis.

— Non, mais j'ai vu sa sœur qui a épousé un comte français. Je les ai rencontrés tous les deux à l'ambassade de France, l'année dernière.

— Et comment est-elle ? demanda le marquis.

— Exactement comme prévu: grande, grosse, elle n'a rien à dire et, lorsqu'elle parle, c'est d'une voix terriblement gutturale...

Rakemoore, qui marchait de long en large, se tourna brusquement vers Peregrine.

— Non, non et non, pas question ! s'écria-t-il. Je préférerais m'expatrier plutôt que de m'enchaîner à une femme que j'aurais envie d'assassiner dès la fin de la cérémonie !

Tout en parlant, il pensait à la splendeur de ses nombreuses résidences. Tout particulièrement Rake, berceau de sa lignée. Sans aucun doute l'une des plus belles demeures d'Angleterre. Constamment embellie au cours des siècles, ses collections suscitaient l'envie de tous les authentiques

connaisseurs.

Le marquis était par ailleurs extrêmement fier de son ascendance. Si l'un de ses ancêtres avait servi la reine Élisabeth, le plus remarquable avait été l'un des conseillers du roi Charles II. Une anecdote le concernant avait été si souvent racontée dans la famille que chacun avait fini par y croire les yeux fermés.

Comme ce personnage, qui portait alors le patronyme de Moore, était aussi débauché que son souverain, les deux hommes étaient devenus d'excellents amis. Or, à l'occasion d'un grand dîner donné juste après Noël au palais de White Hall, la très belle Barbara Castlemain avait interrogé le Roi sur ses bonnes résolutions pour la nouvelle année.

Celui-ci avait souri et répondu galamment :

— Pourrait-il s'agir d'autre chose, ma chère, que de vous faire l'amour encore plus ardemment que par le passé ?

Les courtisans assis autour de la table avaient éclaté de rire. Le Roi s'était tourné vers Moore :

— Et vos résolutions ? Gardez-vous seulement d'empiéter sur mes plates-bandes ou je vous fais décapiter !

Un éclat avait brillé dans les yeux de Moore.

— Mon seul désir, Sire, serait d'être plus débauché que je ne le suis à cette heure !

Enchanté de cette provocation, le Roi avait donné libre cours à son hilarité, puis s'était exclamé :

— Voilà précisément ce que je cherchais : un nom qui vous dépeigne ! Dorénavant, vous vous appellerez Rakemoore ! Et je vous fais comte, ami, sous ce nom.

Les Rakemoore avaient été élevés quelque cent ans plus tard à la dignité de marquis.

En fait, le titulaire actuel aurait été fâché de renoncer à un sobriquet qui lui allait si bien... Et sans même le consulter, la Reine avait décidé qu'il changerait d'existence. Pour la simple raison, il ne pouvait l'ignorer, que lady Wisbourne faisait partie des Dames de Compagnie héréditaires... Et qu'avant elle, entre autres, il avait eu une liaison passablement brûlante et tapageuse avec une beauté célèbre, épouse d'un pair...

— Aidez-moi, Pery, dit soudain le marquis. Il doit bien y avoir un moyen de me sortir de là ! Croyez-vous que, si je parlais à votre oncle... ?

Peregrine secoua la tête.

— Hélas, non. J'ai déjà essayé. Oncle Lionel vous admire comme chasseur, mais lui-même ne voit pas d'issue, quoique, à mon avis, il comprenne votre répugnance...

La voix de Peregrine descendit d'un ton pour déclarer :

— Voici exactement ce qu'il m'a dit : « La seule excuse recevable du marquis pour annuler les projets de la Reine serait qu'il fût déjà marié, fiancé ou promis d'un autre côté. »

Après un moment de silence, le marquis se souvint brusquement de la proposition du duc de Cumberworth dans la tribune du Jockey-Club : elle lui fit l'effet d'une lumière au bout d'un tunnel. Dieu sait pourtant qu'il n'avait aucun désir de prendre femme ! Mais il n'avait maintenant le choix qu'entre une grosse Allemande à qui rien ne le lierait jamais..., ou bien une Anglaise. Au fond, pourquoi pas ? La fille du duc le tirerait d'affaire... N'était-elle pas, au moins, comme lui-même, passionnée de chevaux ?

— C'est ce que je vais faire ! dit-il à voix haute.

— Quoi donc ? demanda Peregrine.

— Épouser la fille du duc de Cumberworth !

Peregrine le regarda fixement.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ?

— A la fin de cette maudite course, le duc a prétendu qu'en unissant Ladybird et Trumpeter nous pourrions obtenir un rejeton hors pair...

— L'idée me paraît excellente ! s'exclama Peregrine.

Sans faire aucun cas de l'interruption, le marquis poursuivit :

— Par la même occasion, il m'a fait une proposition que j'ai trouvée fort impertinente sur le moment... Étant donné la complémentarité de nos domaines, il serait ravi de me donner sa troisième fille en mariage. Il affirme qu'elle et moi possédons en commun la passion des chevaux et que c'est suffisant pour s'entendre !

— J'avais oublié cette troisième fille..., avoua pensivement Peregrine. Si elle ressemble à ses deux aînées, elle doit être assez jolie. Et elle est anglaise !

— C'est exactement ce que je me dis.

— Si vous parlez sérieusement, ne tardez pas, dit Peregrine. Je suppose que vous recevrez la convocation de Windsor dès ce soir. Je ne serais pas surpris qu'elle soit déjà en route.

— Je vais m'informer. Mais si vous m'avez raconté des histoires et tourmenté pour rien, je vous tordrai le cou !

— Je vous jure, répliqua Peregrine en riant, que je ne vous aurais pas dérangé si je n'avais su l'affaire sérieuse !

Le marquis ne répondit pas. On venait de frapper, et il attendait que la porte s'ouvre. Voyant le maître d'hôtel sur le seuil, il lui demanda :

— Un message pour moi de Buckingham Palace ?

— On a apporté une lettre voilà quelques instants, monseigneur, juste après votre retour. Je venais justement l'apporter à Votre Seigneurie.

Et il présenta, sur un plateau en or une enveloppe sur laquelle le marquis et Peregrine reconnurent aussitôt le cachet des services de lord Chamberlain.

Le marquis prit le message et le maître d'hôtel s'éclipsa.

Ayant lu l'adresse sur l'enveloppe, Rakemoore jeta la lettre sur les genoux de Peregrine.

— Ouvrez-la, dit-il. Je sais ce qu'elle contient, et cela me donne envie de jurer !

Peregrine s'exécuta. Il n'eut pas besoin de décacheter la missive dont le rabat n'était qu'à demi collé. Il parcourut le texte et murmura :

— C'est ce que nous pensions. Sa Majesté désire vous voir au château de Windsor demain après-midi. A quatorze heures trente.

Le marquis s'abstint de tout commentaire. Il alla jusqu'à la fenêtre et regarda le jardin qui s'étendait derrière la maison, sans voir les fleurs printanières et les arbres alourdis de leur jeune végétation. Le marquis songeait à la vaste salle à manger de Rake où s'étaient données tant de fêtes galantes... Certes, il avait toujours admis qu'un jour ou l'autre il devrait avoir un héritier, donc se marier, mais pas si tôt ! pas contraint et forcé !

Il essaya d'imaginer son épouse à l'autre bout de la table, son épouse parée des bijoux Rakemoore, de ces joyaux uniques... Elle ressemblerait à sa mère à l'époque où celle-ci occupait la même place.

Dans ses rêves, la femme qui l'occuperait à son tour était très belle. Mais cela ne suffisait pas. Il fallait également qu'elle ait le même type de caractère et de personnalité que sa mère, morte quand il avait seulement dix ans.

Il n'avait jamais oublié combien elle était aimable, gracieuse et digne.

Lorsque, au sortir de sa chambre, elle venait lui souhaiter bonne nuit avant de descendre dîner, elle le serrait toujours dans ses bras. Et il gardait un souvenir ému de son parfum de violette. Dès qu'il avait fini de réciter ses prières, elle l'embrassait de nouveau en ajoutant :

— Que Dieu te garde, mon chéri, et que les anges veillent sur ton sommeil.

Sa disparition avait produit un grand vide dans la vie de l'enfant. Cela, le marquis s'était efforcé de l'oublier, car ce souvenir lui était extrêmement douloureux. Comme elle lui avait manqué ! Il aurait encore eu tellement besoin d'elle ! Le regret ne s'était jamais estompé, pas même lorsque, les années passant, sa séduction naturelle lui avait valu nombre d'aventures.

Il s'était bientôt mis à mépriser les femmes serviles qui meublaient sa vie. Elles lui disaient toutes des choses flatteuses. Dès avant sa sortie d'Eton, elles commençaient à lui tomber dans les bras, sans qu'il ait besoin de lever le petit doigt... Trop facile. Amusant, certes, au moins au début, mais... Mais il n'avait jamais considéré aucune de ses maîtresses comme digne, de près ou de loin, d'être comparée à sa mère.

Et voilà qu'il était obligé de prendre pour épouse une jeune fille qu'il n'avait jamais vue ! Obligé, sinon... Sinon, ce serait ce maudit mariage avec l'Allemande que la fantaisie de la Reine prétendait lui imposer...

Après avoir lu la lettre à haute voix, Peregrine était resté silencieux.

Le marquis l'imita pendant un long moment. Enfin, se détournant de la fenêtre:

— Très bien, dit-il d'une voix déterminée. Je vais écrire au duc qu'après réflexion, je retiens sa proposition et lui rendrai visite à onze heures demain matin pour en débattre sérieusement.

Peregrine, apparemment perdu dans ses pensées, finit par dire :

— Cumberworth est à Londres, je suppose ?

Le marquis, qui s'était assis à son bureau, regarda son ami avec surprise.

— Vous voulez dire qu'il pourrait être parti pour la campagne ?

— Cela me paraît assez plausible, soupira Peregrine. Il y passe la plus grande partie de son temps.

— Je n'y avais pas pensé.

Le marquis réfléchit un moment.

— Je vais partir sur-le-champ pour Rake, décida-t-il, quitte à annuler ma soirée avec Muriel Wisbourne... Si c'est possible, accompagnez-moi. Cette histoire me désespère au point que je pourrais me jeter dans le lac !

Peregrine éclata de rire :

— Si vous comptez vous noyer, mon cher, renoncez-y tout de suite : vous nagez à merveille ! Souriez, Rake, la situation n'est pas aussi tragique que vous le pensez...

— Évidemment, cela pourrait être pire.

Peregrine se leva.

— Si vous voulez arriver à Rake à temps pour le dîner, nous devons partir tout de suite. Vous pourrez voir le duc après le petit déjeuner, et rentrer immédiatement à Londres...

Le marquis hocha la tête.

— Navré pour vous, Rake, vraiment ! reprit Peregrine. Mais je vous assure que la fille du duc est réellement un moindre mal !

— Le terme convient parfaitement, dit amèrement le marquis. Un moindre mal que je détesterai sitôt les alliances échangées...

En conduisant son attelage avec sa dextérité coutumière, le marquis parvint à Rake avec son compagnon juste après huit heures du soir.

Il avait fait atteler des chevaux différents de ceux dont il s'était servi pour aller aux courses, mais aussi rapides. Peregrine, en l'observant durant le trajet et en admirant tout son savoir-faire et son élégance, avait songé qu'à l'époque de la Régence, Rakemoore aurait été acclamé comme « Corinthien ».

Cependant, Peregrine n'avait soufflé mot, car le marquis, tout en concentrant son attention sur la route, était manifestement déprimé.

Lorsqu'ils remontèrent la longue allée cavalière qui conduisait à la maison, Peregrine s'exclama pourtant :

— Une chose est sûre, Rake, vous n'avez pas perdu votre emprise sur les animaux !

Le maître d'hôtel les attendait en haut du perron. Deux valets de pied déroulèrent le tapis rouge.

Rake était une magnifique demeure.

Au milieu du XVIII^e siècle, le grand-père du marquis avait chargé les frères Adams d'en refaire la décoration. Ils avaient plaqué une façade nouvelle sur l'architecture disparate issue des ajouts successifs depuis deux cents ans. Quoique colossale, la demeure ainsi rectifiée était devenue surprenante et spectaculaire.

Des urnes, des statues, ainsi que les armes des Rakemoore en ornaient le toit. Les grands escaliers qui conduisaient à la colonnade ionique semblaient provenir directement d'un temple grec.

Chaque fois qu'il y venait en visite, Peregrine pensait que cet ensemble extraordinaire semblait issu d'un rêve.

Quant au marquis, encore sous le choc, il envisageait si tristement son avenir que même la beauté de sa maison ne parvenait pas à lui remonter le moral.

Un bain les attendait chacun dans leur chambre. Ils redescendirent vingt minutes plus tard, en tenue de soirée.

Après avoir causé chasse tout au long du dîner — remarquable en tout point —, ils passèrent dans la bibliothèque où le marquis avait l'habitude de se retirer dès la fin des repas lorsqu'il était seul ou en tout petit comité.

— J'espère, déclara-t-il brusquement, que je n'aurai pas à précipiter mes noces, une fois les fiançailles annoncées ?

Peregrine devina le tour qu'avaient pris les réflexions de son hôte.

— Je suppose que le duc souhaitera célébrer le mariage avant la fin de la saison.

Les lèvres du marquis se pincèrent : ce qui voulait dire au plus tard

début juillet ! Cela lui laissait peu de temps pour persuader sa fiancée qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre... et pour être enfin en mesure d'annoncer l'annulation du mariage.

Cependant, il avait le pressentiment fâcheux qu'aucune femme, aucune, ne dédaignerait le titre de marquise de Rakemoore. Quant au duc lui-même... Oh! enchanté de l'avoir pour gendre, il n'admettrait guère qu'on retarde la cérémonie !

N'ayant vraiment plus grand-chose à se dire — la situation était si claire, hélas ! — les deux hommes allèrent se coucher tôt.

Le marquis passa une nuit agitée. L'idée que ses jours de liberté étaient comptés le bouleversait.

« Me voici piégé, captif et enchaîné ! » se disait-il avec amertume.

Quoiqu'il ne se fût endormi qu'aux approches de l'aube, il était sur pied avant même que son valet de chambre ne vienne l'éveiller. Il s'habilla rapidement, sans accepter d'aide, au grand dépit du domestique.

Il avait presque terminé le petit déjeuner quand Peregrine le rejoignit.

Ils étaient convenus, la veille, que celui-ci rentrerait seul à Londres, tandis que Rakemoore, sitôt après sa visite au duc, gagnerait Windsor.

Prévenu de ses intentions, son secrétaire avait déjà organisé les relais : un attelage frais attendrait au château. Ainsi, après l'audience royale, le marquis pourrait regagner Londres au plus tôt.

Il avait du reste des chevaux dans la plupart des postes des grandes routes, ce qui lui permettait de ne jamais voyager avec des équipages fatigués.

— Que faites-vous ce soir ? demanda Peregrine, tandis que le marquis grignotait un dernier toast.

— Je verrai Muriel Wisbourne si elle est libre, répondit-il. Il est à craindre que je ne puisse plus m'offrir cette joie de sitôt...

Frappé de son amertume, Peregrine répliqua :

— A quoi bon vous mettre martel en tête, Rake ? Avec votre intelligence, vous ne tarderez pas à vous tirer de ce mauvais pas.

— Comment cela ?

— La fille du duc est peut-être plus fine que vous ne croyez. Elle est jeune... Si vous lui expliquez franchement ce que vous attendez d'elle...

— Sornettes ! De deux choses l'une avec les jeunes filles... Elles sont gauches et timides, ou elles ne cessent de ricaner bêtement !

Peregrine éclata de rire.

— Vous omettez un détail: Muriel Wisbourne, comme ses pareilles, a d'abord été une débutante... L'auriez-vous remarquée alors ? Non. Et pourtant, à l'époque, des hommes plus attentifs que vous ont su faire d'elle... ce qu'elle est maintenant.

— Je suppose que vous avez raison, bougonna le marquis, surpris de n'y avoir jamais pensé.

— Ce dont il faut vous convaincre, continua Peregrine, c'est que

votre fiancée, peut-être gauche et empruntée à l'heure actuelle, sera d'ici à quelques années, gracieuse, spirituelle et parfaitement à l'aise partout.

Après une brève pause, il reprit :

— Sans compter qu'elle va sûrement... avec un roué tel que vous, chercher à flirter !

C'était bien la dernière chose que le marquis attendait d'une future épouse... Des coquettes, toutes. Au fond, nulle différence entre ses différentes maîtresses. Il avait, en fait, toujours éprouvé quelque gêne à profiter de l'hospitalité des maris, à boire leur vin, puis à séduire leur femme...

Mais enfin, ce jeu-là faisait partie des relations « normales », à Mayfair...

C'était le prince de Galles qui avait donné le ton, et le marquis avait jusqu'alors trouvé fort naturel ce mode d'existence. Or, voici que soudain, il se demandait si son avenir se résumerait à former son épouse pour qu'elle devienne comme ses anciennes maîtresses, et qu'elle fasse le bonheur d'autrui...

Cette idée le révoltait tant, qu'il n'éprouvait aucun désir d'en discuter avec Peregrine. Il se leva.

— Je dois partir. J'ai envoyé un domestique informer le duc de ma visite. Je suis sûr que Cumberworth sera ravi de faire parader pour moi ses poulinières et sa troisième fille !

Peregrine éclata de rire.

— A votre avis, qui commencera la démonstration ? demanda-t-il.

Au lieu de répondre, Rake dit simplement :

— Au revoir, Pery. Si je ne rentre pas trop tard de Windsor, je m'arrêterai au Club pour voir si vous y êtes.

— Merci. Vous vous doutez combien je suis impatient de savoir...

Le marquis s'arrêta sur le seuil.

— Ce serait plutôt à moi de vous remercier... Sans vous, je tombais la tête la première dans la trappe de Sa Majesté !

— Ne vous donnez pas cette peine, Rake... C'est ma première bonne action depuis un an ! assura Peregrine en riant.

Ils devisèrent ainsi jusque dans le hall où le maître d'hôtel les attendait.

— Je crois, monseigneur, dit-il en s'inclinant, que M. Barrett souhaiterait parler à Votre Seigneurie au sujet du jeune M. Robin.

— Le jeune M. Robin ? s'exclama le marquis. Qu'a-t-il encore fait ?

— M. Barrett désirerait précisément en informer Votre Seigneurie.

— Je n'ai pas le temps maintenant, répondit le marquis. Dites-lui qu'il pourra m'en parler à mon retour, après-demain.

— Très bien, monseigneur.

Bientôt, le marquis grimpa d'un bond dans une élégante calèche attelée d'un superbe équipage de chevaux bais. Tout en les admirant en connaisseur, Peregrine agita la main.

— Bonne chance, Rake, dit-il gentiment.

Mais le marquis s'éloignait déjà.

Peregrine se retourna et revint dans le hall.

Bates, le maître d'hôtel, l'y suivit.

— Je ne me doutais pas, dit-il comme en se parlant à lui-même, que Sa Seigneurie ne reviendrait pas ici aujourd'hui. M. Barrett est très impatient de voir Monsieur le marquis.

— Au sujet de ce petit garnement de Robin ? demanda Peregrine.

Bates soupira.

— On ne peut rien en faire, soupira Bates. Rien du tout. C'est triste à dire, mais je n'exagère pas !

Tout en descendant l'allée cavalière, le marquis pensait précisément à Robin.

Il avait délibérément omis de demander des nouvelles de son neveu, la veille au soir, sachant qu'elles seraient mauvaises, de toute façon.

Agé de sept ans, Robin Moore était le fils de son unique frère, tué dans un accident de chasse dix-huit mois auparavant.

Le marquis, qui estimait beaucoup son frère, avait été fort attristé de sa disparition. Il avait donc fait de son mieux pour secourir la veuve et l'orphelin. Par malheur, lady Guy Moore avait toujours été fragile. Le choc provoqué par la mort d'un mari qu'elle adorait avait été trop pénible pour elle. Plus faible de jour en jour, elle avait à peine survécu un an. Le marquis s'était ainsi retrouvé tuteur de Robin.

Il avait d'abord pensé que plusieurs autres membres de la famille seraient ravis d'offrir un foyer à l'enfant, contre une pension, naturellement. Mais Robin s'était vite révélé terriblement agressif, et d'une nature presque indomptable.

Après un mois chez les personnes choisies par le marquis, il avait été renvoyé à Rake. Son tuteur lui avait alors assigné une gouvernante, mais celle-ci n'avait pas tardé à déclarer forfait — imitée par ses remplaçantes. Pour une bonne et simple raison : Robin était impossible, insupportable !

Le marquis en était certain : M. Barrett souhaitait lui annoncer le départ de l'actuelle gouvernante... Comme la précédente qui, paraît-il, avait déclaré que Robin étant « diabolique », elle n'accepterait pas de rester un instant de plus, dût-on lui offrir un million de livres annuel pour se laisser martyriser !

« Mais que vais-je faire de ce garçon ? » s'inquiétait le marquis.

Il était trop jeune pour être envoyé à l'école, il faudrait donc lui dénicher un précepteur... Seul un homme pourrait s'occuper de lui — tant physiquement que moralement.

Cependant, le marquis savait par expérience que le fouet ne servait qu'à développer l'agressivité et l'entêtement des enfants. Comment convaincre Robin de se conduire mieux ou plutôt moins mal ? Unanimes, les gouvernantes successives avaient signalé sans mâcher leurs mots qu'il

répondait à tout par des insolences. En fait, il n'avait qu'un talent : il montait admirablement.

Le contraire eût d'ailleurs été surprenant, car son père était un cavalier presque aussi accompli que le marquis lui-même. Aussi Robin pratiquait-il l'équitation depuis qu'il était capable de tenir en selle.

Il ne se comportait comme un être humain normal que lorsqu'il était à cheval. Le reste du temps, il n'obéissait à personne, il était « diabolique »...

Le marquis avait ordonné que deux palefreniers l'escortent en permanence, espérant qu'au moins l'un d'eux serait capable de contrôler l'enfant... Mais, il avait le sentiment que cette tentative aboutirait, comme les précédentes, à un fiasco complet.

Et comme il franchissait la frontière de son domaine pour pénétrer dans celui du duc, il se demanda si sa future femme supporterait le maudit gamin... Peu probable. D'autant qu'elle-même était encore presque une enfant, et capable de causer autant de tracas que le délicieux neveu !

« Mais qu'ai-je fait au ciel pour mériter cela ? » se demandait-il, désespéré.

Il lui fallut à peine une demi-heure pour atteindre la demeure du duc. Encore cela demandait-il plus de temps par la route qu'à travers champs.

Comparé à Rake, Worth était décevant. Massif et sans grâce, le château ne présentait aucun intérêt architectural. Son seul charme était son implantation parmi des jardins pittoresques entourés de bois qui formaient une belle toile de fond.

Mais le marquis, pour l'heure, était trop préoccupé pour examiner la demeure ducale. Tout au plus s'étonna-t-il vaguement de n'y avoir pas mis les pieds depuis fort longtemps. Mais la duchesse était morte un an plus tôt, et les Cumberworth, étant beaucoup plus âgés que lui, ne l'invitaient pas lorsqu'ils donnaient des fêtes.

De fait, il n'avait jamais vu le duc qu'aux courses et aux réunions des notables du comté. Et les rencontres plus fréquentes que promettait l'avenir ne l'encharmaient guère...

Prévenu de son arrivée, le maître d'hôtel qui se tenait à la porte d'entrée le mena directement au bureau du duc. Celui-ci l'y attendait.

Il se leva et lui tendit courtoisement la main.

— Quelle surprise, Rakemoore ! s'exclama-t-il. J'étais fort loin de me douter, hier, aux courses, que vous aviez l'intention de revenir à la campagne.

— Je l'ignorais moi-même, avoua le marquis.

Le duc lui indiqua un fauteuil devant la cheminée.

— Est-il trop tôt pour vous offrir une boisson ?

— Merci, je viens de prendre le petit déjeuner. Je ne puis rester très longtemps car je dois me rendre à Windsor.

— Ah, maintenant, je comprends ! dit le duc, vous voulez me parler

de mes poulinières ? Je serais ravi de vous les montrer, elles sont magnifiques, savez-vous ?

— J'en ai eu hier la preuve incontestable avec Ladybird, reconnu le marquis.

Le regard du duc s'éclaira.

— Cela vous a passablement étonné, n'est-ce pas ? C'est exactement ce que j'espérais.

— Vous avez réussi !

— Quand m'enverrez-vous votre étalon ?

— Je suis venu ici pour vous parler de tout autre chose, dit le marquis.

Remarquant l'air surpris de son hôte, il continua :

— Il s'agit de l'autre proposition que vous m'avez faite au moment où nous quitions les tribunes.

Le duc réfléchit un instant puis s'exclama :

— Vous voulez dire ?... Mais naturellement!... ma petite Lavinia !

— Effectivement. Vous m'avez dit que votre troisième fille était célibataire.

— Oui, oui... Elle a dix-huit ans et elle cessera à la fin du mois de porter le deuil de sa mère. Elle sera alors présentée à la Cour. Je souhaite qu'elle fasse un mariage heureux.

— Puis-je vous demander la permission de présenter mes hommages à lady Lavinia ? demanda le marquis.

Il lui avait fallu un effort surhumain pour prononcer ces quelques mots.

— Mon cher ami ! Rien ne me ferait plus de plaisir que de vous avoir pour gendre !

Le duc se leva, ne dissimulant pas plus son enthousiasme à cette perspective, que la veille, sa joie de voir Ladybird tenir tête à Trumpeter.

Allant jusqu'à la cheminée, il tira sur le cordon. La porte s'ouvrit et le maître d'hôtel apparut.

— Apportez du champagne ! Allez !

— Immédiatement, Votre Grâce.

Sitôt la porte refermée, le duc s'exclama :

— J'ai vraiment de la chance ces temps-ci ! Je ne saurais assez vous dire, mon cher ami, combien vous me comblez de joie... de bonheur !

— Vous m'en voyez ravi, répliqua le marquis, mais je souhaiterais rencontrer lady Lavinia avant de prendre congé. Vous comprendrez que je ne puisse faire attendre Sa Majesté.

— Naturellement ! Je fais prévenir Lavinia ! dit le duc d'un ton empressé.

Mais se souvenant alors qu'il avait envoyé le maître d'hôtel chercher du champagne, au lieu de sonner à nouveau il ouvrit lui-même la porte et se précipita dans le corridor où le marquis l'entendit héler un valet de pied.

Abandonnant le fauteuil où il était assis, le marquis alla jusqu'à la fenêtre

pour regarder le jardin : « Pas très bien tenu », songea-t-il, de fort méchante humeur. L'étau se resserrait. Et ce n'était là que le prélude ! Il lui faudrait subir une kyrielle d'événements dont il détestait d'avance chaque épisode...

D'abord les fiançailles, avec réceptions dans les deux familles.

Et les conciliabules sordides des avocats pour le contrat de mariage.

Et les inévitables différends à propos des mille et un détails de la cérémonie fatale.

Et quand celle-ci aurait finalement lieu, alors seulement commencerait le véritable cauchemar !

Ayant été garçon d'honneur à plusieurs mariages, il avait chaque fois trouvé barbares ces festivités — oui, barbares !

Barbares, ces invités qui se plaignaient de tout et de tous, ces demoiselles d'honneur fielleuses qui traînaient les pieds derrière la mariée ! Et le marié... l'air éméché parce qu'il avait trop bu la veille au soir, barbare !

Et ensuite, c'était l'ennui mortel d'une interminable réception... Il fallait serrer des centaines de mains, répondre à des centaines de félicitations, remercier à des centaines de vœux tous plus hypocrites les uns que les autres !

Et la sortie de l'office, quelle horreur ! Il se voyait déjà inondé de riz, de pétales de roses, aux côtés d'une jeune femme qui lui était totalement étrangère...

Il avait vu cela tant de fois... pour les autres !

Avec les mariages arrangés d'avance, il n'y avait guère d'amour entre mari et femme... ou pas du tout.

L'homme avait généralement cédé aux supplications d'une mère ambitieuse, ou aux instances importunes de sa famille rabâchant sans trêve qu'il fallait un héritier pour le nom.

Quant à la femme, la malheureuse avait été exhibée comme une jument à la foire pour une vente aux enchères...

Le marquis se sentait déjà pris de nausées.

Entendant le duc rentrer dans la pièce, il se détourna de la fenêtre.

— Je regrette, je regrette vraiment beaucoup, dit Cumberworth, mais Lavinia est partie se promener à cheval. Il semble qu'elle soit sortie avant qu'on ait pu l'avertir de votre visite...

Rakemoore éprouva un immense soulagement.

— Dans ce cas, je vais prendre congé, dit-il. Je reviendrai probablement à Rake après-demain. Me permettez-vous de rendre visite à lady Lavinia dans l'après-midi ?

— Venez déjeuner avec nous, mon cher ami ! s'écria le duc. Nous en serons heureux !

Il s'interrompit brusquement puis, l'air songeur, il ajouta :

— Étant donné la situation, mieux vaudrait peut-être que j'aie une

petite conversation avec ma fille avant la rencontre...

Il s'arrêta de nouveau avant de continuer:

— Déjà très timide, elle a mené une vie fort retirée depuis le décès de sa mère. En fait, elle n'a rencontré aucun jeune homme de toute l'année dernière.

— Je comprends, dit le marquis. Je crois en effet qu'il serait bon que vous lui parliez.

— Elle sera ravie de vous épouser, j'en suis sûr, assura le duc, apaisant.

— Et moi, ravi de vous revoir vendredi, mon cher duc, répondit le marquis d'un ton un peu forcé, avant de se diriger vers la porte, suivi de son hôte.

Dans le corridor, ils faillirent se heurter au maître d'hôtel qui accourait avec un plateau et la bouteille de champagne dans un seau à glace.

— Trop tard ! dit le duc. M. le marquis doit prendre congé immédiatement.

Comme le maître d'hôtel s'effaçait pour les laisser passer, son maître, à mi-voix, grommela quelques mots que Rakemoore perçut tout de même:

— Ne la débouchez surtout pas ! elle serait perdue!

Ce fut avec un véritable sentiment de délivrance que le marquis monta en voiture et s'éloigna au plus vite.

Grâce à l'absence de lady Lavinia, il avait échappé à une entrevue sans doute fort embarrassante. Certes, il ne doutait pas que la jeune fille ne fût d'avance enchantée de devenir sa femme, mais mieux valait tout de même que son père la préparât à cet honneur.

Néanmoins, lorsqu'il lui demanderait son accord personnel, il préférerait le tête-à-tête. N'était-ce pas ce qu'attendaient la plupart des femmes ? Il se souvenait aussi du récit d'un de ses amis : après avoir obtenu la main de sa promise, celui-ci avait offert sur-le-champ la bague de fiançailles.

« J'en prendrai une dans le coffre », pensa le marquis.

Il y avait des tas de bagues de toute sorte dans la collection de bijoux Rakemoore. « La bague de fiançailles de mère » songea-t-il, brusquement ému.

C'était une bague magnifique dont le gros diamant taillé en forme de cœur était entouré de brillants plus petits.

Il se souvint alors que ses parents avaient été très épris l'un de l'autre — et avant même leurs fiançailles.

— Je suis tombée amoureuse de ton père dès l'instant où je l'ai vu ! lui avait confié sa mère alors qu'il était encore enfant. Jamais je n'avais rencontré personne d'aussi beau ! Mais comme j'étais très jeune, et que ton père avait une terrible réputation de séducteur, j'étais persuadée qu'il ne pourrait jamais m'aimer !

— Il t'a aimée pourtant, maman !

— Oui, il m'a aimée. Il s'est amouraché de moi, pauvrete, en dansant... lors d'un bal donné par mon père, avait-elle expliqué. Il m'avait invitée par devoir mais, lorsque la musique s'est arrêtée, nous nous sommes enfuis tous deux dans le jardin... Te rends-tu compte de l'inconvenance ! A l'époque, cela paraissait scandaleux !

— Et ensuite, qu'est-il arrivé ? avait demandé l'enfant.

Sa mère avait souri.

— Nous nous sommes réfugiés sous un arbre où étaient suspendues des lanternes chinoises, et ton père m'a dit : « Vous êtes si belle... j'ai l'impression de rêver ! »

— Et c'est alors que vous vous êtes fiancés ?

— Plusieurs semaines après, avait répondu sa mère d'une voix rêveuse, mais nous savions déjà que nous ne pourrions vivre l'un sans l'autre.

Et son regard s'était illuminé d'une indicible tendresse lorsqu'elle avait ajouté :

— Puis, comme dans les contes de fées, nous nous mariâmes et nous fûmes infiniment heureux !

Même à présent qu'il se remémorait, tant d'années après, la scène, le marquis avait encore dans l'oreille la douceur de la voix maternelle. Aucun doute, ses parents avaient été heureux. Infiniment heureux...

Tellement heureux que la mort prématurée de la marquise avait laissé son mari inconsolable. Et son fils aussi. Elle lui manquait, aujourd'hui encore. Il aurait voulu encore sentir ses bras se refermer sur lui.

Combien avait-il sangloté, dans son lit, lorsqu'elle n'était plus venue l'embrasser pour lui souhaiter une bonne nuit ! Mais il avait caché de son mieux ses sentiments pendant la journée.

Il comprenait mieux, maintenant, combien son père avait dû souffrir. Il espéra ne jamais connaître la même souffrance. Son père avait complètement changé après le drame.

En réfléchissant bien, il se rendait compte qu'il avait toujours eu peur d'un amour susceptible de lui causer une douleur aussi violente. Mais jusqu'à présent, aucun risque de ce côté... Malgré leur diversité, leur nombre, leur charme, les femmes qu'il avait possédées n'avaient jamais mis vraiment son cœur en péril. L'émotion qu'elles provoquaient en lui s'estompait vite.

Car ce qu'elles avaient à offrir était d'une nature entièrement différente de ce qu'il avait donné à sa mère et reçu d'elle. Et il savait maintenant qu'il ne retrouverait jamais cet amour-là.

En dépit d'une halte pour déjeuner, il atteignit Windsor exactement un quart d'heure avant son audience avec la Reine.

En montant la route qui menait au château, il pensait avec gratitude à Peregrine. Il lui devait une fière chandelle ! Grâce à lui, il arrivait bien armé puisqu'il connaissait les intentions de Sa Majesté. Il ne s'inquiétait

plus que d'une chose : aurait-il assez de sang-froid pour ne pas dire à la Reine qu'elle n'avait aucun droit de s'ingérer dans sa vie privée ?

A vrai dire, la bataille n'était pas encore gagnée...

S'il était exilé de la Cour, quelle humiliation, non seulement pour lui, mais pour toute sa famille !

L'un des gentilshommes de la Chambre le précéda, à travers un invraisemblable dédale de couloirs, jusqu'à l'antichambre.

Le marquis n'aimait pas cet homme et croyait deviner pourquoi on l'avait choisi pour l'accueillir.

Le ton de sa voix, l'expression de son regard indiquaient assez, malgré ses efforts pour les déguiser, le plaisir qu'il se promettait de l'entrevue !... De toute évidence, il était ravi de voir le marquis descendre peut-être d'un cran ou deux dans la faveur royale.

Il pensait manifestement que ce serait un juste retour des choses après une interminable période d'insolents succès.

— Je suis sûr que Sa Majesté ne vous fera pas attendre, monseigneur, dit-il d'un ton à la fois courtois et moqueur. Je sais qu'Elle est impatiente de vous rencontrer.

— Je suis également impatient de voir Sa Majesté, répliqua lentement le marquis. J'ai des nouvelles très importantes à lui confier.

A l'expression d'étonnement qui arrondit les yeux de l'ennemi, il éprouva un réel sentiment de triomphe : « Te voilà bien inquiet ! » se dit-il.

Les personnes attachées au service de la Reine avaient tellement peur d'elle et se montraient si serviles que le marquis les avait toujours méprisées. Leur bassesse faisait sa force : c'était un atout dans sa manche. Il en fut rassuré. S'il parvenait à surprendre tout ce petit monde qui s'était fait une joie de le manipuler, quelle bonne leçon ! quelle douce revanche !

Il attendit plus de dix minutes.

— Sa Majesté va vous recevoir, monseigneur, annonça finalement un aide de camp.

Il parlait à voix basse comme s'il était dans une église.

Le marquis parcourut sans hâte, avec dignité, les pièces qui précédaient la porte de la Reine.

Il était cependant conscient que la femme qui le recevait représentait le plus puissant Empire du monde.

Celle-ci se tenait dans le boudoir encombré de meubles et de bibelots qu'il connaissait de longue date. Des centaines de photographies dans des cadres d'argent occupaient toutes les surfaces disponibles. La reine était assise dans son fauteuil préféré. Vêtue de noir, toute petite, elle accusait son grand âge, mais le marquis n'ignorait pas qu'un seul regard de ses yeux d'acier pouvait faire trembler l'homme d'État le moins timoré.

— Le très noble marquis de Rakemoore, Majesté, claironna l'aide de camp.

Le marquis s'avança d'un pas lent puis, parvenu devant la Reine, lui baisa la main qu'elle tendait.

— Comment allez-vous, marquis? demanda-t-elle.

Elle souriait, mais ses yeux le jaugeaient tandis qu'il s'inclinait respectueusement.

Il connaissait parfaitement le goût royal pour les beaux hommes, tout comme sa réprobation pour ce qu'elle appelait l'« attitude canaille », les vies « déréglées ».

— Votre Majesté est trop bonne de me recevoir, dit-il. J'allais précisément Lui demander une audience aujourd'hui, ou demain. Il se trouve que j'ai à dire à Votre Majesté quelque chose qui, je n'en doute pas, la réjouira.

La Reine parut surprise.

— Et qu'est-ce donc ?

— Je me disais que Votre Majesté m'ayant fait l'insigne honneur d'être ma marraine, répliqua-t-il, je Lui devais de L'informer la première de mes fiançailles. Je vais me marier.

S'il s'était juré de sidérer la Reine, c'était réussi. Il vit ses yeux s'élargir tandis que ses sourcils remontaient d'un cran.

— Fiancé ?

Sa voix était dure.

— Je suis sûr que Votre Majesté approuvera mon choix.

Il y eut une brève pause avant que la Reine n'interroge :

— De qui s'agit-il ?

— De la fille du duc de Cumberworth : Lady Lavinia Worth.

Un silence de plomb s'installa.

Le marquis le devina, la Reine était en train de chercher un prétexte pour s'opposer à ce mariage. Avec une mauvaise grâce flagrante, elle finit par dire :

— Je suppose que je suis censée vous féliciter ?

— Je serais au comble du désespoir si vous me priviez de votre approbation.

— On m'a dit que votre cheval et celui du duc sont arrivés ex aequo hier, à Epsom ? dit la Reine. J'ignorais qu'il existait des liens plus étroits entre vos deux familles.

— Nos domaines sont complémentaires, répondit le marquis. Aussi nous a-t-il semblé judicieux que lady Lavinia et moi-même soyons unis par les liens du mariage.

— Judicieux ! s'exclama la Reine. Vous pensez que le mariage est une chose... judicieuse ?

— Sincèrement, je le pense.

La Reine le dévisageait, mais d'un regard déjà plus clément.

— J'espère alors, marquis, dit-elle, que vous serez aussi heureux que je l'ai été avec le prince consort. C'est mon vœu le plus cher.

Un léger tremblement altérait sa voix, comme chaque fois qu'elle évoquait le prince Albert.

— Et c'est naturellement celui que je forme moi-même, répliqua le marquis, sans parvenir à réprimer totalement un soupçon d'ironie.

La Reine le regarda sévèrement.

— Il était temps que vous vous rangiez, dit-elle. Dès votre mariage, d'ailleurs, je comptais vous nommer lord-lieutenant de votre district. Et je n'ai pas besoin de vous rappeler que si vous devez un jour me représenter, votre réputation doit être au-dessus de tout soupçon.

— Ce serait un honneur pour moi de Vous paraître digne d'un pareil poste.

En prononçant ces mots, il était parfaitement conscient que la Reine tentait encore de le piéger.

En l'accablant de responsabilités, elle escomptait seulement l'empêcher de s'adonner aux plaisirs des célibataires...

— J'y réfléchirai, dit-elle. Après votre mariage.

Le marquis s'inclina brièvement.

Alors, comme irritée de perdre son temps en prolongeant une vaine audience, la Reine tendit la main.

— Au revoir, marquis, fit-elle. Veuillez me tenir au courant de l'évolution de vos projets matrimoniaux.

— Oui, Votre Majesté.

Après le baisemain protocolaire, il se retira lentement, à reculons.

La Reine ne lui accordait plus la moindre attention. Il était convaincu qu'elle était déjà en train de réfléchir à un nouveau parti présentable pour la princesse Greta, puisque lui-même n'était plus disponible !

Dans l'antichambre, l'homme qu'il détestait se précipita.

— L'audience a été bien brève ! remarqua-t-il.

De toute évidence, il brûlait de curiosité, mais le marquis répondit simplement :

— Elle a suffisamment duré pour que j'annonce ma bonne nouvelle à Sa Majesté.

Et sans autre information, laissant l'homme abasourdi, il s'en alla d'un air satisfait. L'autre, à l'évidence « de service », se dépêcha de le rattraper.

Ils n'échangèrent pas un mot.

La voiture du marquis stationnait devant le perron, déjà attelée du nouvel équipage qui rongait son frein.

Rakemoore tendit la main au gentilhomme.

— Au revoir, dit-il, et merci de vous être si aimablement occupé de moi !

Pendant qu'il s'éloignait, l'homme resta dans l'embrasure, incapable de dissimuler son dépit. Le marquis éprouvait une exquise jouissance de n'avoir satisfait ni la curiosité de son ennemi ni sa vindicte.

Il conservait cependant une vague incertitude, voire de l'appréhension quant au résultat de l'audience. Et surtout, il sentait que tout cela n'était qu'escarmouche préliminaire : une nouvelle vie commençait pour lui. Et quelle vie !... Il était sûr d'une chose, d'une seule : la route qu'il empruntait descendait au lieu de monter.

Et au bout de cette route, il ne pouvait y avoir que déception.

Ou pire encore l'épais brouillard d'un indicible ennui.

Ila chevauchait à travers bois, presque éperdue devant tant de beauté plus magique que jamais.

Elle adorait le printemps, l'époque où les feuilles sont d'un vert si tendre, où les premières primevères et les violettes font leur apparition parmi la mousse. Mais pour elle, la forêt était à longueur d'année la beauté même, témoin de ses pensées, ses rêves et ses émotions. Depuis l'enfance, heureuse ou malheureuse, la forêt était son refuge.

Les arbres, agités par la brise, semblaient la reconnaître, et les oiseaux, les lapins, les écureuils et autres bêtes lui étaient plus familiers que ses amis.

Ce jour-là, sans raison, Ila avait le cœur léger.

Elle aurait voulu chevaucher ainsi sans s'arrêter, jusqu'au bout de la forêt... Jusqu'au soleil qu'elle appréciait autant que l'air qu'elle respirait.

Mais n'osant s'absenter trop longtemps, elle se résigna et fit faire demi-tour à sa monture.

Swallow lui appartenait depuis que, poulain, il gambadait entre les jambes de sa mère.

Ila l'aimait plus que tout au monde. Quand elle lui parlait, il la comprenait. Pendant leurs promenades solitaires dans la forêt, elle savait qu'il entendait, comme elle, les gnomes qui travaillaient dans les cavernes sous les arbres, les nymphes qui nageaient dans les étangs sombres, les fées qui butinaient de fleur en fleur, tels des papillons.

Ila, plus jeune que ses sœurs, avait toujours vécu dans un monde à elle, un monde de beauté, secret, fascinant. Personne n'y pénétrait, sauf des chevaliers en armure qui chevauchaient à l'aventure afin de protéger les opprimés.

« Ila » n'était qu'un sobriquet.

Lorsqu'elle était encore presque bébé, sa mère, la duchesse, avait tenté de lui apprendre à dire :

— Je suis Lavinia !

En dépit de ses efforts, l'enfant n'avait su que répéter :

— I...la.

— Essaie encore.

— I... la, I... la, I... la !

On avait alors adopté les deux syllabes pour désigner la petite fille, et ce nom lui était resté. Au moins pour ses sœurs, car le duc refusait de l'utiliser.

— Je ne permettrai pas de surnoms dans ma famille ! disait-il fermement. C'est aussi vulgaire que Billy, Jimmy, Kittie ou Bennie !

Bennie étant le nom d'un garçon d'écurie, tout le monde éclatait de rire.

Et malgré les protestations paternelles, Lavinia demeurait Ila.

Si ses sœurs étaient jolies — incontestablement jolies —, Ila ne l'était pas moins, mais d'une façon toute différente.

Mince, plutôt petite, ses yeux verts pailletés d'or illuminaient son fin visage. Son regard expressif semblait pourtant garder un secret précieusement caché au fond de son cœur.

Ila portait ce jour-là sa tenue de cheval, mais sans la bombe, et ses cheveux étaient d'une blondeur lumineuse qu'on aurait dit jaillie du pinceau de Botticelli. Les cheveux d'Ila étaient d'une couleur si inhabituelle qu'on ne pouvait l'oublier. Mais elle-même était à cent lieues de se douter de l'effet qu'elle produisait, ne se souciant nullement de son apparence.

Elle n'y songeait même pas lorsque, jetant un rapide coup d'œil dans son miroir, elle vérifiait sa coiffure — un chapitre, entre autres, sur lequel le duc était intraitable. Il était aussi très critique pour la toilette et le maintien de ses filles.

Les deux aînées, Phyllis et Clémentine, étaient maintenant mariées, et Ila vivait seule au château en compagnie de son père. Celui-ci, depuis un an — depuis son veuvage — avait redoublé d'intransigeance et de susceptibilité: la moindre vétille valait réprimande.

Ila comprenait fort bien qu'il craignait simplement de voir s'effilocher son autorité : sur qui d'autre qu'elle pouvait-il encore l'exercer ?

L'année écoulée avait donc été fort peu mondaine. Mais elle n'en avait nullement souffert. Au contraire.

Son père avait fait plusieurs voyages pour voir ses chevaux courir dans diverses épreuves. Quant à la maison de Londres, elle ne serait pas rouverte avant la fin de leur deuil, dans un mois. Alors, la saison commencerait pour Ila.

Sa saison de débutante... Sa tante, la comtesse de Doncaster, serait son chaperon.

Le duc avait déjà prévu de donner un petit bal à Londres en juin, puis un autre plus important en juillet, à la campagne.

Ila s'émerveillait à la perspective de porter de nouvelles toilettes, de rencontrer des gens intéressants... Parce que les amis de son père, en dehors des chevaux...

Elle avait beau les adorer elle-même, surtout Swallow, il lui arrivait souvent de rêver de conversations passionnantes avec des politiciens, des artistes, des musiciens, des historiens.

Il y avait tant de sujets qu'elle souhaitait aborder !

Bien que le château de Worth eût une immense bibliothèque, personne, en dehors d'elle, ne retirait jamais les livres de leurs rayonnages.

Ila aimait surtout les livres d'histoire, puis les récits de voyages. Elle les avait lus et relus jusqu'au vertige : il lui semblait parfois avoir elle-même effectué le tour du monde, escaladé l'Himalaya et remonté le Nil en

bateau... Elle avait été subjuguée par un ouvrage relatant un pèlerinage à La Mecque, et enthousiasmée par le récit d'un homme qui, entré au Tibet sous un déguisement, avait vu le Dalaï-Lama — en chair et en os !

« Si j'avais été un garçon, j'aurais mené ce genre d'existence », songeait-elle souvent, d'autant plus sincère que son père regrettait encore de n'avoir pas eu de fils...

Enfant, elle avait souvent pleuré, tant son père lui semblait plus dur avec elle qu'avec ses sœurs.

Sa mère lui expliquait alors tendrement:

— Tu dois comprendre, ma chérie, qu'à ta naissance, ton père espérait un garçon. Il a été déçu, tant par toi que par moi...

— Pourquoi, maman ?

— Parce qu'il était persuadé que son troisième enfant serait son fils et son héritier, et que cela lui importait démesurément...

— Alors, il ne m'aime pas ? se désolait l'enfant.

— Mais si, il t'aime ! Il aurait simplement voulu un fils pour chevaucher à ses côtés, chasser avec lui...

Une fois, elle avait poussé un profond soupir avant de continuer:

— ... pour l'accompagner aux courses, et à sa mort, occuper sa place à la Chambre des lords...

En grandissant, Ila avait mieux compris les regrets du duc : leur titre de noblesse irait à un neveu qu'il n'aimait pas, et qui préférerait vivre à l'étranger plutôt qu'en Angleterre.

Et comme, elle aimait son père autant qu'elle l'admirait, elle lui avait témoigné sa tendresse d'une manière plus démonstrative.

Aujourd'hui, devenue adulte, elle se doutait que, sans trop le dire, il se réjouissait qu'elle soit belle. Il était d'ailleurs impatient de la voir triompher dès son apparition dans la société londonienne.

— Dans un certain sens, ce sera intéressant, dit-elle à haute voix à Swallow. Bien sûr, je regretterai de ne pouvoir te monter chaque matin... Mais je reviendrai ici fréquemment... Papa ne peut vivre longtemps loin de ses juments, en particulier de Ladybird !

La veille au soir, revenant des courses, le duc avait rassemblé le personnel d'écurie. Il leur avait raconté dans les moindres détails le succès de sa pouliche favorite puis on avait apporté un tonneau de bière, et tout le monde avait bu aux futures victoires de la jument.

Ensuite, Ila avait dîné avec son père, et ils n'avaient parlé que de Ladybird. Avant d'aller se coucher, Ila avait embrassé le duc en lui disant affectueusement :

— Je suis vraiment très, très contente de Ladybird, papa, et je sais combien son succès vous remplit de joie.

— Elle a fait sensation, c'est vrai, et les gens ne l'oublieront pas de sitôt ! avait-il répliqué. Mais ce qui m'enchanté surtout, ma chérie..., ce sont tes futurs succès... Tu vas éblouir les salons londoniens !

Il l'avait embrassée sur la joue avant d'ajouter :

— Je veux que tous les hommes de Londres te fassent fête, je le veux..., et je suis parfaitement tranquille là-dessus !

Ila avait ri.

— Vous avez trop d'ambition, papa ! J'essaierai de ne pas vous décevoir, mais n'attendez pas de miracle !

— Tu ne me décevras pas, avait-il vivement rétorqué. Tu es bien plus jolie que tes sœurs, et pourtant, lors de leur présentation à la Cour, elles ont éclipsé toutes leurs rivales !

— J'espère seulement que j'aurai autant de chance que Ladybird!

Et elle était montée dans sa chambre.

Couchée, elle s'était demandé si, après tout, elle tenait vraiment à faire sensation. Tout bien pesé, cette idée la terrifiait plutôt. Elle était tellement plus heureuse dans la forêt...

« Je ne dois pas décevoir papa, s'était-elle promis, même si j'ai un peu l'impression qu'il m'inscrit dans une course où il compte miser sur moi ! »

Tout en chevauchant en direction du château, elle pensa que son père serait contrarié qu'elle n'ait pas partagé son petit déjeuner. Et qu'il serait allé aux écuries faire sa tournée d'inspection comme chaque matin, mais sans elle...

A l'orée de la forêt, elle lança Swallow qui se mit à galoper sur le terrain plat vers l'entrée du parc. A partir de là, il dut ralentir à cause des terriers de lapins creusés au pied des chênes séculaires.

Ila se dirigea jusqu'à la cour des écuries et Bennie, le palefrenier, s'approcha pour conduire Swallow dans sa stalle.

— Vous avez fait une bonne promenade, milady ? demanda-t-il.

— Merveilleuse ! répondit-elle de sa voix douce.

Elle caressa Swallow qui, du bout du naseau, lui manifesta sa tendresse. Et tandis que Bennie l'emmenait, Il se précipita vers la porte latérale du château.

Elle courut ensuite le long d'un couloir, et elle entra dans la salle à manger quand son père sortit de son bureau.

— Ah ! te voilà, Lavinia ! s'exclama-t-il. Tu es en retard !

— Je sais, papa. Je suis désolée. Je suis allée plus loin que je ne pensais.

— Je voudrais te parler, Lavinia.

— J'allais prendre mon petit déjeuner...

— Ça peut attendre, tandis que ce que j'ai à te dire...

Elle le regarda avec une légère appréhension, mais il souriait. Il s'agissait donc d'une bonne nouvelle...

Elle le suivit dans son bureau et referma la porte derrière elle. Puis, levant les mains, elle se lissa les cheveux, craignant que le vent ne les ait décoiffés.

Le duc s'était campé devant la cheminée.

— J'ai du nouveau pour toi, Lavinia, dit-il. Une excellente nouvelle !

Elle leva les yeux vers lui, intriguée.

— Je viens de recevoir la visite du marquis de Rakemoore !

Le visage d'Ila s'éclaira.

— Il veut bien amener son étalon à notre jument ?

Elle savait que son père espérait cela de tout son cœur.

— Il est d'accord là-dessus, dit le duc avec satisfaction, mais il m'a surtout demandé la permission de te rendre visite !

Ila se raidit.

— De me... Pardon, papa ?

— Il désire t'épouser, dit le duc d'un ton plus ferme, et j'en suis ravi ! Absolument ravi, Lavinia. Je lui donne non pas ma permission, mais ma bénédiction. Quel gendre !

Elle était pétrifiée.

Ce qu'elle venait d'entendre était un tel choc qu'elle ne pouvait plus penser clairement.

Le duc continuait, l'air triomphant.

— Rakemoore est non seulement l'un des hommes les plus riches du pays, mais également un chasseur hors pair.

Il lui sourit avant de poursuivre :

— Lorsque Ladybird est arrivée ex aequo avec Trumpeter, hier, je me suis soudain rendu compte que rien ne serait plus avantageux pour nous que de te marier au marquis.

A force d'efforts, Ila recouvra la voix.

— Mais papa!... je... je ne l'ai jamais vu !

— Il te rendra visite demain après-midi, dit le duc, après quoi vos fiançailles seront annoncées dans *La Gazette*.

Il se tut un instant, et reprit :

— Ma chérie ! Tu pourras te dire que tu as réussi là où tant d'autres femmes ont échoué !

— Papa..., dit Ila d'une toute petite voix, je n'ai aucune intention d'épouser quiconque en ce moment... et encore moins un homme que je n'ai jamais rencontré !

— Qu'est-ce que cela peut faire ? demanda le duc, visiblement irrité. Tu as entendu parler de lui ? Après tout, c'est notre voisin !

— Oui... Bien sûr, j'ai entendu parler de lui...

Que savait-elle au juste du marquis ? Il aimait les chevaux. A part cela...

Il était inévitable que son père l'évoque constamment, car il avait toujours envié les triomphes de son rival aux courses. Certes, bien des ragots couraient à son sujet dans le voisinage. Tout le monde parlait de lui, même et surtout les serviteurs, car un grand nombre de personnes qui travaillaient à Worth avaient des frères, des sœurs, des oncles ou des tantes employés à Rake. Et tout ce qui se passait là-bas était tôt ou tard rapporté, et probablement exagéré, ici. Mais ces papotages n'avaient

jamais retenu l'attention d'Ila: elle n'avait jamais vu le marquis !

Il ne chassait pas avec la meute du duc. Il préférait les chiens du Leicestershire réputés plus intelligents, et surtout plus à la mode. Aussi était-ce dans ce district-là qu'il possédait un pavillon de chasse...

Il n'assistait jamais aux réceptions ordinaires du comté, tandis que le père d'Ila s'y rendait régulièrement, autrefois avec sa femme.

Pour Ila, le marquis n'était qu'une ombre, une espèce de génie de contes de fées, invisible, qui, disait-on, gérait le domaine voisin. Elle avait pourtant entendu parler de lui dès l'enfance presque constamment.

D'abord, par sa gouvernante qui, à voix basse, avec l'intendante et les femmes de chambre, avait toujours son nom à la bouche. Ila s'était toujours doutée, rien qu'à la façon dont ces pies cessaient de jacasser en la voyant entrer, que leurs petits potins n'étaient pas très convenables. Et le ton indigné qu'elles adoptaient laissait supposer que le marquis en faisait de belles. Des choses « inacceptables »...

Il était très souvent question des fêtes qu'il donnait à Rake, et où il se passait des scènes pour le moins étranges... En dépit de son innocence et de son indifférence — cela ne la concernait pas —, Ila se doutait bien que des femmes étaient au cœur de toutes ces histoires.

Certains des noms prononcés lui étaient d'ailleurs vaguement familiers. Quant aux autres, ils étaient articulés d'une manière si méprisante que, par la suite, elle avait deviné qu'il s'agissait d'actrices, ou bien de personnes qui, pour telle ou telle raison, jouissaient d'une réputation exécrationnelle. Naturellement, on avait aussi suggéré maintes fois que le marquis pourrait épouser l'une des sœurs d'Ila...

Aussi, maintenant, après les révélations de son père, la jeune fille avait-elle l'impression qu'on venait de lui assener un coup sur la tête.

Elle ne pouvait que regarder son père fixement tout en essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Il est parfaitement évident que je suis dans une période de chance ! déclarait le duc. D'abord Ladybird. Et maintenant, toi ! Il me semble que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Souriant, il se frotta les mains.

Ila se força à affronter la réalité.

— Je suis désolée, papa, dit-elle à mi-voix, mais... je préfère ne pas épouser le marquis de Rakemoore. Lorsqu'il se présentera, demain, j'ai l'intention de refuser.

— Comment ?

De stupeur, il en perdait le souffle. Puis il s'exclama d'une voix forte:

— Tu as perdu la raison ? Il est évident que tu vas épouser Rakemoore ! Tu devrais te mettre à genoux et remercier Dieu de t'avoir accordé le meilleur parti de tout le pays !

— Mais... si je dois me marier, je veux le faire... par amour !

— Par amour ! Par amour ! explosa le duc. C'est ce que disent toutes

les femmes ! L'amour suivra le mariage, ma chérie.

Après un instant d'hésitation, il reprit :

— Des quantités de femmes se sont follement éprises de Rakemoore. Tu verras, tu feras comme elles !

— Je le verrai pour ne pas vous déplaire, papa, dit-elle, mais je ne puis vous promettre de l'épouser tant que je ne le connaîtrai pas bien et peut-être qu'alors, je... refuserai de nouveau !

Le duc perdit son sang-froid.

— Tu ne comprends donc pas que tu ne peux faire la coquette avec un homme comme lui ?

Sa voix tremblait de rage.

— Tu l'accepteras dès demain ! Je serais navré s'il se ravisait. Et tu marcheras vers l'autel, à mon bras, le plus tôt possible !

Le visage empourpré, il avait crié ces paroles avec colère.

— Je suis désolée, papa, mais...

— Si tu dis encore une seule bêtise, rugit le duc, et si tu ne m'obéis pas, je t'y forcerai à coups de cravache, s'il le faut !

Il avait l'air tellement féroce qu'instinctivement, Ila recula d'un pas. Elle était surtout sidérée : jamais le duc n'avait levé la main sur ses filles.

Il poursuivit :

— Je veux Rakemoore comme gendre, et je veux aussi qu'il me prête son étalon ! Le diable m'emporte si je te laisse faire la fine bouche quand il s'agit du parti le plus prestigieux dont toi — ou n'importe quelle autre ignorante — pourrais rêver !

Ila tenta de parler, mais il l'interrompit d'un geste.

— Il n'est pas question de savoir si tu as envie ou non d'épouser Rakemoore. Ce mariage sera célébré ! As-tu compris ? Et n'essaie pas de discuter !

Sans répliquer, Ila tourna les talons et quitta la pièce en courant, tandis que son père continuait à parler tout seul. Courant toujours, elle grimpa les escaliers jusqu'à sa chambre, ferma la porte et se jeta sur son lit.

Elle avait peine à croire, outre l'émotion qui la faisait encore trembler, qu'elle venait vraiment d'entendre, et de la bouche de son père, de pareilles menaces ! Et pourtant, elle le savait, si le duc en avait ainsi décidé, elle devrait épouser le marquis, rien ni personne n'y changerait quoi que ce soit...

Cumberworth avait toujours été formidablement têtu. Sa femme elle-même, son adorable femme, avait souvent eu d'immenses difficultés à lui faire admettre son point de vue. Encore n'y était-elle pas toujours parvenue, loin de là...

« Comment faire comprendre à papa que c'est quelque chose que je ne peux pas faire ? » se demandait Ila avec désespoir.

Elle n'arrivait surtout pas à comprendre l'importance démesurée qu'il

accordait à ce mariage. Certes, il avait toujours envié les chevaux du marquis, d'autant plus que chaque nouvel animal qui entraînait dans les écuries de Rake était estimé, loué par les palefreniers de Worth... Rakemoore avait, de plus, toujours le dernier mot, fût-ce à prix d'or, lors des ventes aux enchères de Tattersall... C'était Rakemoore, toujours lui, qui achetait les chevaux de ses amis avant que quiconque sache qu'ils étaient à vendre... C'était encore et toujours les chevaux de Rakemoore qui passaient les premiers le poteau d'arrivée dans chaque course à laquelle participait le duc...

Ila se calmait. Les battements de son cœur s'apaisaient un peu. Elle ne tremblait plus.

Mais elle ne pouvait se le dissimuler : avoir le marquis pour gendre importait tellement à son père qu'il aurait voulu ce mariage même si le marquis avait été un être difforme, monstrueux... Évidemment, Ilia se doutait qu'il était plus avenant que les maris imposés à ses deux aînées... Le seul souvenir de leur mariage la rendait si malheureuse qu'elle avait envie de pleurer.

Phyllis avait souffert la première.

A dix-sept ans, elle était tombée amoureuse d'un hobereau qui vivait à quelques kilomètres de Worth, et qu'elle avait rencontré lors d'une chasse: ils avaient beau se connaître depuis l'enfance, ils s'étaient épris soudain l'un de l'autre. Il appartenait à une vieille famille fort respectée, possédait une demeure qui, sans être imposante, avait beaucoup de charme, ainsi qu'un petit domaine.

Or, avant qu'il ait pu parler au duc, un désastre était survenu...

Lors du séjour traditionnel à Londres pour sa présentation à Buckingham Palace et ses débuts dans le monde, Phyllis avait rencontré, dès son premier bal, le duc de Northumbrie. C'était un veuf d'une quarantaine d'années qui cherchait une femme jeune et jolie susceptible de lui donner un héritier mâle.

Avant que Phyllis se soit rendu compte de ce qui lui arrivait, son père avait donné son consentement. Tout avait été combiné sans même qu'elle puisse retourner à la campagne annoncer la catastrophe à son cher Geoffrey.

Quant au ménage ainsi formé, dire que les époux n'étaient pas faits l'un pour l'autre était un euphémisme... Quoique Ilia eût à peine quinze ans à l'époque, Phyllis lui avait confié son désespoir.

— Comment puis-je épouser cet homme alors que j'aime Geoffrey ? Tu le sais bien, c'est lui que j'aime ! Oh ! Ilia, que faire ?

Elle avait essayé de convaincre ses parents, mais tous deux trouvaient ce mariage « idéal » pour leur fille. Idéal, sans doute, d'un point de vue strictement social !

— Tu seras duchesse, comme ta mère, répétait inlassablement son père. Je te savais capable d'épouser quelqu'un d'éminent, mais je

n'aurais osé rêver d'un duc !

— Je me moque de ce duc ! disait Phyllis en pleurant dans les bras d'Ila. C'est un vieux bonhomme pompeux ! Quand il essaie de m'embrasser, j'ai envie de hurler !

Mais elle n'avait rien pu faire pour changer la situation. Et Ila avait monté la garde lorsque Phyllis était sortie, une nuit, retrouver Geoffrey dans les bosquets afin de lui dire adieu,

A son retour, elle était blanche comme un linge et si malheureuse qu'Ila l'avait accueillie dans son lit pour la consoler... La pauvre était devenue duchesse de Northumbrie à l'église du village où les trois sœurs avaient été baptisées.

Tous les habitants du comté étaient présents à ces noces, tous avaient envoyé des cadeaux fastueux. Tous l'avaient félicitée pour sa chance extraordinaire... Puis, son duc de mari l'avait emmenée dans le nord de l'Angleterre, et Ila n'avait pas revu sa sœur pendant un an. Celle-ci n'était revenue que pour quelques jours à Worth, tandis que son mari se trouvait à Londres pour affaires, mais Ila l'avait à peine reconnue. Qu'était devenue sa chère Phyllis, si primesautière, si gaie ?

Elle avait perdu son rire, et sa voix était assombrie par l'amertume.

— Es-tu donc si malheureuse, Phyllis ? lui avait demandé Ila, seule avec elle.

— Je ne peux pas en parler, avait répondu Phyllis d'une voix éteinte. As-tu revu Geoffrey ?

— Je le rencontre de temps en temps quand je me promène à cheval. Il me demande toujours si j'ai de tes nouvelles...

Phyllis ne répondant rien, Ila avait continué :

— Si tu veux lui écrire, ou me confier un message pour lui...

Phyllis avait secoué la tête, accablée.

— A quoi bon ?

Ila avait posé la main sur celle de sa sœur, et murmuré :

— Je suis désolée, ma chérie.

— Moi aussi, je suis désolée. Pour moi, bien sûr, et même pour mon mari !

Ila avait deviné sur-le-champ.

— Tu n'auras pas d'enfants ?

— Il ne s'en présente pas... Et le duc commence à me détester parce que je ne lui donne pas ce qu'il souhaite.

Un an plus tard, Phyllis avait pourtant eu un enfant, mais une fille... Un bébé superbe, disait-on, qu'Ila déplorait de ne pas connaître.

Phyllis, très éprouvée par ses couches, avait dû rester longtemps alitée et demeurait encore très faible. Pour comble de malheur, elle n'espérait plus de maternité. Ce qui signifiait que le duc serait encore plus en colère contre elle.

Quant à Clémentine, son mariage non moins « idéal » avait eu lieu près

d'un an avant la disparition de leur mère. Cette cérémonie avait été le plus grand succès des deux premiers mois de la saison.

Malgré une demi-douzaine de propositions de jeunes gens, le duc s'était entêté à refuser son agrément : ces prétendants-là n'étaient pas dignes de sa fille.

— Comme je n'en aime aucun, avait dit Clémentine en riant, ça m'est bien égal que papa les renvoie !

Elle avait ajouté, sans rire :

— On dirait qu'ils font tous leur demande sans penser à moi. Et papa ne semble pas davantage comprendre que c'est moi qui dois épouser l'un de ces garçons...

— Peut-être tomberas-tu amoureuse d'un homme qui plaira à papa, avait dit Ila pour lui donner du courage.

— Je ne voudrais pas, en tout cas, d'un mari aussi âgé que celui de Phyllis ! avait assuré Clémentine.

Or, le prince, sans être aussi vieux que le duc, s'était révélé tout aussi pompeux et imbu de sa supériorité : n'était-il pas l'héritier d'un petit grand-duché du nord de l'Allemagne ?

Ila l'avait tout de suite détesté.

Il avait laissé entendre très clairement que, malgré ses sentiments pour Clémentine et l'admiration qu'il lui portait, il n'en avait pas moins le sentiment de déchoir en épousant une petite Anglaise qui n'était pas de sang royal !

— Je ne veux pas de lui, papa, avait protesté Clémentine.

Le duc lui avait fait observer qu'on lui offrait là une position extrêmement prestigieuse. Certes, le grand-duché était minuscule, et ses souverains ne jouissaient d'aucune considération parmi les têtes couronnées d'Europe, mais sa fille serait traitée en princesse ! Et elle régnerait éventuellement comme grande-duchesse sur les arpentés montagneux de son mari...

Elle était revenue en Angleterre l'année précédente, pour les obsèques de sa mère, et quoiqu'elle n'ait passé, à cette occasion, que deux nuits au château, Ila l'avait vue seule à seule.

— Tu es heureuse ? avait-elle demandé.

— Heureuse ? avait dit tristement Clémentine. Comment le pourrais-je parmi ces Allemands qui mangent et parlent, et parlent et mangent, et ne semblent penser à rien d'autre !

— C'est vraiment si terrible ?

— Pire encore !

— Mais tu as un fils !

Ila avait pensé à la malheureuse Phyllis qui n'avait même pas cette consolation, ni ce moyen de désarmer l'hostilité croissante du duc.

— Oui, j'ai un fils, avait soupiré Clémentine. Mais on ne m'autorise pas à l'élever comme je le souhaiterais.

Longtemps songeuse, elle avait repris :

— Il est entouré de nurses qui me disent quand je peux le voir, qui désapprouvent tout ce que je suggère, et cela simplement parce que je suis anglaise, et non pas allemande.

— Mais c'est abominable !

— En effet ! Mais le pire, c'est que je suis obligée de passer ma vie avec des femmes, de vieilles femmes qui ne savent que déblatérer les unes sur les autres...

Après un instant, elle avait poursuivi :

— Elles me forcent à m'asseoir et à les écouter tout au long de leurs réunions interminables. Je m'ennuie à mourir. Ma vie se passe à attendre qu'il se passe quelque chose, et il ne se passe jamais rien !

— Mais, au moins, ton mari t'aime ?

Clémentine avait haussé les épaules.

— Il est fier de moi, parce que tout le monde dit que je suis belle, mais je me demande souvent ce qui m'attendra lorsque... lorsque je ne le serai plus.

— Je suis sûre, ma chérie, que tu exagères un peu... Il n'est pas possible que...

— Pas possible ? J'exagère ? Ah ! si tu savais...

Clémentine avait pris sa sœur par la taille et l'avait serrée contre elle.

— Écoute-moi, Ila, n'épouse jamais un homme que tu n'aimes pas. Jamais ! Tu vois le sort de Phyllis, et tu vois le mien, n'est-ce pas ? Maintenant que maman est morte, tu devras t'occuper de papa. Il faut que tu le ramènes à de meilleurs sentiments, tu m'entends ? Il le faut !

Et elle avait conclu sur ce cri du cœur :

— Si j'avais su ce que serait mon mariage, je me serais jetée dans la Tamise plutôt que d'épouser Otto !

Elle était retournée en Allemagne tout de suite après les obsèques. Certes, elle était toujours très belle, mais à l'instar de Phyllis, le rire avait déserté ses yeux, et ses lèvres adoptaient déjà une moue désolée.

« Si j'accepte ce que veut papa, je vais devenir comme elles... », s'était dit Ila après le départ de ses sœurs. Et elle avait prié avec ferveur pour que sa mère la préserve d'un pareil sort.

Elle n'ignorait pas que celle-ci avait souffert des déconvenues de Phyllis. D'autant qu'elle n'était pas intervenue, quand il était peut-être encore temps, pour dissuader Cumberworth et le convaincre que le duc n'était pas un mari... « idéal » pour leur fille. Plus tard, les mêmes remords l'avaient assaillie pour Clémentine. Comment avait-elle pu laisser faire pareille chose... deux fois ? Elle avait eu beau se retrancher derrière l'opiniâtreté formidable de son mari et la brillante consécration sociale que représentait chacune de ces unions, les remords l'avaient poursuivie...

— Je n'épouserai pas le marquis ! murmura Ila.

Dans la chambre silencieuse, sa voix lui parut étrangement faible, terrorisée.

S'allongeant sur son lit, elle s'imagina en train de chevaucher Swallow dans la forêt, tenta de retrouver le bonheur qu'elle avait ressenti ce matin, avant que la nouvelle n'explode dans sa vie.

« Que faire ? »

Cette question l'obsédait.

C'était comme si elle la posait aux oiseaux, aux lapins, aux écureuils, aux arbres.

Elle chevaucha de la sorte jusqu'au bord du lac, et là, s'adressa aux nymphes, certaine que celles-ci l'écoutaient, cachées sous les eaux sombres.

Elle pria les nymphes qui y séjournaient d'émerger sitôt que la lune serait pleine et, tout en dansant sous ses rayons d'argent, de la conseiller :

« Que faire ? Que faire ? »

Ensuite, elle se tourna vers sa mère : il lui semblait presque que la duchesse la tenait dans ses bras comme au temps béni de sa petite enfance.

« Aide-moi, maman ! » implora-t-elle.

Sans trop savoir d'où lui venait la réponse — de la forêt ? de sa mère ? — elle l'entendit nettement.

Il fallait fuir.

Le message était si clair qu'elle ne se posa pas de questions. Sa décision était prise. Restait à envisager l'aspect pratique des choses afin de la mettre à exécution.

En descendant pour le déjeuner, elle découvrit avec soulagement que son père était en grande conversation avec deux de ses amis qu'il avait rencontrés la veille au champ de courses et invités à visiter ses écuries. Troublé par la visite du marquis, il les avait oubliés. Mais comme il en avait prévenu le maître d'hôtel dès son retour d'Epsom, leur couvert était dressé.

C'étaient des contemporains de son père, hobereaux tous deux, mais originaires de régions différentes, et qui, lorsqu'ils ne parlaient pas de la reproduction des chevaux, faisaient des compliments à Ila.

Ils étaient manifestement impressionnés par son charme et par la façon dont elle remplaçait sa mère dans le rôle de maîtresse de maison.

— Votre fille va faire battre le cœur de tous les jeunes gens de Londres ! entendit-elle l'un d'eux s'exclamer tandis qu'elle se retirait, les laissant devant un verre de porto.

Anxieuse de la réponse que ferait son père, elle ralentit le pas pour écouter. Sans aller jusqu'à croire qu'il leur annoncerait les fiançailles avec le marquis, elle se doutait qu'il ne résisterait pas au plaisir de se vanter un peu de sa chance actuelle.

— Vous êtes trop bon, répliqua le duc. En tout cas, je me montrerai extrêmement pointilleux pour le choix d'un mari.

— A en juger d'après vos deux autres filles, ironisa doucement l'autre ami, on peut déplorer que le prince de Galles soit déjà nanti, sauf si vous avez l'intention de réclamer l'archange Gabriel pour celle-ci !

Ils rirent et Ila s'éloigna.

Elle était tout de même soulagée que son père ne leur ait pas parlé du marquis. Car il aurait été fort embarrassé de devoir se dédire après la disparition de la promesse...

Elle passa l'après-midi à réfléchir à son plan. Alors que son père attendrait l'arrivée du marquis pour le déjeuner, elle serait déjà loin et personne ne saurait où. Car pour peu qu'elle renonce à rêver, elle savait se montrer très habile...

Entre-temps, il fallait qu'elle se procure un peu d'argent. C'était le plus difficile... Son père lui donnait cinquante livres par an d'argent de poche. Mais cela s'envolait vite en pourboires aux serviteurs, en aumônes à l'Église et, de temps en temps, en achats de babioles auprès du colporteur qui passait chaque semaine au château. Dans sa charrette, on trouvait des rubans, des boutons, des broches et autres menus objets dont raffolaient les domestiques.

Les livres annuelles étaient cependant payées mensuellement. Et comme Ila portait le deuil, elle disposait encore de quelque quinze livres auxquelles elle n'avait guère eu l'occasion de toucher. En dehors des quêtes du dimanche, à l'église, elle n'avait presque pas entamé ce petit pécule qui représentait quatre mois d'allocations. Comme elle devrait se tenir à l'écart de tout, peut-être jusqu'à ce que le marquis en ait épousé une autre, et cela risquait d'être long, elle avait besoin d'une somme bien plus importante. Évidemment, elle possédait quelques bijoux qui lui appartenaient en propre, qu'elle avait reçus pour Noël ou pour son anniversaire... Elle emporterait tout le lot, broches, bracelets, colliers, mais il était probable qu'elle ne pourrait pas en tirer grand-chose, surtout à la campagne.

Elle n'avait pas l'intention, en effet, de gagner Londres où, seule et sans chaperon, elle mourrait de peur... Il lui fallait donc trouver un petit village où personne ne la connaîtrait et où elle pourrait se cacher et travailler pour survivre. Exécuter des travaux de couture, ou enseigner s'il y avait une école dans les parages... ou s'occuper des enfants en bas âge des villageois : les femmes ne travaillaient-elles pas aux champs à l'époque de la récolte des petits pois, des prunes, et de la moisson ? On ne la rémunérerait certainement pas très bien pour de pareilles tâches, mais elle aurait au moins un prétexte pour rester là.

Tout cela était encore confus dans son esprit. Mais elle devait d'abord quitter Worth.

En choisissant les effets qu'elle emporterait dans sa fuite, elle découvrit un joyau dont elle avait complètement oublié l'existence. Il s'agissait du collier que lui avait offert, pour son dix-septième anniversaire, son parrain,

un homme assez âgé qui vouait au duc une véritable vénération. Il avait mis de côté des pièces d'un demi-souverain qu'il avait fait monter sur une chaîne d'or, afin qu'on les porte en sautoir. La duchesse ayant trouvé ce bijou vulgaire, Ila ne l'avait jamais porté. Et maintenant, elle se retrouvait riche de toutes ces pièces d'un demi-souverain...

Elle ne manqua pas d'attribuer cette découverte à la protection maternelle.

Avec un grand châle, elle fit un balluchon de trois de ses robes les plus légères, plus deux chemises de nuit, des bas, du petit linge, et quelques objets de toilette.

Elle décida de partir en costume de cheval. Ainsi n'aurait-elle pas froid si son escapade se prolongeait jusqu'à l'hiver... Impossible de s'encombrer davantage. Elle comptait bien emmener Swallow pour effectuer la première partie du trajet, mais ensuite, elle irait à pied...

Tout était prêt avant le dîner. Elle avait seulement ajouté dans le balluchon caché au fond de son armoire, un chemisier de mousseline semblable à celui qui complétait sa tenue de cheval.

En entrant dans la salle à manger, vêtue de l'une de ses plus belles robes, elle remarqua que son père dissimulait mal une légère appréhension. De toute évidence, il craignait qu'elle ne lui parle du marquis. Elle le rassura de son mieux en lui demandant ce que les visiteurs avaient pensé des chevaux.

Le duc répondit qu'il avait déjà accepté deux options sur des poulains à naître et une sur un yearling. Ses vieux amis étaient prêts à payer un prix supérieur à celui qu'il demandait d'ordinaire.

— Tu as bien fait, papa, assura-t-elle, mais attention de ne pas vendre un animal qui pourrait devenir une autre Ladybird !

— N'aie aucune inquiétude ! dit-il avec un petit clin d'œil. Du reste, il est fort possible que nous ayons beaucoup d'acheteurs après mon triomphe d'Epsom !

— Je l'espère ! De tout mon cœur.

Comme ils quittaient ensemble la salle à manger, elle jugea alors prudent d'éviter toute conversation plus intime. Aussi s'excusa-t-elle très vite.

— J'ai un peu de migraine, papa. Tu me pardonnes si je me couche tôt ?

Un instant, elle redouta que le duc ne proteste. Mais il pensait à la visite du lendemain.

— Bien sûr, ma chérie ! Je veux que tu sois éblouissante, demain. Et souviens-toi, mets une belle robe ! Je veux que, dès son arrivée, le marquis tombe sous ton charme et en soit tout étourdi !

— Oh ! répliqua Ila d'un ton moqueur, je suis sûre qu'en me voyant, il se souviendra des beautés de Mayfair... La comparaison ne sera pas en ma faveur !

Le duc rit et embrassa Ila sur la joue, puis se dirigea vers son bureau.

Elle avait beau l'idolâtrer, ne vouloir lui faire de peine à aucun prix, désormais, elle ne devait penser qu'à sauver sa propre vie.

Le jour blanchissait à peine le ciel à l'horizon lorsque Ila se glissa furtivement vers les écuries. L'impatience et l'insomnie l'y auraient volontiers conduite plus tôt, mais on aurait pu la voir et trouver bizarre qu'elle se promène avant l'aube, surtout avec ce balluchon.

Aussitôt Swallow sellé, elle s'éloigna en direction de la forêt.

Durant la nuit, elle s'était dit qu'en poussant jusqu'à l'orée des bois qui appartenaient à son père, elle parviendrait sur les terres de Rake. De là, dévalant les collines, elle traverserait de petits villages où personne ne la connaissait.

Elle se souvenait d'une vieille gouvernante qu'elle avait eue naguère et qui, maintenant âgée d'environ quatre-vingts ans, possédait un petit cottage dans les environs, mais sans parvenir à se rappeler son nom. Elle comptait, de toute façon, profiter d'une halte pour s'enquérir de l'adresse exacte de miss Dunkill.

Si celle-ci était toujours en vie, personne ne serait davantage en mesure de lui signaler une cachette sûre — c'est-à-dire assez loin de Worth pour ne pas risquer d'être reconnue. Dans les parages immédiats du château, sa mère s'était tellement dépensée pour les pauvres en sa compagnie que toute personne croisée pouvait devenir un témoin gênant... Bref, elle ne serait jamais assez prudente, en d'autres termes, assez loin.

Elle avait prié le valet d'écurie qui venait de seller Swallow d'attacher le balluchon à l'arçon.

— C'est un cadeau pour une vieille dame qui est malade, avait-elle expliqué d'un ton désinvolte, quoique le palefrenier, bâillant à se décrocher la mâchoire, n'ait manifesté aucune curiosité.

Après avoir laissé galoper Swallow sur le terrain plat, elle pénétra dans la forêt. Aussitôt, elle se sentit moins inquiète.

C'était comme si la forêt non seulement l'apaisait, mais veillait sur elle. De plus, elle était désormais convaincue que c'était sa mère qui avait entendu sa prière et suggéré le recours à la fuite.

« Lorsque papa se rendra compte que je ne plaisantais pas en refusant le marquis, se dit-elle, je pourrai revenir à la maison. »

D'ici là, elle n'avait pas l'intention de prendre le moindre risque.

Plus elle mettrait de distance entre elle et son père, mieux cela vaudrait. En principe, il ne commencerait à se faire du souci pour elle qu'à l'approche du déjeuner... Il devrait alors inventer une excuse plausible pour son hôte.

En pensant à Rakemoore, elle frissonna.

Quoi qu'on pût dire de lui, elle était sûre qu'il était aussi possessif, entêté et tyrannique que le duc. Et ce genre de caractère, précisément, elle était

fermement résolue à ne pas le supporter le reste de sa vie.

Au lieu de chevaucher lentement, comme elle faisait à l'ordinaire, elle pressa Swallow le long du chemin moussu qui sinuait entre les arbres.

Elle longea les eaux sombres du lac et poursuivit sa route vers l'orée du bois.

Généralement, dès qu'elle parvenait dans ces parages, elle tournait bride afin de pouvoir prendre le petit déjeuner en compagnie de son père.

La futaie s'étendait si loin qu'Ila pensait qu'en dehors d'elle-même, personne ne s'y aventurerait. Du reste, son père avait réduit le nombre des bûcherons pour faire des économies, et les gardes-chasse avaient profité de son mauvais entretien pour déclarer ces bois moins propices aux faisans que ceux qui s'étendaient de l'autre côté du domaine. Ila avait été soulagée d'apprendre qu'on ne chasserait pas dans l'endroit qu'elle aimait tant.

En sortant des taillis, elle prit à droite et parvint enfin aux confins des terres de Cum-berworth.

Elle examina rapidement les alentours pour s'assurer qu'il n'y avait personne tandis qu'elle traversait la limite entre Worth et Rake, un petit champ plat où Swallow, la bride sur le cou, avait spontanément pris le galop. De l'autre côté, elle retrouva une forêt, aussi touffue que la précédente. Il suffisait de maintenir le cap à travers bois pour parvenir dans les environs du cottage de miss Dunkill. Celui-ci devait se trouver au fond d'une vallée, dans l'un de ces villages regroupés autour du clocher.

Après avoir chevauché quelque temps sous les arbres, elle émergea soudain au soleil.

A ce point de son itinéraire, elle se trouvait sur une éminence d'où l'on surplombait de nombreux domaines. Alors, elle se souvint que, plusieurs années auparavant, les domestiques de Worth avaient parlé d'un glissement de terrain qui s'était produit à Rake. Ce devait être ici, car elle voyait maintenant devant elle le bord irrégulier de la faille et la falaise de pierres nues.

Oui, c'était sûrement l'endroit où le glissement de terrain avait eu lieu, plus de cinq ans auparavant... Elle n'avait à cette époque pas plus de douze ou treize ans. On avait raconté, à ce moment-là, que le maître des lieux avait appelé des géologues pour étudier le phénomène...

Elle arrêta Swallow. En raison de l'éboulement, elle devrait bientôt mettre pied à terre. On ne pouvait descendre vers les villages en contrebas qu'avec la plus grande prudence.

C'était donc à partir de là que, forcée de se séparer de Swallow, elle devait poursuivre son chemin à pied, seule. Cela lui fendait le cœur, mais un cheval aussi racé attirerait immédiatement l'attention. Aussi, retournant sur ses pas, elle revint à l'endroit d'où l'on voyait la forêt de son père, à quelques centaines de mètres. Là, descendant de cheval, elle détacha le balluchon de la selle et fixa les étriers autour du pommeau afin que ceux-

ci ne blessent pas les côtes de Swallow. Elle entoura de ses bras l'encolure du beau cheval et l'embrassa.

— Il faut nous quitter, mon ami ! dit-elle. Rentre à la maison. Ne m'oublie pas, je reviendrai... bientôt...

Swallow lui caressa le front des naseaux, et elle sut qu'il avait compris. Tout émue, elle lui indiqua la direction à prendre.

— A la maison, Swallow ! Rentre à la maison !

Elle lui avait appris depuis longtemps à obéir, mais jamais elle n'avait eu à lui donner d'ordre aussi douloureux. Il la regarda un moment, comme perplexe.

— Rentre à la maison ! répéta-t-elle.

Il finit par s'éloigner sans un regard en arrière et, prenant soudain le galop, se dirigea vers la forêt.

La gorge nouée, elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le sous-bois.

Elle patienta quelques minutes au cas où, se ravisant, il déciderait de revenir vers elle. Il ne reparut pas. Comme elle l'avait bien dressé, elle n'était pas inquiète pour lui: il saurait retrouver le chemin de son écurie. Elle avait néanmoins les yeux pleins de larmes.

Ramassant bravement son balluchon, elle se mit en route vers la falaise. Au bord du vide, en dépit du vertige, elle regarda. Aussitôt, elle comprit pourquoi l'accident avait provoqué tant de commentaires. Le précipice qui s'était creusé là avait, sur une bonne centaine de mètres, dénudé des couches géologiques probablement inconnues jusqu'alors. Et le relief ainsi créé était si chaotique qu'on aurait pu croire que la catastrophe datait seulement de la veille. Tout en bas, d'énormes rochers avaient roulé et s'étaient éparpillés au hasard. De maigres buissons végétaient entre eux, tandis que la falaise à pic n'offrait qu'un mur désolé.

Ila reprit sa marche.

Comme le soleil devenait de plus en plus chaud, elle se rapprocha du couvert pour avoir un peu d'ombre. Elle s'était en effet bien gardée de prendre sa bombe de cavalière dont l'élégance excessive n'eût pas manqué d'attirer l'attention. Les villageoises se contentaient d'un foulard noué sous le menton. Et le moindre piéton muni d'un couvre-chef n'avait aucune chance de passer inaperçu.

Elle avait choisi sa tenue de cheval la moins récente, car celle-ci avait l'air d'un tailleur ordinaire plus que d'un vêtement à la dernière mode, comme ceux qu'elle portait d'habitude. Cet ensemble datait de deux ans. Un peu trop ajusté, car elle avait grandi, il se composait d'une jupe longue sur un jupon empesé, d'une veste et d'un chemisier de mousseline blanche. Dans ce costume discret et couleur sable, elle espérait que personne ne la remarquerait.

Elle était presque arrivée à l'extrémité de la faille lorsqu'elle perçut sur sa droite un léger bruit qui provenait de la forêt.

Elle s'immobilisa sous un arbre, le cœur battant. Peut-être s'agissait-il de l'un des gardes-chasse du marquis, ou bien d'un bûcheron. Désireuse de n'être pas vue, elle reprit doucement sa progression, aussi à couvert que possible.

Elle découvrit alors un chemin qui serpentait à travers bois. Il ressemblait à celui qu'elle avait emprunté avec Swallow... Et, comme elle examinait attentivement les lieux, elle vit la silhouette d'un cheval. Un poney descendait le sentier à quelque distance. L'animal avait un étrange comportement — il ruait. Elle redoubla d'attention, pensant qu'elle s'était trompée. Mais non. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, elle en avait la confirmation: le poney lançait de furieuses ruades. Et son cavalier, un petit garçon, ne parvenait manifestement pas à le maîtriser et semblait sur le point d'être désarçonné. Pourtant, il se maintenait en selle !

Le poney s'emporta de plus en plus et Ila comprit soudain l'horreur de la situation... S'il continuait à ruer de la sorte, l'enfant finirait par basculer dans le vide et par s'écraser sur les rochers en contrebas... Sans réfléchir, elle laissa tomber son balluchon, se mit à courir et saisit le poney par la bride, alors que celui-ci se trouvait au bord de la falaise. Et tout en maintenant de son mieux l'animal, elle cria :

— Sauter! Vite! vite!

L'enfant voulut obtempérer, mais une nouvelle ruade le projeta sur la jeune fille et tous deux tombèrent à terre, tandis que le poney bondissait dans le gouffre.

Ila s'était heurté la nuque contre un rocher. Elle resta un instant étourdie par la chute et perdit connaissance.

Robin Moore se relevait lorsque deux palefreniers sortirent de la forêt, effarés par le spectacle dont ils venaient d'être les témoins impuissants.

— Tout va bien, monsieur ? demanda Jim d'une voix tremblante.

Robin ne répondit pas. Campé sur ses jambes, il regardait, comme halluciné, l'abîme au fond duquel gisait son poney.

Debout près de lui, Jim murmura :

— Il est sûrement mort, monsieur Robin !

— Il a été piqué par une guêpe, dit l'enfant. Il y en avait partout.

— Tout un essaim ! confirma le palefrenier.

Agenouillé, Tobie passait un bras sous la tête d'Ila.

— Cette dame vous a sauvé la vie, monsieur Robin, dit-il, mais elle s'est assommée sur ce rocher.

— Elle est évanouie ? demanda l'enfant.

— Ça m'en a tout l'air...

— Il va falloir la ramener à la maison, dit Robin, mais c'est loin...

— J'ai une meilleure idée, suggéra Jim. Emmenons-la à la maison forestière.

— Où est-ce ? demanda Robin.

— Pas très loin, expliqua Jim, et Mrs Wilcox saura quoi faire. Elle

était la nurse de Sa Seigneurie votre père.

— Comment faire ? s'inquiéta Tobie.

— Si monsieur Robin veut bien conduire nos chevaux..., nous allons la porter.

— Naturellement ! répondit celui-ci.

Il regardait Ila, étendue, les yeux clos.

— Faites très attention, dit-il, je veux la remercier de m'avoir sauvé la vie.

— Heureusement qu'elle était là ! affirma Tobie, sinon...

Il n'en dit pas plus, comme s'il se refusait à envisager pareille monstruosité.

Robin s'emparait déjà des rênes des deux chevaux qui, dociles, s'étaient mis à brouter dès que leurs cavaliers avaient posé pied à terre.

— Nous passerons devant, dit Jim. Nous connaissons le chemin...

Loin de répliquer, Robin regarda les domestiques soulever Ila, l'un par les épaules, l'autre par les pieds. Le terrain était fort accidenté depuis le bord de la falaise jusqu'au sentier qui menait vers la maison forestière.

— Regardez ! Ses affaires ! s'écria Robin. Elle a dû les abandonner là quand elle a couru pour arrêter Rufus !

Les palefreniers déposèrent la jeune fille à terre. Jim ramassa le balluchon, le fixa au pommeau de la selle de l'un des chevaux et revint seconder son compagnon. Il leur fallut un certain temps pour remonter le chemin forestier, puis en emprunter un autre, qui semblait conduire au cœur même de la forêt. Pourtant, une clairière s'ouvrait un peu plus loin, dont l'un des côtés dominait la campagne, et où se dressait une maison d'apparence bizarre.

Plus de deux cents ans auparavant, le marquis de Rakemoore, déjà fort âgé, avait décidé de se retirer là, confiant le domaine aux soins de son fils aîné.

La maison forestière, utilisée comme simple rendez-vous de chasse, avait été restaurée et le vieillard s'y était installé. Il y avait passé les dernières années de sa vie et rédigé ses mémoires.

Puis la demeure n'avait plus été habitée, de temps à autre, que par les gardes-chasse qui, de là, pendant la nuit, avaient guetté les renards et autres prédateurs. Elle avait aussi servi de refuge, l'été, aux jeunes Rakemoore qui, sous prétexte de pique-niques, fuyaient le despotisme paternel. Enfin, l'actuel marquis l'avait offerte à la vieille nurse de son frère lorsque celle-ci avait pris sa retraite et épousé le chef des gardes-chasse.

Wilcox était au service de la famille depuis quarante ans et la nurse depuis trente... Rakemoore avait estimé que la moindre des récompenses pour leurs longs et loyaux services était de leur permettre d'achever leur vie dans un cottage confortable. Comme Wilcox adorait la forêt et voulait continuer à la surveiller, sa femme et lui avaient emménagé dans la

maison forestière. Ils y étaient heureux bien qu'elle soit très isolée. Certains même la prétendaient hantée...

En entendant frapper à sa porte, Mrs Wilcox s'empressa d'ouvrir. Tobie lui raconta comment Ila, en sauvant la vie de Robin, s'était assommée contre un rocher. La vieille femme ouvrit sa porte.

— Attention ! Le couloir est très étroit, prévint-elle.

La maison ne comportait pas d'étage.

Leur hôtesse les précéda jusqu'à une pièce qui, manifestement inutilisée, n'en était pas moins propre et confortable.

Le marquis avait en effet exprimé le désir que les rideaux, les tapis et les meubles de ses ancêtres soient remis dans la maison lorsque les Wilcox avaient emménagé. Il y avait donc là un grand lit fermé de tentures, un épais tapis et de beaux meubles anciens.

Les deux hommes déposèrent doucement Ila sur le lit.

— Vous comptez faire venir un médecin ? demanda Tobie.

— Si elle s'est cogné la tête contre un rocher, ce n'est pas bien grave, répliqua Mrs Wilcox, j'ai vu ça cent fois ! Je sais ce qu'il faut faire.

Jim ressortait précipitamment pour voir si Robin n'avait pas de difficultés. Il le trouva devant la maison, tenant toujours les deux chevaux par la bride.

Bientôt, l'enfant entra dans la maison jusque dans la chambre où Tobie racontait comment le poney, piqué par une guêpe, était devenu fou.

— C'était horrible ! Vraiment horrible ! Et ni Jim ni moi pouvions rien faire !

— Elle m'a sauvé la vie, dit Robin. Occupez-vous d'elle avec toute la délicatesse qu'elle mérite.

Quoiqu'il ait parlé, selon son habitude, d'un ton de commandement peu gracieux, Mrs Wilcox sourit.

— Elle est en sécurité chez moi, assura-t-elle. Seriez-vous le petit monsieur qui habite désormais la grande maison ?

— Je m'appelle Robin Moore et cette dame m'a sauvé la vie !

— Je suis au courant, répliqua Mrs Wilcox sans se démonter, et je sais que vous tenez à la remercier dès qu'elle ira mieux.

— J'attendrai ici même qu'elle reprenne ses esprits, dit Robin.

Il avait dit cela d'un ton nettement agressif, comme pour interdire d'avance à Mrs Wilcox ou aux domestiques de discuter.

— Si vous souhaitez rester, vous êtes le bienvenu ! répondit gentiment Mrs Wilcox.

Elle se tourna vers les palefreniers.

— Vous feriez mieux d'aller vous occuper de ce pauvre poney, dit-elle. Je l'ai répété cent fois... Il faut mettre une barrière au bord de ce précipice.

— Vous avez raison, dit Jim, il faudrait...

— On parle, on parle, mais on ne fait rien tant qu'un accident n'est

pas arrivé ! s'écria-t-elle.

— On va tirer Rufus avec une corde et le ramener à l'écurie, intervint Robin.

Jim secoua la tête.

— Il est mort, monsieur Robin. Une chute pareille...

Disant cela, Jim pensa que l'enfant avait bien failli mourir, lui aussi. Mrs Wilcox eut la même pensée. Elle dit d'un ton abrupt :

— Retournez vite au château et envoyez quelqu'un pour enterrer cette pauvre bête !

Après un instant de réflexion, elle reprit :

— Et faites-lui retirer sa selle et son harnachement avant qu'on ne les vole, hein ?

Tobie se dirigea vers la porte, puis hésita.

— Monsieur Robin, vous êtes sûr de vouloir rester ici ? Nous pourrions revenir un peu plus tard...

— Je resterai jusqu'à ce que cette dame se réveille ! dit Robin d'un ton sans réplique.

— Allez, vous deux, filez ! s'écria Mrs Wilcox avec bonhomie.

— Cette dame portait un balluchon, dit Jim. On le laisse devant la maison ?

— Oui, je m'en charge, répondit-elle.

Robin s'approcha du lit et dévisagea Ila. Puis, il lui toucha la main. Celle-ci n'était pas froide. Il se demandait s'il était possible de percevoir les pulsations de son poulx quand elle ouvrit les yeux.

Sans paraître le voir, elle murmura, terrifiée :

— Cachez-moi... Cachez-moi ! Il ne faut pas qu'on me retrouve !

Elle esquissa un geste de la main, et sombra de nouveau.

Rakemoore arriva chez le duc pour déjeuner, avec sa ponctualité coutumière.

Son hôte le reçut avec de grandes effusions de joie.

Le marquis ne se doutait naturellement pas de l'immense agitation qui avait précédé son arrivée.

Le duc avait convoqué son régisseur et inspecté avec lui plusieurs fermes, certain qu'à son retour, vers midi, sa fille serait là.

Ne l'ayant pas vue descendre à l'heure du petit déjeuner, il s'était souvenu qu'elle souffrait la veille de migraine et, loin de s'inquiéter, avait supposé qu'elle faisait la grasse matinée de façon à paraître dans tout son éclat devant le marquis. N'avait-il pas lui-même exigé qu'elle fût éblouissante ?

Le duc était parfaitement au courant des liaisons du marquis. Il les savait tapageuses, nombreuses et avec des beautés du plus grand mondé — et la haute société de Londres en comptait beaucoup.

Il se doutait aussi que ce brusque désir de mariage de Rakemoore avait

quelque rapport avec lady Wisbourne car, à y bien réfléchir, leur aventure ne pouvait faire aux deux amants qu'un tort infini.

Enfin, peu importait du moment que Rakemoore épousait Lavinia.

La nuit précédente, en songeant aux protestations de sa fille, il avait conclu : « Bagatelles ! Juste un peu de nervosité... » Toute jeune fille se serait comportée de cette manière à la veille d'une rencontre si décisive.

« Comment pourrait-elle sérieusement refuser l'homme le plus courtois de toute l'Angleterre ? s'était-il demandé. Voyons, ce serait incongru ! »

Et d'avance, il se réjouissait des mines envieuses que provoquerait, dans toute la région la nouvelle de ce mariage. Depuis des années, tant de mères rêvaient du marquis pour leurs filles !

« Il y aura des pleurs et des grincements de dents, pensait-il, épanoui de joie, mais cela ne changera rien ! »

Et il avait décidé de passer la toilette de sa fille en revue le lendemain, pour être sûr que rien ne clochait.

Il déplorait seulement qu'Ilia n'ait pas eu le temps d'aller à Londres acheter les tenues qu'elle porterait pendant la saison... Cependant, il s'était brusquement rappelé une chose : sa sœur, qui devait chaperonner Ilia, avait envoyé, à peine une semaine auparavant, une robe et un manteau de voyage, et prévenu qu'elle avait commandé un certain nombre de robes... Ilia pourrait les porter en attendant de rendre elle-même visite aux couturiers de Bond Street. « Voilà qui est parfait ! » s'était dit le duc, d'autant qu'il connaissait le goût parfait de sa sœur.

Dès son retour des fermes, il avait dit au maître d'hôtel :

— Veuillez dire à lady Lavinia que je l'attends dans mon bureau !

— Très bien, Votre Seigneurie.

On avait expédié un valet de pied au premier, tandis que le maître d'hôtel en personne se rendait à la bibliothèque, sachant que sa jeune maîtresse, qui lisait beaucoup, pouvait s'y trouver.

Or, une dizaine de minutes plus tard, les serviteurs avaient informé le duc que lady Lavinia demeurait introuvable.

— Que voulez-vous dire ? Comment ça... nulle part ? avait crié le duc, furieux. Elle est certainement dans la maison ! Sinon, elle est du côté des écuries ! Espèces d'idiots ! Trouvez-la et dites-lui de venir me voir tout de suite !

Toujours en colère, il songea que Lavinia exagérait : s'occuper des chevaux dans un moment pareil ! Au lieu de s'habiller et de se faire belle pour le marquis !

Les serviteurs, penauds, l'avaient averti qu'elle n'était pas non plus aux écuries.

— Elle est bien quelque part ! avait-il rugi. Passez la maison au peigne fin !

— Nous l'avons déjà fait, Votre Seigneurie.

— Eh bien, recommencez ! Lady Lavinia est dans les greniers, dans

les caves, ou dans les cuisines !

On avait alors informé le duc que la voiture du marquis remontait l'allée cavalière. Aussitôt, Cumberworth avait compris: Lavinia se cachait ! Il avait pâli, à tel point que le maître d'hôtel avait craint une crise cardiaque.

Mais son maître, sachant trop bien qu'il convenait de donner le change à tout prix, s'était déjà ressaisi, et il avait accueilli son invité avec le sourire tout en l'entraînant vers son bureau.

— Vous me voyez extrêmement confus. Contrairement à ce qui était prévu, il sera impossible à ma fille de vous rencontrer aujourd'hui.

Le marquis avait haussé les sourcils.

— Elle n'est pas ici ?

— Hélas, non. J'avais complètement oublié qu'elle devait rendre visite à l'un de nos parents dont la santé...

L'air attendri, il avait enchaîné:

— Comme elle a un sens du devoir... presque excessif, elle n'a pas osé se décommander à la dernière minute, et elle vous prie de comprendre ses scrupules.

— Je les comprends, avait assuré le marquis.

— Et je vous en sais un gré infini ! Du moins pourrions-nous parler chevaux. Dès que le déjeuner sera terminé, je vous emmène voir mes juments...

Réflexion faite, les juments valaient le déplacement. En retournant à Rake, le marquis admettait que son hôte avait quelque raison de s'enorgueillir. Avec des bêtes pareilles, il n'était nullement impossible que Trumpeter donne de vrais champions... Certes, il était assez surprenant que lady Lavinia n'ait pas honoré le rendez-vous, mais Cumberworth avait promis de se faire pardonner.

— Je viendrai vous rendre visite avec Lavinia demain, si vous êtes toujours à la campagne, et il va sans dire que vous-même êtes toujours le bienvenu ici.

— Je reste ici jusqu'à lundi, avait répondu le marquis, et il va également sans dire qu'on vous attend avec impatience à Rake.

Il se doutait bien que Cumberworth était ravi d'avoir dorénavant ses entrées chez lui, mais il n'en craignait pas moins que leur conversation sur les juments ne s'épuise assez vite.

En arrivant près de sa demeure, il s'aperçut soudain qu'il n'avait invité personne pour le week-end. N'avait-il pas prévu de le consacrer tout entier à lady Lavinia ?

Il aurait bien aimé que Peregrine Brentwood soit là, puis il se résigna à dîner seul.

Au bas du perron, un domestique attendait pour conduire la calèche vers la remise.

Dans le hall, le marquis trouva son secrétaire, M. Barrett, ainsi que Dawson, le maître d'hôtel, plantés là avec une mine si funèbre,

qu'instantanément il devina de nouveaux ennuis.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— C'est monsieur Robin, monseigneur, dit Dawson.

— Qu'a-t-il encore fait ? grommela Rakemoore.

M. Barrett prit la parole.

— D'après les palefreniers qui l'escortaient à cheval ce matin, monsieur Robin a failli se tuer.

Le marquis demeura d'abord interdit.

— Que me chantez-vous là ? s'écria-t-il.

— Son poney a buté contre un nid de guêpes dans la forêt. Piqué, il s'est emballé, s'est mis à ruer et à galoper comme un fou. Monsieur Robin serait tombé du haut de la falaise sans une dame qui est intervenue par miracle...

Le marquis avait écouté le récit d'un air incrédule.

— Mais pourquoi diantre est-il allé près des éboulis ? Tout le monde sait que cet endroit est dangereux !

— Monsieur Robin chevauchait devant, monseigneur, comme il le fait toujours, et les palefreniers le suivaient de leur mieux...

Après une légère hésitation, M. Barrett reprit :

— Et quand le poney s'est précipité à travers bois, ils n'ont rien pu faire. Ce n'est pas leur faute !

— Mais Robin ? Vous dites qu'il est sain et sauf ?

— Oui. Une jeune femme l'a sauvé avant que le poney ne se jette dans le vide. Grâce à elle, monsieur Robin a eu le temps de sauter à terre. Rufus s'est écrasé cent mètres plus bas...

Le marquis poussa un soupir de soulagement.

— Grâce à Dieu, l'enfant s'en est sorti. Où est-il ?

— On a emmené sa bienfaitrice, évanouie, chez les Wilcox. Monsieur Robin a insisté pour rester là jusqu'à ce que la dame ait repris conscience afin de lui exprimer sa gratitude.

Le marquis sembla surpris.

Depuis que son neveu logeait au château, il ne l'avait jamais vu poli — mais insolent, agressif, odieux vis-à-vis de tous.

— Alors, il est à la maison forestière ?

— Oui, monseigneur.

— Dans ce cas, je vais m'y rendre tout de suite, décida le marquis. Faites-moi seller Saracen pendant que je passe mon habit de cheval.

Il monta les escaliers, un peu bougon. Il n'était pas étonné que son neveu ait failli avoir un accident, mais il admettait que le maudit garçon n'était pas entièrement responsable, cette fois. Comment prévoir que Rufus se ferait piquer par des guêpes ? Cela posé, pourquoi aller se promener de ce côté-là ? Le domaine avait des centaines d'hectares, mais non, c'était près de la falaise qu'il avait voulu galoper ! Tout le monde savait pourtant que ce coin était extrêmement dangereux...

« J'aurais dû faire construire depuis longtemps une barrière le long de la faille », se dit-il, mécontent de sa négligence.

Un peu plus tard, en traversant la forêt à cheval, il admirait la futaie dans le soleil de l'après-midi. La maison forestière l'avait intrigué dès sa plus tendre jeunesse. Elle était alors fermée depuis des années, car on la disait hantée par le fantôme du Rakemoore qui y avait vécu. Mais la vieille nanny, elle, n'était pas femme à redouter les spectres, et elle avait souhaité loger là. Son mari aussi était enchanté d'y finir sa vie.

— C'est là que je veux habiter, monsieur Osbert, avait insisté Mrs Wilcox. Je ne supporterais jamais de vivre dans un village avec un tas de vieilles curieuses lorgnant par-dessus ma barrière pour voir ce que je fais !

Le marquis avait éclaté de rire.

— Vous savez bien que je vous accorde cette maison, puisqu'elle vous convient. C'est entendu, elle est à votre disposition.

Et avec un clin d'œil malicieux, il avait ajouté :

— Ça vous changera des enfants... mais je suis sûr que vous enseignerez les bonnes manières aux écureuils et l'art de se laver le museau aux lapins...

Mrs Wilcox avait ri à son tour.

Le marquis songeait maintenant avec une immense gratitude à l'enfance heureuse qu'il lui devait.

Ses père et mère l'avaient aimé, mais c'était nanny qui lui avait lu son premier conte de fées, donné ses premières leçons, appris à respecter les gens de son domaine, emmené à l'église...

Il s'asseyait près d'elle sur le banc réservé à leur famille, le banc où il occupait la place de son père quand celui-ci était absent. Bref, il se comportait déjà, selon les mots de nanny, « comme un petit gentleman »...

En quittant le château, il s'était demandé ce que nanny penserait de Robin, ou plutôt ce que Robin penserait de nanny...

Il mit pied à terre devant la maison, noua les rênes de Saracen sur son encolure et ne l'attacha pas. Il possédait ce cheval depuis plusieurs années et il lui avait enseigné à venir quand on l'appelait : il n'était donc pas nécessaire de le priver de sa liberté.

Trouvant la porte d'entrée ouverte, le marquis entra. Dans la cuisine, Mrs Wilcox rinçait le service à thé.

— Bonjour, nanny !

— Monsieur Osbert ! Je pensais bien que vous viendriez après tout ce qui est arrivé aujourd'hui !

— Je suis content que mon neveu n'ait pas souffert. On m'a dit que la jeune femme qui lui a sauvé la vie est mal en point ?

— Toujours inconsciente, la pauvre... Et d'une beauté extraordinaire.

— C'est une dame ? Je croyais qu'il s'agissait d'une fille de fermier ou d'une villageoise ?

Mrs Wilcox secoua la tête.

— Oh! non, monsieur Osbert, c'est une dame, vous pouvez me croire !

— Je vous crois, nanny, mais que faisait-elle près de la falaise ?

— Nous le saurons peut-être lorsqu'elle sera capable de parler, monsieur Osbert.

— J'aimerais la voir.

— Elle est dans ce que j'appelle la chambre d'ami, au fond du couloir.

Le marquis lui sourit.

Puis il emprunta le corridor. La porte de la chambre d'ami était entrouverte. Il la poussa. Robin, debout devant la fenêtre, regardait dehors. Il se retourna en entendant son oncle approcher.

— Comment va-t-elle ? demanda le marquis.

— Toujours évanouie, oncle Osbert, répli-qua-t-il dans un souffle.

Le marquis s'avança jusqu'au lit.

Il avait imaginé une jeune femme et il fut abasourdi de découvrir une très jeune fille, presque une adolescente. Et si jolie qu'il ne pouvait en croire ses yeux.

Nanny avait dévêtu Ila, et lui avait mis l'une des chemises de nuit ornées de dentelles trouvée dans le balluchon. Elle avait aussi libéré ses cheveux blonds.

Le marquis admira, le souffle coupé, l'extraordinaire chevelure naturellement bouclée. Et il songea à la *Naissance de Vénus* peinte par Botticelli.

Il admira les cils, plus sombres sur la pâleur des joues. Et il pensa que c'était là une créature surgie des forêts qui risquait de disparaître par enchantement...

« Je déraisonne ! » se dit-il.

Tandis qu'il la contemplait, il eut soudain le sentiment que Robin, debout près de lui, n'était pas moins fasciné.

— A-t-elle parlé depuis son arrivée ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Robin dans un souffle. Elle m'a parlé.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Elle a dit : « Cachez-moi ! Cachez-moi ! Il ne faut pas qu'on me retrouve ! »

Robin regarda son oncle d'un air suppliant.

— Nous la cachons, n'est-ce pas ? Nous n'allons pas la trahir ? Elle m'a sauvé la vie...

— Bien sûr, nous l'aiderons.

— Il ne faut parler d'elle à personne, continua Robin, sinon les méchants qui la pourchassent viendront l'enlever.

— Comment sais-tu que ce sont des méchants ?

— Elle ne se serait pas enfuie s'ils ne l'étaient pas.

— Évidemment... Nous garderons le secret jusqu'à ce qu'elle puisse nous raconter pourquoi elle se cache.

Robin le regarda bizarrement.

— Vous me le promettez ? Vous ne la trahirez pas ?

Le marquis était sidéré : c'était la première fois qu'il voyait Robin se soucier de quelqu'un d'autre que de lui-même !

Rakemoore pensa que cette nouvelle tendance devait être encouragée.

— Compte tenu des circonstances, dit-il, je te la confie, Robin. Tu vas t'en occuper toi-même.

— C'est exactement ce que je voulais faire ! répliqua Robin. Elle a saisi les rênes de Rufus alors qu'il ruait...

— Tu as dû avoir très peur.

— Elle m'a dit : « Saute ! » mais, quand je l'ai fait, les mouvements désordonnés du poney m'ont jeté contre elle, et elle s'est assommée en tombant !

Le marquis connaissait déjà ces détails. Aussi préféra-t-il changer de sujet.

— Je serais surpris que son évanouissement dure très longtemps. De toute façon, Mrs Wilcox est là.

Robin regarda son oncle d'un drôle d'air, et ce fut d'un ton un peu agressif qu'il affirma :

— Je reste avec elle. Je ne retourne pas à Rake !

— Tu peux rester, si tu le souhaites. Il faut seulement demander poliment à Mrs Wilcox si ça ne la dérange pas trop d'avoir tant d'invités...

— Aucun problème, affirma Robin.

Le marquis quitta la chambre sans mot dire et retourna dans la cuisine.

— Mon neveu désirerait rester, nanny, dit-il. Si vous pouviez vous occuper de lui... Je crois que vous êtes la seule personne capable de lui faire entendre raison.

— Il paraît que c'est un vrai garnement ? dit-elle.

— Oh ! il est terrible !

— Qu'il reste. J'ai besoin de m'occuper. Je deviens paresseuse en vieillissant !

Elle sourit.

— J'aimerais travailler de nouveau, reprit-elle. Quand me confierez-vous un enfant ?

— Peut-être plus tôt que vous ne le pensez !

— Vous voulez dire... Vous allez vous marier ? s'écria Mrs Wilcox.

Il hocha la tête. Et elle s'aperçut que ses yeux s'étaient assombrés et que son visage avait une expression qu'elle connaissait trop bien. Aussi s'empressa-t-elle de dire à brûle-pourpoint, en personne plus au fait que quiconque de son caractère :

— Il faudra me raconter cela un de ces jours. Pour le moment, allons

voir si la jeune dame va mieux.

— Robin m'a promis de vous aider, dit le marquis. Il va de soi que je vous ferai parvenir des provisions, et que je vous enverrai une domestique pour vous seconder, à moins que vous n'y voyiez un inconvénient ?

— Je n'ai besoin de personne ! Surtout pas d'une bavarde. Monsieur Robin ne vous l'a pas dit ? La jeune dame souhaite se cacher. Nous veillerons sur son secret jusqu'à ce qu'elle consente à nous le révéler.

Le marquis éclata de rire.

— Nous revoilà des années en arrière, nanny ! Vous êtes une fée !

Il se dirigea vers la porte et, se retournant sur le seuil :

— Je reviendrai demain. En attendant, si vous désirez quoi que ce soit, demandez-le.

— Merci, monsieur Osbert.

— C'est moi qui devrais vous remercier ! Je me demande comment vous allez faire avec mon neveu. Il a rendu fous tous ceux qui se sont occupés de lui.

Elle éclata de rire, et le marquis sut que le défi serait relevé.

— Il n'y a pas deux femmes comme vous, nanny, dit-il d'une voix vibrante de sincérité.

— Allez-vous-en ! dit Mrs Wilcox en riant. Gardez vos flatteries pour les belles coquettes de Londres !

— Que savez-vous, ici, à la campagne, des « belles coquettes de Londres » ?

— De quoi croyez-vous donc que les gens parlent quand ils ont terminé leur travail ? Ça vous ennuie, monsieur Osbert, qu'on vous accorde autant d'intérêt ?

Cette nuit-là, Rakemoore réfléchit et prit une décision. Il fallait absolument que Robin ait un nouveau poney dès que possible. L'enfant était un cavalier exceptionnel, et l'accident risquait de l'avoir traumatisé au point de l'empêcher de remonter à cheval.

Immédiatement après le petit déjeuner, il envoya chercher le chef des palefreniers. Celui-ci lui apprit qu'on avait enterré Rufus. Et comme le marquis lui faisait part de sa décision, l'homme l'approuva avec conviction.

— C'est exactement ce que je pensais, monseigneur. C'est un choc pour le jeune monsieur de perdre son poney...

— En avons-nous un autre dans les écuries ? demanda Rakemoore.

— Oui, monseigneur. Plus grand, mais plus docile.

— Très bien, dites à l'un de vos aides de me suivre avec cette bête lorsque j'irai voir Robin, tout à l'heure...

Puis, ayant réfléchi un instant, il ajouta :

— Chargez-en de préférence Tobie ou Jim... Ils accompagnaient Robin hier après-midi. Et prévenez-les de ne pas faire une montagne de cet incident.

Après une nouvelle pause, il reprit :

— Je crois d'ailleurs que M. Barrett les a déjà mis en garde ?

Le chef des palefreniers sembla gêné.

— Je suppose qu'ils se sont crus obligés d'expliquer, monseigneur, pourquoi Monsieur Robin n'est pas revenu au château...

Le marquis s'était douté qu'il serait impossible de garder secrète la présence de la jeune inconnue.

— Faites préparer le poney dans une demi-heure. Je monterai Saracen.

— Très bien, monseigneur.

Le chef des palefreniers s'inclina.

Pendant toute la soirée, le marquis s'était demandé qui pouvait bien être cette jeune femme si belle. Puis, il s'était dit que les circonstances aidant, il l'avait sans doute vue bien plus belle qu'elle ne l'était en réalité.

« Je suppose que dès qu'elle ouvrira le bec, le charme sera rompu. Nanny s'est trompée... »

Aussitôt, il se moqua de lui-même : voilà qu'il était en train de chercher des excuses à sa curiosité !

De tous les gens de sa connaissance, Mrs Wilcox était la seule personne à ne jamais se tromper sur la position sociale d'un individu. Elle avait un flair infailible.

Il quitta Rake une demi-heure plus tard.

Derrière lui, Jim tirait un très beau poney plus grand que Rufus.

Tandis qu'il approchait de la maison forestière, le marquis s'interrogeait encore: la jeune fille avait-elle repris conscience ? et Robin ? Il s'était si mal comporté jusqu'ici, qu'il fallait craindre que Mrs Wilcox ait été offusquée de ses façons...

Les parents qui avaient d'abord accueilli l'enfant n'étaient sûrement pas encore remis de ses méfaits. Ils avaient été horrifiés par son impolitesse, sa grossièreté de langage et sa violence: il brisait tout ce qui l'entourait pour peu que l'on n'accède pas à ses caprices.

A Rake, cela avait été pire encore : il avait insulté ses gouvernantes, renversé une cruche d'eau sur l'une et un encrier sur une autre...

Le marquis se demandait comment son frère, si affable et charmant, avait eu un fils pareil ? Il se prenait à penser que peut-être il y avait eu quelque lunatique parmi leurs ancêtres. Dans ce cas, on n'en avait jamais rien dit... Mais qui pouvait affirmer qu'à l'avenir, lui-même ne serait pas confronté à une descendance aussi calamiteuse ?

Parvenu à la maison forestière, il laissa Saracen errer à sa guise, comme la veille.

La porte était ouverte.

Il entra et trouva, comme il s'y attendait, Mrs Wilcox dans la cuisine en train de préparer le repas.

— Bonjour, nanny ! Comment va notre patiente ?

— Elle se réveille, monsieur Osbert, répondit Mrs Wilcox. C'est la plus belle jeune femme que j'aie jamais vue !

— Qui peut-elle bien être ? demanda le marquis.

Mrs Wilcox haussa les épaules...

— Mystère ! Je sais au moins qu'elle devrait éviter de se promener toute seule, ou elle aura des problèmes !

Le mot « problème » évoqua Robin dans l'esprit du marquis.

— Et Robin ? demanda-t-il.

— Un véritable petit gentleman ! assura nanny.

Frappé par la malice de son regard, il insista.

— Si vous me dites vraiment la vérité, vous auriez jadis été brûlée comme sorcière, car vous l'avez sans doute ensorcelé !

— Si les gens qui s'occupent de lui connaissent leur travail, répondit Mrs Wilcox d'un ton acide, cet enfant se tiendrait admirablement.

Le marquis éclata de rire.

— Où est-il ? Avec votre patiente ?

— Il ne la quitte pas des yeux, pas même une minute !

Le marquis quitta la cuisine, longea le couloir et atteignit la porte de la chambre. Il allait frapper lorsqu'il s'aperçut qu'elle était légèrement entrebâillée. Il entendit la voix de Robin et, comme il était curieux, il resta à l'extérieur et écouta.

— Je suis désolée pour ton poney, dit la voix douce de l'inconnue.

— Rufus est mort, mais il ne faut pas pleurer, ça ne sert à rien.

— Que veux-tu dire ?

Il y eut un silence, puis Robin dit :

— Il est mort et on va l'enterrer, comme on a enterré ma mère.

Le ton de sa voix était étrange et très amer pour un si jeune garçon.

— Alors, ta maman est au ciel ? demanda l'inconnue très gentiment.
La mienne aussi...

— Elle n'est pas au ciel, déclara Robin d'un ton sans réplique. C'est ce qu'on m'a dit mais c'est un mensonge ! Je sais bien, moi, qu'on l'a mise dans un cercueil et qu'on l'a enterrée au cimetière.

Il émit un petit bruit qui ressemblait à un sanglot, et poursuivit :

— J'ai essayé de creuser le sol pour l'en faire sortir, mais on m'en a empêché.

Il y eut un silence assez long, la jeune femme reprit :

— Écoute, Robin, il faut que je te dise quelque chose...

— Quoi donc ?

— Ta maman n'est pas sous terre, c'est seulement son corps qui s'y trouve.

Voyant que Robin ne comprenait pas, elle expliqua de sa voix douce :

— Si tu portes pendant très longtemps les mêmes vêtements, que va-t-il leur arriver ?

— Ils s'useront et se déchireront.

— Exactement. C'est ce qui se passe pour notre corps. Lorsque nous vieillissons, notre corps ne nous sert plus à rien, et il faut donc que nous nous en débarrassions.

Comme Robin l'écoutait attentivement, elle poursuivit :

— Lorsque notre corps est, comme tu dis... enterré, nous continuons à vivre dans ce que les gens appellent le ciel.

— Vous voulez dire que... ma maman est... encore vivante ?

— Bien sur, elle est encore vivante ! Et elle te surveille, et t'aime toujours. Quand tu as besoin d'elle, elle est très, très près de toi.

— Je ne le crois pas !

— C'est pourtant la vérité. Si j'ai des soucis ou si je ne suis pas heureuse, ou si je ne sais pas ce que je dois faire, je parle à ma maman. Tu peux le faire avec la tienne.

— Comment ?

— Quand tu es tout seul ou quand tu te sens malheureux, parle à ta maman. Dis-lui combien elle te manque, combien tu aimerais qu'elle soit près de toi.

— Et que se passera-t-il ?

— Tu la sentiras toute proche et, si tu écoutes bien, pas dans ta tête mais dans ton cœur, elle te dira ce que tu dois faire.

— C'est vrai ? Vous me le jurez ?

— Je te jure que c'est vrai, et je te jure que je le crois. Je ne mens

jamais.

— Et maman peut me voir... maintenant... en ce moment... pendant que je vous parle ?

— Bien sûr mais parfois, elle est très occupée, alors il faut que ce soit toi qui l'appelles comme quand tu pries à l'église.

— Il faut que je prie maman au lieu du bon Dieu ?

— Tu peux prier les deux. Si tu as du souci, si tu es malheureux, parles-en à ta maman comme si tu pouvais la voir, là, devant toi.

— Et elle est vraiment là ?

— Mais naturellement !

— Alors, vous, vous parlez à la vôtre ?

— Tous les jours, et elle m'aide. Tu sais ce qui m'est arrivé ?

— Non...

— Elle m'a dit de fuir. Et je suis tout à fait sûre que c'est ta maman à toi qui a tout arrangé afin que j'arrive au bon moment pour t'empêcher de tomber dans le précipice avec Rufus.

— C'est ma maman qui vous a dit d'arrêter mon poney ?

— Quelque chose m'a dit de le faire, quelque chose m'a poussée à courir vers lui. Quand je t'ai crié de sauter, et que tu l'as fait, je suis certaine que ta maman essayait de te sauver la vie par mon intermédiaire.

Il y eut un long silence. Puis Robin dit :

— J'ai toujours détesté les gens qui ont mis ma maman dans la terre. J'ai toujours voulu les tuer pour qu'on les mette dans la terre, eux aussi !

— Oh ! c'est affreux ! Tu as dû faire beaucoup de peine à ta mère avec ces vilains sentiments... Mais elle a sûrement compris que personne ne t'avait dit qu'elle continuait à te surveiller et à t'aimer, exactement comme quand elle vivait ici-bas.

— Mais pourquoi a-t-elle dû me quitter ?

— Je suppose que, si tu y réfléchis, tu trouveras la réponse.

— Parce qu'elle... parce qu'elle voulait être avec papa...

— Voilà ! Ils s'aimaient certainement beaucoup...

— Mais ils m'aimaient, moi aussi !

— Ils t'aiment encore et, un jour, tu les rejoindras. Mais avant, tu as des choses importantes à faire dans ce monde-ci.

— Importantes ?

— Tu es un homme, et chaque homme a une tâche spéciale que lui seul peut accomplir...

Robin réfléchit un moment.

— Et c'est quoi cette tâche, pour moi ?

— Tu devras le découvrir toi-même. Ce qui compte le plus, ce n'est pas ce qu'elle est, c'est que tu l'accomplisses bien.

Voyant que Robin avait compris elle continua :

— Il va falloir t'informer de tout. Et la meilleure façon de le faire, c'est d'avoir de bons professeurs, et aussi de lire constamment !

— Vous lisez beaucoup ? demanda-t-il.

— Autant que je le peux. C'est tellement merveilleux ! On peut faire des tas de choses si merveilleuses rien qu'en lisant !

— Quelle sorte de choses ?

— On peut grimper en haut des montagnes, plonger dans les mers, voir les pyramides d'Égypte, les temples et les palais des Indes... Il y a des millions et des millions de choses que l'on peut faire simplement en ouvrant un livre !

— Dites-moi quels livres, implora Robin.

— Je... Tu dois m'excuser, dit-elle, mais je me sens soudain... très fatiguée... Je pense que Mrs Wilcox me conseillerait de dormir... Nous continuerons à parler de cela quand je me réveillerai...

Sa voix faiblissait.

Robin se leva.

— Dormez bien, dit-il. Je vais tirer les rideaux pour que le soleil ne vous gêne pas.

— Merci...

Entendant Robin traverser la pièce, le marquis se retira sur la pointe des pieds.

Littéralement sidéré par ce qu'il venait d'entendre, il comprenait soudain : personne, à commencer par lui-même, n'avait su s'y prendre avec l'enfant. Personne n'avait su deviner le choc provoqué par la disparition de sa mère ni en tenir compte pour le consoler, l'apprivoiser. Et Rakemoore s'en voulait beaucoup de n'avoir pas veillé en personne à ce qu'on explique à l'orphelin que la mort n'était qu'apparence, et que la vie se poursuivait ailleurs, sous une autre forme...

Du moins connaissait-il désormais les raisons pour lesquelles Robin avait détesté l'univers entier et, dans sa révolte, tout mis en œuvre pour se rendre odieux : il se rebellait contre les adultes qui lui avaient volé celle qu'il aimait le plus au monde — sa mère.

Que les gouvernantes successives, pas plus que les parents qui avaient d'abord recueilli l'orphelin, n'aient rien compris, ne faisait certes pas honneur à leur imagination, mais lui-même, Rakemoore ? Avait-il déchiffré l'énigme ?

Il était presque dans la cuisine lorsque Robin sortit de la chambre. Revenant sur ses pas, il dit gentiment :

— Bonjour, Robin.

— Bonjour, oncle Osbert.

— Je t'ai amené un nouveau poney. J'aimerais bien que tu le voies. Tu le trouveras peut-être un peu trop grand, mais je serais heureux que tu le montes.

Le marquis pesait ses mots, lançant délibérément une espèce de défi à son neveu. Aussi fut-il ravi d'entendre Robin répondre d'un ton un peu piqué :

— Je suis capable de monter un cheval aussi grand que le vôtre !
— J'en suis persuadé, mais je préférerais que tu essaies d'abord celui-ci. Il s'appelle Firefly.

Ils sortirent de la maison.

Firefly piaffait devant la porte, tenu par Jim. Il était nettement plus grand que Rufus, mais Rakemoore n'aurait pu trouver meilleur moyen pour inciter Robin à remonter à cheval.

L'enfant s'approcha de Firefly et le caressa probablement comme son père lui avait enseigné à le faire avec un animal inconnu.

Bientôt, Jim l'aida à grimper en selle.

— Que dirais-tu, suggéra le marquis, de lui faire faire un petit tour? Tu pourrais ensuite me dire ce que tu penses de lui...

— Ça me va ! répondit Robin avec enthousiasme.

— Restez là, ordonna Rakemoore à Jim en enfourchant Saracen. Je suis sûr que Mrs Wilcox sera heureuse de vous offrir une tasse de thé.

— Bien, monseigneur.

Et le marquis s'éloigna, suivi de son neveu.

L'enfant se débrouilla très bien avec Firefly, en terrain plat. Ils chevauchèrent pendant près d'une heure, mais c'est seulement pendant le trajet de retour que Robin demanda soudain :

— Il est à moi, maintenant ?

— S'il te plaît... Cependant, j'ai le pressentiment que tu me demanderas bientôt un animal encore plus grand. D'ici là, tu me promets d'être très prudent ?

— Oh ! nous n'irons sûrement plus dans les bois où l'on trouve des nids de guêpes !

D'abord tenté d'approuver le bon sens de son neveu, le marquis se ravisa.

— Je ne veux pas que tu te reproches le stupide accident de Rufus. Tu n'y étais pour rien. Ce genre d'histoire arrive très rarement.

Voyant Robin très attentif, il continua :

— Depuis que je monte, et cela fait quelque vingt-six ans, je n'ai jamais été confronté à une telle situation.

— Vous ne dites pas cela pour me tranquilliser ?

— Pas du tout ! Du reste, à cheval il faut toujours maîtriser ses nerfs, car le cheval est très sensible aux réactions de son cavalier, expliqua Rakemoore.

— Ila m'a dit ce matin qu'elle aimait son cheval plus que tout au monde.

— Nous t'en trouverons bien un que tu aimeras autant, promit le marquis.

— Je crois que je m'entendrai bien avec celui-ci, dit Robin en se penchant pour flatter l'encolure de Firefly, mais je n'en serai tout à fait sûr qu'après l'avoir pratiqué davantage.

Il trouvait Robin bien plus intelligent qu'il ne l'avait cru, et doué d'une vive sensibilité.

« Il faut trouver quelqu'un qui soit capable non seulement de le former mais aussi de le comprendre », se dit-il.

Ils étaient de retour à la maison forestière.

Le marquis s'aperçut que c'était l'heure du déjeuner, qu'il était affamé, mais qu'il devait rentrer au plus vite : ne devait-il pas rencontrer lady Lavinia en début d'après-midi ?

Il s'empressa de saluer Robin et, sans mettre pied à terre, reprit le chemin de Rake.

Il y déjeuna seul puis, à cheval, se dirigea vers Worth.

Chemin faisant, il trouva tout à fait extraordinaire qu'une inconnue — et aussi jeune et jolie — ait immédiatement compris Robin quand personne auparavant n'y était parvenu...

En un tournemain, elle avait gagné sa confiance et réduit à néant l'attitude négative qu'il avait eue jusque-là.

« Tout cela est invraisemblable ! songea-t-il. Invraisemblable et presque... miraculeux. »

Tandis qu'il approchait du château, il se souvint non sans amertume de ses propres problèmes.

Lady Lavinia l'attendait certainement. Et il allait lui demander sa main, dimanche.

Car cela n'avait rien à voir avec ses aventures habituelles avec l'une de ces... — comment disait Mrs Wilcox déjà ? — « belles coquettes de Londres » qu'il se faisait fort de séduire d'un regard, d'un mot, d'un geste...

« S'il nous faut vraiment passer ensemble le reste de notre vie, pensa-t-il assez tristement, et si je dois vraiment la rendre amoureuse, autant que tout ça ne traîne pas trop... »

Il préféra ne pas envisager l'éventuelle difficulté de l'entreprise. Les femmes qu'il avait possédées n'avaient-elles pas toutes succombé sans lutte, subjuguées par son charme ? Et par son titre, bien sûr. Et il pensa, cynique: « Dieu m'a aussi donné assez de fortune pour éblouir n'importe quelle femme... »

Par ailleurs, il devrait jouer de son mieux les fiancés plein d'entrain. Il apportait une bague — un gros diamant —, pas celle de sa mère, cela, il n'avait pu s'y résigner, mais il s'agissait quand même d'un bijou superbe. L'embrasserait-elle lorsqu'il la lui passerait au doigt ? Probablement... et il lui promettrait alors de faire de son mieux pour la rendre heureuse.

Et il ne pouvait s'empêcher de penser que la tâche aurait été cent fois plus facile avec l'une des femmes que Mrs Wilcox appelait « les belles coquettes de Londres ».

Il était vrai que celles-ci ne posaient guère de problèmes... Leurs regards, lourds d'impatience et d'ardeur à peine voilées, ne tardaient pas

à lui enflammer le corps, et cette flamme réciproque grandissait, devenait un brasier qui consumait les amants, bientôt engloutis par le désir. Malheureusement, ces brasiers-là, il ne le Savait que trop, finissaient toujours par s'éteindre ! Et alors, commençait l'époque odieuse des cendres et des récriminations !

Avec une jeune femme comme lady Lavinia, il ne fallait cependant s'attendre à aucun brasier — juste à des devoirs...

« Nom de Dieu ! je ferais mieux d'épouser une veuve ! »

Hélas, il n'en connaissait aucune de disponible sur l'heure.

D'ailleurs, il s'était engagé vis-à-vis de la fille de Cumberworth, et il ne pouvait plus se dédire, maintenant. Ce maudit duc était certainement déjà en train de préparer les noces ! Et Dieu sait que, même si la fiancée était une beauté, Rakemoore détestait d'avance la cérémonie qui, cette fois, le concernerait trop directement !

Déjà comme simple spectateur, il avait toujours été horrifié par ces mondanités superficielles, hypocrites, d'un ennui mortel... Non, il ne parviendrait jamais à prendre le mariage au sérieux...

Son seul désir était de jouir de la vie, comme par le passé, avant que la Reine ne se mêlât de sa vie privée.

Il essayait bien de se persuader qu'il avait de la chance... Si Peregrine n'avait été le neveu de lord Chamberlain, il serait désormais l'otage, en quelque sorte, des décisions prises à Windsor — sans lui. Contraint et forcé, il serait déjà en train de prier la princesse Greta de devenir sa femme, attendant qu'elle réponde « oui » avec son accent guttural... « Je devrais au moins me réjouir d'éviter cela », se dit-il.

Devant le château, un domestique se précipita pour l'aider à mettre pied à terre. Rakemoore se rendit compte alors qu'il aurait dû venir dans un costume moins cavalier. Quelle tenue, vraiment, pour demander la main d'une jeune fille !

« Trop tard pour les scrupules... » Déjà, on l'emmenait vers le bureau où le duc l'attendait.

— Mon cher ami, je suis ravi de vous voir, dit le duc. Hélas, je n'ai pour vous que de très mauvaises nouvelles !

— Très mauvaises... ? répéta le marquis.

— Ma pauvre petite Lavinia est alitée avec un méchant rhume. Elle a beaucoup de fièvre et ne peut absolument pas quitter sa chambre.

— J'en suis vraiment navré.

— Je vous aurais bien fait prévenir de ne pas vous déranger, continua le duc, mais nous avons encore tant de choses à régler...

— Effectivement.

Il n'avait pourtant pas la moindre envie d'entendre encore parler de poulinières. Aussi devait-il d'urgence trouver un prétexte pour prendre immédiatement congé. Mais le duc ne lui en laissa pas le loisir.

— J'ai étudié la situation, commença-t-il, et, à mon avis, en mariant

Trumpeter avec...

Le marquis réprima un bâillement.

Il était loin de se douter des efforts désespérés que faisait le duc pour donner le change.

C'était seulement après le petit déjeuner, ce matin, qu'on l'avait informé que Swallow était revenu seul, la veille.

— Pourquoi ne pas m'avoir averti plus tôt ? s'était-il écrié, furieux.

Apparemment, aucun des palefreniers ne s'en était étonné, car lady Lavinia renvoyait souvent Swallow seul aux écuries.

— Mais elle a pu avoir un accident, espèce d'idiots ! avait rugi le duc.

— Les étriers étaient fixés au pommeau, Votre Seigneurie...

Cumberworth avait dû convenir que tel n'aurait pas été le cas si Lavinia avait fait une chute. Du coup, bien qu'il se soit d'abord refusé à l'admettre, il commençait à croire que sa fille s'était bel et bien enfuie.

« Cette petite sotte ne se rend pas compte de la chance qu'elle a ! » pensait-il tout en noyant le marquis sous un flot de paroles.

Ila s'éveilla à l'heure du déjeuner.

Mrs Wilcox lui apporta une cuisse de poulet tendre, cuite à point, qu'elle lui servit avec des pommes de terre nouvelles et des petits pois frais cueillis au potager de Rake.

Lorsque Ila eut terminé son repas, elle s'exclama :

— C'était délicieux ! Merci beaucoup ! Je me sens vraiment mieux.

— Votre tête ne vous fait plus mal ? demanda Mrs Wilcox.

— Encore un peu douloureuse mais, au moins, je n'ai plus l'impression que mon crâne est plein de coton !

— Vous serez bientôt sur pied, assura Mrs Wilcox.

— J'aimerais que vous veniez faire du cheval avec moi, dit Robin qui venait d'entrer. J'ai un nouveau poney, et je voudrais beaucoup vous le montrer.

— Un nouveau poney ! s'exclama Ila. Comment s'appelle-t-il ?

— Firefly. Il est bien plus grand que Rufus.

— Alors, tu devras faire très attention.

— Vous dites exactement comme oncle Osbert quand il m'a emmené en promenade ce matin. Firefly court très vite, vous savez ?

— Je suis sûre que tu es un excellent cavalier. Un de ces jours, je te montrerai mon Swallow.

En prononçant le nom de son cheval, elle pensa soudain qu'elle commettait peut-être une erreur.

Si on se mettait à la recherche de lady Lavinia Worth, les gens qui vivaient à proximité du château sauraient tôt ou tard qu'elle montait toujours un cheval nommé Swallow...

— C'est un secret, dit-elle à Robin. Ne parle surtout pas de Swallow.

Cela risquerait d'aider les gens qui me cherchent...

— Ils sont méchants ?

— Non, pas vraiment, répondit-elle. Ils veulent seulement m'imposer une vie qui me fait horreur.

— Il faudra vous cacher toute votre vie ?

— J'espère bien que non ! Aussi longtemps toutefois qu'ils n'auront pas changé d'avis...

— Vous pouvez vous cacher ici.

— Ce serait vraiment l'idéal, mais ta nanny finirait par me trouver un peu encombrante...

— Ce n'est pas *ma* nanny ! dit Robin. C'était celle de papa et d'oncle Osbert. Quand elle a pris sa retraite, on lui a permis de loger ici.

— Comment s'appelle ton oncle ?

Robin éclata de rire.

— C'est vrai, j'oubliais que vous ne l'avez pas rencontré ! Il est venu à votre chevet, mais vous étiez encore inconsciente !

— Il m'a vue ? s'exclama Ila. Mais alors, il va parler de moi... ?

— Non, sûrement pas. Je lui ai dit que vous vous cachiez, et il m'a promis de garder le secret.

— J'espère qu'il le fera, mais tu ne m'as toujours pas dit comment il s'appelle.

— C'est le marquis de Rakemoore, répliqua Robin, et il habite dans la grande maison qu'on appelle Rake !

Ila en resta interdite. Elle eut l'impression que son crâne était à nouveau bourré de coton.

Comment se pouvait-il qu'après avoir sauvé Robin, elle ait échoué chez la nanny du marquis ?

Pendant un certain temps, il lui fut impossible de parler et très difficile de penser.

— Je croyais que je détestais oncle Osbert, poursuivait Robin, mais aujourd'hui, il a été très gentil. Nous nous sommes promenés tous les deux.

Il lui sourit, puis reprit :

— Auparavant, quand j'étais avec lui, il y avait toujours des tas de gens autour de nous.

— Lorsqu'il est... venu ici, a-t-il dit quelque chose... à mon sujet ? demanda-t-elle enfin.

— Non, répondit Robin, et il n'est pas venu, ce matin.

Elle poussa un soupir de soulagement, mais elle devait tout de même repartir au plus vite... Lorsque le marquis reviendrait la voir, ou plutôt voir Robin, il poserait certainement des questions embarrassantes. Oh ! ce serait horrible s'il devinait son identité

« Je dois m'en aller », pensa-t-elle. Mais elle se sentait encore si lasse, si faible... Des vertiges l'avaient saisie dès qu'elle était sortie de son lit.

« Ça ira mieux demain », s'était-elle dit pour se rassurer. Et, effectivement, elle s'était sentie plus forte l'après-midi, quoique Robin l'ait assaillie de questions auxquelles elle n'avait su que répondre. Et en plus, elle avait dû lui raconter l'une des aventures qu'elle avait lues dans un récit de voyage aux Indes.

L'auteur, après le Gange, le Taj Mahal, était allé au Népal et avait habité au pied de l'Himalaya. Grâce à ce livre, elle avait tellement l'impression d'avoir vécu elle-même cette expérience qu'il lui avait été facile de décrire à Robin la beauté extraordinaire des lieux visités. Robin, assis au pied de son lit, avait été subjugué par toutes ces évocations au point de s'écrier, le récit achevé :

— Maintenant, je sais ce que je ferai quand je serai grand !

— Et quoi donc ?

— Je serai explorateur ! J'explorerai le monde avec l'un de ces nouveaux appareils que possède oncle Osbert, et je vous rapporterai des photographies !

Ila avait ri.

— Ce sera très gentil. J'en ferai un album.

Voyant les yeux de Robin s'éclairer, elle avait continué :

— Tu pourras même écrire un livre, et les photographies y seront reproduites de façon que tout le monde ait envie de faire comme toi.

Robin avait applaudi.

— Mais d'ici là, avait-elle dit, il faut que tu apprennes les langues étrangères.

— Pourquoi cela ?

— Parce que aller dans un pays où l'on ne comprend pas ce que les gens vous racontent sur les monuments, les merveilles naturelles, la culture..., c'est très ennuyeux !

— J'apprendrai toutes les langues ! avait-il promis.

Ils avaient bavardé, évoquant les pays où il irait, jusqu'à ce que Mrs Wilcox les interrompe.

— Notre patiente a besoin de se reposer, monsieur Robin, avait-elle dit, il ne faut pas la fatiguer ou elle aura la migraine.

— Je m'en voudrais trop ! avait affirmé Robin.

Il était alors descendu du lit et avait demandé à Ila, d'une voix anxieuse :

— Vous allez bien ? Je ne vous ai pas épuisée, j'espère ?

Elle avait souri.

— Non, mais je pense que je vais dormir jusqu'au dîner...

— Pourrai-je prendre mon repas avec elle ? avait demandé Robin à Mrs Wilcox.

— Si vous apportez vous-même votre plateau, je veux bien... Vous le déposerez sur la table de chevet, mais ensuite, vous débarrasserez, n'est-ce pas ?

— Promis !

— Alors, filez, maintenant ! Allez prendre l'air, avait dit Mrs Wilcox. Vous trouverez mon mari à l'orée du bois. Il a ramassé des petits oiseaux tombés de leur nid. Peut-être acceptera-t-il votre aide pour les y remettre...

Robin avait poussé un cri de joie et était parti en courant.

— C'est l'enfant le plus charmant que j'aie jamais rencontré ! avait dit Ila.

— C'est aussi mon avis, avait acquiescé Mrs Wilcox, et les gens qui colportent qu'il n'est qu'un méchant garnement sont stupides ! Ils feraient mieux de s'occuper de lui...

— Il a vraiment besoin de quelqu'un comme vous.

— Permettez-moi de vous dire, avait répondu Mrs Wilcox, que vous feriez parfaitement l'affaire vous-même !

Ila avait éclaté de rire.

— Peut-être est-ce le genre de travail que je devrais chercher. Je n'y avais encore jamais pensé...

— Eh bien, pensez-y ! Les enfants, c'est comme les animaux. Certains s'y connaissent, d'autres pas. Il faut un don...

Après avoir retiré l'un des oreillers, afin qu'Ila puisse s'allonger à son aise, et fermé les rideaux, Mrs Wilcox s'était retirée sans bruit.

Seule, Ila avait réfléchi à cette petite conversation.

« S'il y a une école dans le village où je vais me cacher, j'essaierai de me faire engager. Et, s'il n'y en a pas, je tenterai de créer une classe avec des petits garçons comme Robin. »

Là-dessus, elle s'était assoupie.

Lorsque Ila se réveilla, Mrs Wilcox ayant ouvert les rideaux, elle vit le soleil couchant qui resplendissait dans toute sa gloire.

— Je vais vous apporter votre repas un petit peu plus tôt, déclara Mrs Wilcox. Mon mari est un peu maniaque, il lui faut le sien à six heures et demie pile le soir, et je n'ai pas envie de multiplier les services.

— Mais bien sûr, dit Ila. Vous faites si bien la cuisine que l'on se mettrait à table à n'importe quelle heure, chez vous !

Robin entra, tout excité par les petits oiseaux que lui et Wilcox avaient replacés, non sans difficulté, dans leur nid.

— Ils avaient une de ces faims ! dit-il. Si vous aviez vu comme ils ouvraient le bec !

— Je suppose que vous êtes comme eux ? dit Mrs Wilcox. Alors, allez chercher votre plateau puisque vous voulez dîner avec mademoiselle Ila.

— Naturellement ! s'exclama l'enfant. J'ai beaucoup pensé à la belle histoire qu'elle m'a racontée.

— Plus d'histoires pour ce soir ! ordonna nanny. Vous allez tous les deux vous coucher tôt ! Et on ne discute pas !

Quand la bonne femme fut sortie de la pièce, Ila éclata de rire.

— Il faut lui obéir, dit-elle, c'est un véritable sergent-major!

— Moi, je l'aime bien, dit Robin. Ma dernière nanny était abominable, et je ne me souviens même pas de la première...

— En tout cas, celle-ci ne ressemble à personne.

— Et ce qu'elle fait bien la cuisine ! remarqua Robin. Bien meilleure que ce qu'on me sert dans ma salle de classe, à Rake !

— Tu prends parfois tes repas avec ton oncle ? demanda Ila.

Robin secoua la tête.

Ainsi, si le marquis avait accepté de recueillir son neveu, il ne poussait pas la générosité jusqu'à lui accorder l'affection et l'attention dont celui-ci avait tant besoin.

« Je suis sûre qu'il est comme le mari de Clémentine, se dit-elle, pompeux et imbu de sa personne ! Il ne s'intéresserait même pas à ses propres enfants, s'il en avait! »

Elle pensa soudain que ces enfants-là auraient pu être aussi les siens, et cette idée lui donna des frissons. Comme elle avait raison de le fuir, cet homme qui ne comprendrait jamais rien à rien, et se souciait comme d'une guigne de ce qui la passionnait, elle !

Comment le monstre pouvait-il laisser son malheureux neveu croire que sa mère n'était qu'un corps en décomposition ? Il était si facile pourtant d'expliquer qu'elle était encore près de lui, qu'elle l'aimait toujours!

Or, soudain, elle se rendit compte que ce sujet-là, son propre père non plus ne l'avait jamais abordé avec elle, ni d'ailleurs avec Phyllis ou Clémentine.

« Quand je me marierai, se dit-elle, ce sera avec un homme qui me comprendra ou je serais si malheureuse que j'en mourrais... »

Après le dîner, Robin alla se coucher et Mrs Wilcox aida Ila à se préparer pour la nuit.

— J'espère que lorsque Sa Seigneurie reviendra voir Robin, demain, dit-elle, elle souhaitera vous rencontrer. A son passage, ce matin, il paraît que monsieur Osbert ne vous a pas vue ?

— C'est Robin qui vous l'a dit ? demanda Ila.

— Oui, son oncle l'a emmené faire du cheval, et il est reparti immédiatement pour Rake.

Ila resta silencieuse un moment. Puis, elle déclara :

— D'après ce que je comprends, le marquis est un personnage très... important ?

— Oui, très, répondit nanny. Et qui pourrait lui en vouloir d'être si fier de lui-même ? Je le lui ai souvent dit... Il a tout ce qu'on peut souhaiter au monde !

« Tout... sauf moi ! » songea Ila.

Ila avait bien dormi. Son esprit était clair et ses jambes ne tremblaient plus. Mrs Wilcox avait rangé toutes ses affaires dans un placard. Elle les y récupéra en hâte, les enveloppa dans son châle et endossa sa tenue de cheval.

Habillée, elle ne se sentit pas le courage de partir sans explications...

Elle trouva sur la table de la cuisine une feuille de papier où, la veille, elle avait dessiné pour Robin une pyramide, une mosquée et une très haute montagne. Au verso, elle écrivit :

*Chère Nanny,
Comment vous remercier de votre gentillesse ? Je dois m'en aller. S'il vous plaît, dites à Robin que je ne l'oublierai pas et que je prierai pour lui.
J'ai été si heureuse ici ! C'est la maison du Bon Dieu... Merci encore.
Du fond du cœur,*

Ila

Elle revint dans la chambre, déposa la lettre sur l'oreiller puis, tout doucement, se glissa vers la porte d'entrée. Dehors, elle courut vers la forêt.

Elle avançait rapidement entre les arbres le long du chemin où Robin se promenait lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois.

Comme il serait triste de son départ !

Mais que faire d'autre ? Elle devait à tout prix éviter de rencontrer le marquis. Si jamais il la voyait, il devinerait sans doute qui elle était... Peut-être, en effet, le père d'Ila avait-il parlé de la blondeur inouïe des cheveux de sa fille ? Le marquis avait aussi pu remarquer, à Worth, le portrait de sa mère à qui elle ressemblait beaucoup... Sans parler de la disparition soudaine de lady Lavinia Worth : il pouvait faire aussitôt le rapprochement...

Elle parvint au bout du chemin devant la faille provoquée par le glissement de terrain, Ila tourna à droite à la recherche de celui qui descendait vers la vallée. Elle savait qu'il la conduirait à deux villages. Elle était certaine que miss Dunkill habitait l'un d'eux...

Elle avait demandé, d'un air désinvolte, le nom de ces localités à Mrs Wilcox tandis que celle-ci l'aidait à se mettre au lit, la veille au soir.

— L'un s'appelle Bantry, c'est le plus grand des deux. L'autre, plus près d'ici, Fording-Field.

Comme le nom du deuxième disait quelque chose à Ila, elle était quasiment sûre d'y trouver le cottage de sa vieille gouvernante.

« De toute manière, pensa-t-elle, je pourrai me renseigner... »

Le chemin était escarpé et caillouteux, et elle avança lentement pour ne pas se tordre les chevilles. La descente jusqu'à la vallée lui prit donc un bon bout de temps.

Un peu lasse — c'était ses premiers efforts physiques depuis l'accident —, elle s'assit sous un arbre.

Tout était très calme. Le soleil levant colorait d'or pâle le paysage. Il songea au mécontentement de Robin lorsqu'il découvrirait sa fuite. Ce n'était pas très gentil de l'avoir laissé ainsi, mais elle n'avait pu agir autrement...

Une fois de plus, elle revit en pensée les visages souffrants et le regard triste de ses sœurs.

« Serait-il possible que je connaisse le même désespoir ? se demanda-t-elle. Non, je préfère mourir ! »

Mais le monde était magnifique, elle voulait vivre ! Elle voulait continuer à monter Swallow dans la forêt. Et rêver qu'un jour, elle rencontrerait un homme qu'elle aimerait et qui l'aimerait... Ils auraient un fils qui ressemblerait à Robin, et d'autres enfants qui seraient heureux parce qu'on ne les abandonnerait jamais...

« Comment pourrais-je épouser quelqu'un comme le marquis, pensa-t-elle encore, qui ne devinerait jamais mes pensées ou mes aspirations ?... et qui ne s'occuperait pas mieux de nos propres enfants que de son neveu ! »

Affolée soudain à l'idée qu'il pourrait lancer, comme déjà le duc probablement, des gens à ses trousses, elle se releva et prit la direction de Fording-Field.

C'était un petit village de cottages aux toits de chaume pressés autour d'une vieille église. Il comportait également une rangée de maisons d'ouvriers qu'elle trouva relativement plaisantes, et deux boutiques. Déjà, des femmes, un châle sur la tête et un panier au bras, entraient dans celle qui, de toute évidence, était une épicerie.

Craignant, si elle s'y risquait, d'éveiller la curiosité, Il poursuivit sa marche.

Les cottages furent bientôt plus distants les uns des autres, entourés de petits jardins fleuris.

Elle était en train de se demander à quelle porte frapper pour tenter de connaître l'adresse de miss Dunkill, lorsqu'une femme d'un certain âge au visage avenant s'avança vers elle. Elle portait un panier vide à son bras. Sans doute allait-elle chez l'épicier, elle aussi...

Quand la femme fut à sa hauteur, elle lui demanda :

— Excusez-moi, pouvez-vous me dire si une vieille dame, qui s'appelle miss Dunkill, habite ce village... ?

L'autre la dévisagea.

— Vous cherchez miss Dunkill ? demanda-t-elle comme si elle avait

mal entendu.

— Oui.

— Je suis sûre que vous êtes l'une de ses parentes, dit la vieille dame. Je savais que quelqu'un viendrait tôt ou tard !

Voyant qu'Illa ne comprenait pas, elle expliqua :

— Je suis désolée, mais j'ai de mauvaises nouvelles pour vous. Miss Dunkill — Dieu ait son âme — est enterrée depuis trois jours.

— Enterrée ? répéta Illa stupidement. Elle est morte ?

— Elle a eu une belle mort, elle n'a pas souffert...

— J'aurais tant aimé la revoir...

— C'est grand dommage que vous ne soyez pas venue plus tôt.

Illa était effondrée. Que faire ? Où aller ?

— Je suppose que vous voulez vous rendre au cottage ? Si vous êtes une parente, tout ce qu'elle avait vous appartient, maintenant.

Illa parut surprise.

— M'appartient ? murmura-t-elle sans comprendre.

— Ben, c'est à vous, non ? A moins qu'un autre parent soit son héritier ! Venez, je vais vous y conduire.

Illa la suivit.

— Vous savez sûrement que miss Dunkill avait hérité de son frère ? Elle aimait tant sa petite maison....

Illa préféra se taire. Moins elle parlerait, mieux cela vaudrait. Elle répondit simplement d'un hochement de tête. La villageoise enchaîna :

— On l'aimait bien, ici, miss Dunkill. Presque tout le monde allait lui confier ses difficultés, un jour ou l'autre... Elle nous manquera beaucoup, ça, c'est vrai !

Elle causait toujours lorsque Illa vit, à l'extrémité du village, un adorable cottage au toit de chaume.

— C'est là, dit la vieille dame.

Le jardin était bien entretenu, et un sentier dallé de pierres plates menait à la porte d'entrée.

La femme, précédant Illa, dénicha la clé, cachée sur une poutre du porche, la glissa dans la serrure, ouvrit la porte et entra.

Illa découvrit alors une petite pièce d'une propreté impeccable, et confortablement meublée. C'était la cuisine, mais des tapis recouvraient le sol, comme dans la pièce voisine, le salon, probablement.

— Vous trouverez tout en parfait état, dit la villageoise. Tout le village en plaisantait, disant qu'il n'y avait pas un grain de poussière chez miss Dunkill, et qu'aucune souris n'oserait s'aventurer dans ce petit palais !

— Vous êtes très aimable de m'avoir amenée ici, dit Illa. Puis-je vous demander votre nom ?

— Je suis Mrs Cosnett. Mon mari est facteur ici et, croyez-moi, c'est du travail ! On ne dirait jamais dans un village aussi petit, et pourtant...

Illa visita la maison.

— J'aimerais beaucoup habiter ici...

— Et vous seriez la bienvenue, répliqua Mrs Cosnett. Nous avons tous peur que la personne qui emménagerait soit du genre méprisant... C'est qu'on a beau n'être pas grand-chose, dame! on est quand même quelqu'un !

Elle avait parlé d'un ton si hautain qu'Ila ne put réprimer un sourire. Elle savait que dans les villages de la région, on considérait tous les étrangers comme des barbares.

— Si vous voulez vous installer, ajouta Mrs Cosnett, je suppose que vous aimeriez manger quelque chose ? Tenez, je parie qu'il y a encore des provisions dans les placards !

Elle en ouvrit un dans la cuisine: il était rempli de bocaux. Certains portaient des étiquettes calligraphiées par miss Dunkill. Mrs Cosnett entreprit l'inventaire.

— Alors, voyons... Ah, du thé... une bonne demi-livre..., du... Mais j'y pense ! Il vous faudra du lait et du pain frais ?

— J'en trouverai à l'épicerie...

Soudain lasse, Ila se laissa tomber sur une chaise.

— D'où venez-vous donc ? demanda Mrs Cosnett.

— J'arrive par le chemin, près du glissement de terrain.

— Oh, ç'a été terrible ! s'écria la bavarde. Le bruit qu'a fait toute cette terre en tombant... On a eu une peur bleue !

— Je m'en doute...

— Et c'est très dangereux ! continua Mrs Cosnett. Il paraît même qu'un poney est tombé là-bas, avant-hier. Il s'est tué. Pauvre bête ! On aurait dû mettre une barrière en haut !

Sans attendre qu'Ila réponde, elle reprit:

— Vous avez l'air fatiguée ! Je vais vous faire une tasse de thé, si, si ! Laissez-moi faire, et puis j'irai à l'épicerie et je vous enverrai l'un des commis avec des provisions. Comme ça, vous pourrez vous reposer.

— C'est très gentil à vous, vraiment très gentil, dit Ila. Je vous en suis fort reconnaissante.

— Vous verrez, à Fording-Field, tout le monde se mettra en quatre pour une parente de miss Dunkill. Et vous êtes si mignonne, ma petite, que les hommes ne se feront pas longtemps prier pour vous dépanner... Je dois dire qu'avec elle non plus...

Elle interrompit.

— Au fait, quel est votre lien de parenté avec miss Dunkill ?

Ila réfléchit rapidement.

— Elle... elle était... ma grand-tante.

— Exactement ce que je pensais !

Tout en parlant, elle avait allumé le fourneau déjà garni de bois, et en moins de cinq minutes, la bouilloire chantonnait. Elle versa l'eau frémissante dans une théière brune où elle avait mis une grande cuillerée

de thé.

— Il vous faudra le prendre sans lait en attendant que je vous en fasse envoyer, dit-elle. Au moins, ça vous empêchera de vous dessécher, comme disait mon père.

Elle éclata de rire et, voyant qu'Ila avait l'air surprise, elle lui expliqua:

— Mon père était marin dans sa jeunesse...

— Si vous allez à l'épicerie, dit Ila, je vais vous donner tout de suite de l'argent pour mes achats...

— Rien ne presse ! répondit Mrs Cosnett. Le commis vous apportera les paquets, et vous irez payer la facture à M. Johnson dès que vous serez un peu reposée...

Elle ajouta, en confidence:

— Je peux vous dire que tout le monde va vouloir vous voir... Et ils seront tous jaloux que je vous aie vue la première !

Enchantée à la perspective de son entrée triomphale chez l'épicier, du bruit qu'y ferait la grande nouvelle, elle se précipita vers la porte.

— Faites comme chez vous, ma petite ! Vous me semblez un peu faible... Je vous conseille de vous allonger...

C'était ce qu'Ila comptait faire, dès qu'elle serait seule.

On accédait aux deux chambres de l'étage par un escalier étroit. Quelqu'un du village avait dû tout ranger après le décès de miss Dunkill, car il y avait des draps propres dans les lits et tout brillait.

Ila aurait aimé se souvenir moins vaguement de sa vieille gouvernante, mais c'était un miracle d'avoir découvert un endroit où son père ne pourrait pas la trouver.

« Comment pourrait-il supposer que je me cache dans ce village ? pensa-t-elle. Il croit sûrement que je suis allée chez l'une de mes amies. »

Ainsi que Mrs Cosnett l'avait promis, un jeune commis apporta bientôt un panier contenant tous les produits de première nécessité: des œufs, des pommes de terre, du bacon, des saucisses et un grand pain frais, ainsi qu'une motte de beurre. Elle y découvrit aussi, à côté d'un litre de lait, un pot de miel « de la part de l'apiculteur du village ». C'était trop aimable !

— Mais non, mais non, expliqua le garçon. Vous comprenez, miss Dunkill était tellement gentille, même pendant sa maladie... qu'on vous envoie ça pour vous souhaiter la bienvenue à Fording-Field.

Ila lui sourit avec sa grâce accoutumée.

— Tu voudras bien remercier ce monsieur pour moi, répondit-elle. Dis-lui aussi que j'espère le rencontrer dès que je serai installée.

— Je le lui dirai, promit le garçon.

Elle lui glissa une pièce de trois *pence* dans la main.

— Merci ! Oh ! merci ! s'écria-t-il.

Et il partit en courant, comme s'il craignait qu'elle ne change d'avis et lui reprenne les trois *pence*.

Cela rappela Robin à Ila... Elle aurait tant aimé continuer à lui raconter

des histoires...

Elle se fit frire deux œufs avec un peu de bacon pour le déjeuner, puis elle monta l'escalier étroit. Les deux chambres avaient un plafond mansardé si bas qu'il était sûrement impossible à un homme de taille moyenne d'y circuler sans se courber.

Aussitôt allongée, elle s'endormit profondément.

Lorsque Ila se réveilla, l'après-midi était déjà très avancé. En regardant par la lucarne, elle vit que les ombres des arbres s'étaient allongées et que le soleil commençait à rougir à l'horizon.

« Il me faut étudier l'éclairage de la maison », se dit-elle.

Elle descendit au rez-de-chaussée, rechargea le poêle et y posa la bouilloire pour préparer du thé. En furetant, elle découvrit deux lampes à huile à demi pleines, dont les mèches étaient récentes. Dans un tiroir, elle trouva aussi un paquet de bougies.

De ravissants napperons en dentelle garnissaient le dossier des fauteuils et des coussins brodés étaient disposés sur les sièges.

« Merci, merci, mon Dieu d'avoir dirigé mes pas jusqu'ici... » pensa Ila.

Des coups à la porte la firent sursauter.

Elle traversa la cuisine pour aller ouvrir.

A sa stupéfaction, Robin se tenait sur le seuil. Il poussa un cri de joie et se jeta dans ses jambes.

— Je vous ai retrouvée ! Je vous ai retrouvée ! répétait-il.

Comme il tendait les bras pour la prendre par le cou, elle s'agenouilla devant lui. Il plaça sa joue contre la sienne, l'étreignant avec une telle violence qu'elle en eut le souffle coupé.

— Je croyais vous avoir perdue, dit-il. Et j'ai marché, marché !

Et il éclata en sanglots. Ila le serra alors contre elle aussi fort qu'il le faisait lui-même, et murmura :

— Tout va bien, mon chéri... Tout va bien... Tu m'as retrouvée. Mais comment as-tu pu faire tout ce chemin tout seul ?

Le soulevant dans ses bras, elle le porta jusqu'à la cuisine où se trouvait un fauteuil confortable. Elle s'y assit, prit l'enfant sur ses genoux et le berça doucement.

— Je suis là... Tu as été très... très courageux...

Elle se demandait avec anxiété ce qui se passerait lorsque le marquis apprendrait la disparition de son neveu.

— Je ne voulais pas... vous perdre, disait Robin entre deux sanglots. Je vous ai cherchée... cherchée dans les bois...

— Et tu m'as retrouvée, dit Ila. Maintenant, tu vas dîner avec moi, je suis sûre que tu meurs de faim !

— Vous êtes en sécurité ici ? demanda-t-il en relevant son visage pour la regarder.

— Oui, je suis en sécurité dans ce joli petit cottage, dit-elle, mais

comment pourrais-je te garder ? Mrs Wilcox doit être affreusement inquiète !

— Je lui ai dit que je devais vous retrouver, dit-il. Après avoir cherché toute la journée dans les bois, j'ai pris un chemin qui mène dans un gros village.

— Bantry ?

— C'est ça. J'ai demandé aux gens s'ils avaient vu une jolie demoiselle avec des cheveux d'or, mais ils m'ont ri au nez. Alors, je suis venu ici...

Il s'arrêta pour reprendre son souffle, puis ajouta :

— Un garçon m'a dit que quelqu'un venait juste d'arriver au cottage... au bout du village.

— Eh bien, tu es très malin ! Je vais te dire ce que tu vas faire: te laver les mains puis m'aider à préparer le dîner !

Tout en parlant, elle essuyait les joues de Robin. Mais elle avait envie de pleurer elle-même, tant l'enfant avait mis d'ardeur à la retrouver. Quelle terrible expérience il venait de vivre, lui qui ne connaissait même pas le nom de la personne qu'il recherchait !

Sans protester, Robin alla à l'office. Il versa un peu d'eau chaude de la bouilloire dans une cuvette qui se trouvait sur l'évier et, pendant que Robin se savonnait les mains, elle revint dans la cuisine examiner les provisions. Il restait encore un peu de bacon, les saucisses et quatre œufs.

Elle fit cuire le tout et mit des tranches de pain à griller.

Lorsque Robin la rejoignit, il ne songeait plus à pleurer.

— Ça sent bon ! dit-il gaiement.

— Assieds-toi ! J'ai de quoi te rassasier.

Il mangea de très bon appétit. Effectivement, il n'avait rien mangé depuis le petit déjeuner et il était affamé.

Pendant qu'ils dînaient, il lui raconta que Mrs Wilcox avait d'abord pensé, ce matin, qu'elle dormait toujours. Pour ne pas l'éveiller trop tôt, elle n'était entrée dans sa chambre qu'après avoir elle-même pris le petit déjeuner.

— Et elle a trouvé ma lettre ?

— Oui. Alors elle a dit : « Elle est partie ! Et elle pouvait à peine marcher » ! Alors j'ai pensé que vous étiez dans les bois, et je suis allé à votre recherche... mais je n'ai trouvé aucune trace de vous.

— Mrs Wilcox va s'affoler si tu ne retournes pas là-bas.

— Je n'irai pas ! déclara-t-il. Je reste ici pour m'occuper de vous. Vous êtes seule dans ce cottage, il faut quelqu'un pour vous protéger.

Il sourit.

— Je serais charmée que tu me protèges, répondit-elle, mais ton oncle va se mettre à ta recherche.

— Ici, il ne me trouvera pas.

Malgré l'assurance de l'enfant, Ila craignait non seulement qu'on ne découvre leur retraite, mais qu'on lui reproche sa complicité. Car le marquis finirait par la dénicher... Peut-être même avant le duc...

Elle essayait de trouver une solution, mais comment faire si Robin refusait de repartir sans elle... ? Et elle écoutait distraitement le bavardage du petit garçon qui achevait de dîner. Il avait marché dans les bois une bonne partie de la journée, mais il ne paraissait pas fatigué. Elle remarqua pourtant les cernes qui creusaient son petit visage. En fait, le chagrin, l'anxiété, sa longue errance l'avaient épuisé. Aussi Ila décida-t-elle de ruser un peu pour le convaincre de se coucher.

— J'ai dormi tout l'après-midi, dit-elle en bâillant, et je tombe encore de sommeil.

— Je monte avec vous, dit Robin d'un ton légèrement agressif.

— Naturellement ! répondit-elle. Il y a une chambre très confortable à côté de la mienne, en haut de l'escalier.

Elle sourit.

— Malheureusement, je n'ai pas de chemise de nuit pour toi. Il te faudra dormir tout nu !

— Ça m'est égal ! Et vous dormirez dans la chambre à côté ?

— J'irai me coucher dès que j'aurai fait la vaisselle, dit-elle, et je viendrai te souhaiter bonne nuit.

Il monta l'escalier en courant tandis qu'Ila passait dans l'office pour laver les assiettes.

Dehors, il faisait maintenant presque nuit. Elle alluma l'une des lampes et la posa sur la table de la cuisine. Elle l'éteindrait avant de monter.

Elle songea soudain qu'il fallait aussi placer une bougie dans la chambre de Robin au cas où celui-ci se réveillerait au milieu de la nuit et où il aurait peur.

Un bougeoir muni d'une poignée se trouvait sur la commode. Elle y ficha une bougie et, après l'avoir allumée aux braises du feu, monta à l'étage.

Robin l'attendait dans la pénombre, tel un oisillon tombé du nid.

Elle plaça la bougie à son chevet et s'assit au bord du lit.

— Tout d'abord, dit-elle, je veux te remercier d'avoir pensé à moi et d'avoir eu la gentillesse de faire tout ce chemin pour me retrouver.

— Mrs Wilcox prétend que vous êtes trop jolie pour qu'on vous laisse seule, et c'est vrai, vous êtes très jolie !

— Merci, Robin. C'est le plus charmant compliment qu'on m'ait jamais fait !

Elle lui prit la main.

— Maintenant, dit-elle, je vais aussi remercier Dieu dans mes prières de t'avoir conduit jusqu'ici sain et sauf. Tu vois, c'est ta maman qui t'a indiqué comment me retrouver.

— Oui, je lui ai parlé comme vous me l'avez expliqué, et elle m'a répondu : « Demande-leur s'ils ont vu une jolie jeune femme avec des

cheveux d'or ! »

— Tu as fait preuve d'une rare intelligence.

Elle mit ses bras autour du petit garçon et l'embrassa : le geste qui lui avait tant manqué depuis la mort de sa mère... Aussi la serra-t-il, lui aussi, très fort.

— Vous ne partirez pas pendant la nuit ? demanda-t-il d'une voix faible.

— Bien sûr que non ! Je serai là, dans la chambre à côté.

— Et vous me raconterez une histoire, demain matin ?

— D'accord, promit-elle. Mais nous aurons aussi beaucoup de choses à faire. Il va nous falloir explorer les environs, et le village aussi, bien sûr.

— On va bien s'amuser!

Elle l'embrassa de nouveau et s'aperçut qu'il lui rendait son baiser.

Elle ouvrit la porte avant de souffler sur la bougie.

— Dieu te bénisse ! lui dit-elle, avec la même intonation que sa mère, naguère. Et que les anges te protègent

Après avoir refermé la porte, elle descendit l'escalier pour achever sa tâche. Ce fut bientôt fait. Et elle était sur le point de souffler la lampe lorsque quelqu'un frappa à la porte d'entrée.

« Peut-être Mrs Cosnett », se dit-elle. Qui d'autre en effet pouvait venir lui rendre visite ? Il n'était guère plus de huit heures...

Elle ouvrit.

Un homme se tenait sur le seuil.

Elle leva la lampe, et la lumière lui révéla le visage de l'inconnu. Elle sentit son cœur s'arrêter de battre : les présentations étaient inutiles...

L'habit de cheval à la dernière mode, les bottes lustrées, le haut-de-forme légèrement incliné sur les cheveux bruns... C'était lui.

Elle le regarda fixement, essayant de reprendre sa respiration, et soudain, elle se rendit compte qu'il ne ressemblait nullement au personnage qu'elle avait imaginé.

Il était beaucoup plus jeune, beaucoup plus beau. En fait, c'était l'homme le plus attrayant qu'elle ait jamais vu.

Après un silence interminable, le marquis demanda :

— Puis-je entrer ?

— Euh... Oui... oui... naturellement ! balbutia-t-elle.

Elle fit un pas de côté, et il pénétra dans le cottage. Dans la cuisine, il lui sembla beaucoup plus grand et plus impressionnant que sur le seuil. Elle bredouilla:

— Robin... est là... en sécurité.

— Je savais bien que je le trouverais ici ! répondit le marquis. Je me suis fait beaucoup de souci.

— Je... je suis... désolée. Je n'ai jamais pensé... qu'il me suivrait.

Il la dévisagea.

Elle était passée de l'autre côté de la table, et comme elle était très effrayée, ses yeux semblaient dévorer son petit visage.

Osbert pensa que les yeux d'Ila étaient les plus étranges qu'il ait vus de sa vie. Avec ses cheveux d'or, dans le clair-obscur, elle lui paraissait irréelle, désincarnée. Il ne s'étonnait plus d'avoir craint, dans l'après-midi, qu'elle ait disparu près de l'étang, au milieu des bois, telle une fée qu'on ne reverrait plus jamais...

— Puis-je m'asseoir ? demanda-t-il.

— Je suis désolée... J'aurais dû... vous en prier moi-même... Je suis si surprise de vous voir !

— Il m'a fallu pas mal de temps pour vous retrouver, admit le marquis.

— Comment avez-vous pu...

Elle s'assit dans le fauteuil. Il s'installa tout près, sur une chaise à haut dossier dont miss Dunkill avait capitonné le siège de velours rouge.

— Grâce à nanny, expliqua-t-il. Elle m'a suggéré de vous chercher dans ces villages. Je suis d'abord venu à Fording-Field et...

— Vous pensiez que Robin... m'aurait rejointe ?

— Comme il avait plusieurs heures d'avance, je me suis dit que s'il ne vous avait pas retrouvée, il serait retourné chez Mrs Wilcox.

— Il a été très courageux... Il est arrivé il y a une heure à peine. Il est très fatigué.

— Et vous l'avez mis au lit ?...

— J'allais me coucher, moi aussi.

Il eut un petit rire.

— Si vous saviez l'inquiétude que vous m'avez causée, tous les deux ! J'avais horriblement peur de ce qui pourrait vous arriver, à Robin comme à vous...

Ila détourna le regard.

— Mais je n'ai rien à voir dans...

— Si. Vous avez sauvé la vie de mon neveu, je suis sans conteste votre obligé. De plus, vous avez fait très bonne impression à Nanny que j'ai quittée en larmes.

Il s'arrêta. Ila se taisant, il continua :

— Vous avez fait également une énorme impression à Robin, sans quoi il ne vous aurait pas cherchée comme il l'a fait, risquant de sérieux ennuis...

— Je suis désolée, répéta Ila d'une voix faible. Tout à fait confuse d'avoir... causé tant de souci à tout le monde.

— Vous êtes très belle, Ila, dit calmement Rakemoore. Avez-vous vraiment l'intention de vivre seule dans ce cottage... Il vous appartient vraiment ?

Sur le point d'avouer qu'il avait appartenu à l'une de ses gouvernantes, Ila se ravisa.

— Je n'ai en tout cas aucune raison de ne pas rester dans ce cottage, répondit-elle, du moins quelque temps.

— Aucune raison ? Tout cela est bien vague, mais vous devez admettre qu'avec votre allure de... lady, comme dit nanny, il est impossible que vous viviez seule !

— Je suis en sécurité à Fording-Field.

— Peut-être pas autant que vous croyez, dit-il. Et puis, il y a aussi le problème de Robin.

Ila ne savait que dire, mais comme il semblait attendre une réponse, elle proposa :

— Vous pourriez me le confier quelque temps ?

— Je serais surpris qu'il s'en contente ! De plus je crains fort qu'on ne se mette à jaser, non seulement au village, mais dans le comté tout entier...

— Vous... vous savez que je me cache ? demande-t-elle, affolée.

— Nous le savons tous, assura-t-il en souriant. Vous aurez simplement de plus en plus de mal à passer inaperçue.

— Il faut que je trouve un autre endroit !

— Ne serait-il pas plus facile de me faire confiance ? demanda-t-il. On m'accorde généralement une certaine intelligence et l'art de résoudre les problèmes les plus épineux. Je suis persuadé que je pourrais vous aider à trouver une solution satisfaisante.

Ila secoua la tête.

— C'est impossible.

Il haussa les sourcils.

— Vous semblez bien sûre de vous ! Si vous me racontiez votre histoire ?...

Ila se leva.

— Non... Je ne peux pas...

Elle traversa la pièce comme si elle cherchait une issue.

Il l'observait. Décidément, il n'avait jamais vu de femme aussi séduisante. Elle avait une beauté d'un genre inconnu, une beauté unique, comme la couleur de ses cheveux.

Alors, pour changer à tout prix de sujet, Il dit :

— Vous ne m'avez toujours pas raconté comment vous m'avez retrouvée..., sans même savoir mon nom !

Osbert eut un petit rire.

— Lorsque je suis arrivé à Fording-Field, tout a été très facile, répondit-il. Je suis allé interroger le vicaire, et il m'a confié qu'une parente de l'une de ses paroissiennes les plus anciennes et les plus respectées, mais qui venait juste de mourir, s'était installée aujourd'hui dans son cottage.

— Les nouvelles vont vite.

— Gomme je quittais le presbytère, reprit-il, la femme du vicaire m'a

informé qu'elle avait entendu dire par l'un de ses domestiques qu'un petit garçon venait également d'arriver et qu'il avait rejoint la jeune femme dans le cottage de miss Dunkill.

— Ce n'est pas juste ! Ce pauvre Robin a passé tant de temps à me chercher, lui !

— Mais il y est parvenu, dit Rakemoore. Vous oubliez que c'est la première fois qu'il s'intéresse à quelqu'un depuis la mort de sa mère. Il aurait sûrement continué au prix de sa vie !

Ila sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Je l'adore, dit-elle, mais que puis-je faire ?

Sa voix était presque inaudible. Qui d'ailleurs pouvait comprendre le problème de conscience auquel elle était confrontée ?

— J'ai une solution, dit le marquis. Je viens juste d'y penser.

— Qu'est-ce que...

— Vous pouvez rester ici un jour ou deux, puisque vous semblez vous moquer des rumeurs... Ensuite, pourquoi ne pas devenir la gouvernante de Robin et vous occuper de lui ?

Ila le regarda fixement.

Cette idée ne lui était jamais venue à l'esprit. Mais Rakemoore, à son insu, compliquait encore la situation...

Comme s'il lisait dans ses pensées, il ajouta :

— Je suppose que vous ne voudrez pas loger à Rake, mais j'ai d'autres maisons...

— Vous voulez dire que je pourrais y habiter avec Robin ?

Elle avait parlé très lentement, comme pour se convaincre que cette étrange scène n'était pas un rêve.

Il était incroyable que l'homme qu'elle avait précisément décidé de fuir lui offrît un poste chez lui. Et qu'il se souciât de la protéger des ragots qui ne manqueraient pas de se déchaîner si l'on apprenait le fin mot de l'histoire.

— A moins que vous ne préfériez briser le cœur de Robin... — à dire vrai, jusqu'à présent, j'ignorais qu'il en eût un ! —, cela me paraîtrait idéal pour lui et pour vous. La situation que je vous offre vous mettrait à l'abri, comme vous semblez le souhaiter...

Ila dut s'asseoir. Ses jambes refusaient de la porter.

— Il faut que je réfléchisse...

— Naturellement.

Osbert se leva.

— Voici ce que je vais faire, dit-il. Je vais rentrer chez moi tranquillement, puisque vous êtes tous deux parfaitement en sécurité, et demain...

Il hésita, puis reprit d'une voix ferme :

— Mais d'abord, jurez-moi sur ce que vous avez de plus cher au monde que vous n'essaierez pas de vous enfuir d'ici demain matin.

— Je vous le promets...

— Très bien. Je rentre à Rake, et demain, nous déciderons ensemble de l'endroit où vous habiterez.

Il lui sourit.

— Vous verrez, le choix vous embarrassera... J'ai des maisons partout, même dans les bois ! Tenez, j'en ai une, par exemple, près de New Forest !

— Je ne sais... que dire, balbutia-t-elle.

— La nuit porte conseil, dit-il. Je reviendrai demain, j'apporterai des vêtements pour Robin. Où que vous alliez, je suis certain que vous voudrez tous les deux monter à cheval.

— Comment savez-vous que j'aime les chevaux ? demanda Ila.

— Je suis sûr que vous montez admirablement, répondit-il. Sauf si vous êtes une nymphe sortie de l'étang de la forêt, comme je l'ai cru lorsque vous avez disparu... Alors, vous préféreriez la natation !

Ila le regarda fixement. Comment pouvait-il parler ainsi de l'étang et des nymphes qui l'avaient elle-même fait si souvent rêver ?

— J'espère que vous tiendrez parole, dit-il, sinon, pour m'assurer que vous ne vous enfuirez ni l'un ni l'autre, je suis prêt à passer la nuit sur le divan du salon !

Ila éclata de rire, tant l'idée lui parut saugrenue.

— Nous serons encore ici demain matin, monseigneur.

Il ouvrit la porte et, sur le seuil, se retourna une dernière fois.

— Bonne nuit, Ila. Dormez bien !

Et il sortit en refermant la porte derrière lui.

Elle courut jusqu'à la fenêtre.

Rakemoore siffla son cheval qui broutait dans un pré, à côté du cottage : celui-ci obéit aussitôt.

Ila connaissait Saracen de réputation. Robin lui avait assez dit que c'était un étalon tout à fait exceptionnel.

Osbert avait déjà sauté en selle et, comme s'il devinait qu'Ila le regarderait partir, il se découvrit et la salua.

Lorsqu'il se fut un peu éloigné, elle pensa qu'aucun homme n'était aussi magnifique que lui, en particulier sur cet extraordinaire étalon noir. Et quand il eut disparu dans l'obscurité, elle dut admettre qu'il était différent...

Absolument différent de tout ce qu'elle avait pu imaginer.

Rakemoore avait du mal à trouver le sommeil.

Il se tournait, se retournait dans son lit, obsédé par les difficultés d'Ila : comment pourrait-elle rester avec Robin tout en se cachant ? Il essayait en vain de découvrir son secret.

Quand elle avait ouvert la porte du cottage et l'avait vu sur le seuil, il avait lu dans ses yeux une terreur qu'il n'avait jamais vue dans ceux d'aucune femme auparavant.

« Mais qu'est-ce qui peut bien lui faire si peur ? » se demandait-il en changeant encore de position.

Finalement, peu après le lever du soleil, il sonna son domestique.

- Vous êtes bien matinal, aujourd'hui, monseigneur...
- J'ai des tas de choses à faire !
- Nous ne retournons pas à Londres, monseigneur ?
- Non !

Cette brève syllabe avait été dite d'un ton si catégorique que le valet n'osa plus poser de questions.

Rakemoore ordonna qu'on selle Saracen.

Un peu plus tard, au rez-de-chaussée, il refusa le petit déjeuner, bien décidé à le prendre avec Ila et Robin.

Il était toujours obsédé par la crainte qu'elle se soit enfuie. Il lui tardait de la retrouver.

« Pour une raison que j'ignore, elle souhaite quitter la région, se dit-il, mais elle sait que je dois passer chez elle dans la journée. »

Il était à peine six heures du matin lorsqu'il quitta Rake. Lorsqu'il arriva près de l'étang, au milieu des bois, il s'arrêta un instant pour regarder les eaux sombres, non sans refouler de son mieux les motifs secrets d'une attitude qui l'irritait.

Sept heures n'avaient pas encore sonné quand il atteignit le village: deux femmes marchaient d'un bon pas dans la rue principale. Comme il se disait machinalement qu'elles allaient faire leurs courses, il songea soudain qu'en s'invitant ainsi chez Ila, il risquait de l'embarrasser. Aurait-elle de quoi préparer un petit déjeuner pour trois? Cela méritait réflexion. Déjà, la veille, Robin s'était présenté à l'improviste, et le dîner avait sûrement épuisé les provisions d'Ila... S'arrêtant devant la boutique de l'épicier, il entra.

— Bonjour ! dit-il à l'homme qui se trouvait derrière le comptoir. Il me faudrait...

L'homme l'interrompit.

— Mais certainement, monseigneur. Je suis vraiment trop heureux, et trop honoré d'accueillir Votre Seigneurie dans ma boutique !

Le marquis sourit.

— Vous savez qui je suis ?

— Naturellement, monseigneur ! Nous nous souvenons tous du jour où vous êtes venu inaugurer les maisons d'ouvriers, voilà près de six ans. Et puis, nous vous avons revu après le glissement de terrain...

— Ah ! oui, c'est vrai, dit Rakemoore. Moi aussi, je suis content de vous revoir.

Il tendit la main et l'épicier la lui serra.

— Je suppose que Votre Seigneurie veut de bonnes choses pour la demoiselle et le petit garçon qui se sont installés dans le cottage de miss Dunkill ?

— Robin est mon neveu, expliqua le marquis, et il a en effet passé la nuit là-bas avec sa gouvernante.

Il prit soudain conscience que les deux vieilles femmes entrées avant lui dans la boutique ne perdaient pas un mot de la conversation. « Bah ! se dit-il. J'ai au moins préservé la réputation d'Ila... »

Effectivement, sans ces explications somme toute plausibles, sa visite chez une jeune fille aussi ravissante aurait paru suspecte.

M. Johnson avait déjà rempli un panier. Il y ajouta du pain frais.

— J'espère que vous serez satisfait, monseigneur. Je vais tout faire livrer immédiatement par mon fils.

— Trop aimable, répliqua Rakemoore. Ah ! J'y pense, n'oubliez pas de mettre aussi du lait, mon neveu l'aime beaucoup.

Après un instant d'hésitation, il demanda encore :

— Dois-je vous payer maintenant ?

— Oh, non, monseigneur ! Mon fils vous apportera la note, dit M. Johnson, avec celle d'hier.

— Parfait. Je compte sur vous pour faire diligence. A bientôt, j'espère.

Il souleva son chapeau pour saluer les deux commères qui le dévisageaient avec autant de curiosité que d'admiration. Aussitôt sorti de la boutique, il enfourcha Saracen et se dirigea vers le cottage au petit trot.

Sept heures n'ayant toujours pas sonné, il se demanda si Ila serait réveillée. Elle ouvrit la porte dès qu'il eut frappé.

Elle le regarda dans les yeux, avec la même expression que la veille. Ils n'arrivaient pas à détacher leurs regards l'un de l'autre.

— Vous êtes en avance ! s'exclama-t-elle après un moment.

— J'ai eu envie de prendre le petit déjeuner avec vous, expliqua-t-il.

Elle s'effaça pour le laisser entrer dans la cuisine.

— Si vous n'avez encore rien pris, vous devez avoir une faim de loup... Et moi qui n'ai rien à vous offrir ! Nous avons tout dévoré, hier soir, Robin et moi. Je suis vraiment confuse.

— Et moi, je suis prévoyant, dit Osbert en souriant. Les provisions ne vont pas tarder.

Tout en parlant, il ne pouvait s'empêcher de la regarder. Il la portait l'une des robes légères qu'elle avait nouées dans son châle en partant de Worth.

La fine mousseline du corsage moulait son buste et avec la jupe verte qui soulignait ses formes gracieuses, elle avait plus que jamais l'air d'une nymphe.

Et comme elle ne s'attendait pas à une visite si matinale, ses longs cheveux encore dénoués ruisselaient jusqu'au bas de ses reins. Elle les avait seulement attachés sur la nuque avec un ruban, vert lui aussi.

Osbert songea qu'elle était l'incarnation même du printemps. Car elle ne pouvait être une simple créature humaine.

Se sentant détaillée avec un peu trop d'insistance, elle dit d'un ton gêné :
— Veuillez m'excuser. Je n'ai pas eu le temps d'arranger mes cheveux... Je vous attendais plus tard et je voulais allumer le poêle pour que... lorsque Robin se réveillera... pour qu'il... pendant que j'irais à l'épicerie acheter des œufs...

Pour la mettre à l'aise, il dévia la conversation.

— Je suppose qu'il est épuisé après toutes les émotions d'hier.

— Il était déjà presque endormi quand je suis montée l'embrasser et lui souhaiter bonne nuit.

— Il vous a laissée l'embrasser ?

— Mais... mais il m'a lui-même embrassée en me retrouvant, dit-elle avec naturel. C'est ce qui lui manque depuis la mort de sa mère... quelqu'un qui veuille bien l'aimer.

— Vous avez sans doute raison..., opina le marquis en hochant la tête.

Au même instant, on frappa à la porte. Et avant qu'Il la ait pu esquisser un geste, Rake-moore était allé ouvrir. Sur le seuil, se tenait le même livreur que la veille, celui à qui elle avait donné trois *pence*.

— Votre commande, monseigneur ! Le lait est dans ce pot.

Le marquis prit les paquets et les posa sur la table.

Il la remarqua que le commis attendait.

— Je lui ai donné trois *pence*, hier, murmura-t-elle.

Les yeux du marquis brillèrent de malice.

— Dans ce cas, nous devons pouvoir nous permettre de lui offrir le double aujourd'hui !

La pièce de six *pence* impressionna si fort le jeune garçon, qu'il en perdit la parole et oublia de remercier.

Osbert referma la porte.

— J'espère que vous trouverez là tout ce dont vous avez besoin, dit-il, parce que je meurs de faim ! Et je suis sûr qu'il en sera de même pour Robin lorsqu'il descendra.

— Parlons plus bas, dit-elle, ne le réveillons pas ! Il a bien besoin de dormir un peu plus longtemps, ce matin.

— Moi aussi, j'avais besoin de dormir ! s'écria le marquis. Mais je n'ai pas fermé l'œil, tant je craignais que vous ne manquiez de parole et ne décidiez encore de fuir !

Ila le regarda, surprise.

— Je n'aurais jamais fait quelque chose d'aussi malhonnête !

— Comment pouvais-je en être sûr ? En traversant la forêt, tout à l'heure, je me suis arrêté près de l'étang pour voir si, par hasard, vous ne nagiez pas au fond...

Elle le regardait fixement.

Il lui semblait très étrange qu'il y ait un étang dans les bois du marquis, comme dans ceux de son père. Et il n'était pas moins étrange qu'il fasse le rapprochement avec elle, alors que chacune de ses promenades avec Swallow la ramenait du côté des nymphes...

Quelque chose l'effrayait, mais cela n'avait plus rien à voir avec sa peur antérieure... Afin de camoufler son trouble, elle se pencha sur le panier et, sans mot dire, en retira les provisions qu'elle déposa sur des plats, près du poêle.

Il y avait des œufs, des saucisses et du bacon, exactement comme la veille, mais en plus grande quantité.

— Préférez-vous du café ou du thé ? demanda-t-elle à Osbert.

Elle avait découvert du café dans un placard.

— La même chose que vous..., dit-il d'un ton vague, comme un homme qui pense à tout autre chose.

Il avait enlevé son chapeau en entrant et, maintenant, assis sur la même chaise que la veille au soir, il observait Ilia qui allait et venait, affairée, de la table au poêle.

Comme le silence menaçait de s'éterniser, il fit remarquer.

— Vous semblez être une cuisinière chevronnée.

— Ma mère trouvait important que mes sœurs et moi soyons des femmes d'intérieur accomplies.

— Vous avez des sœurs ? s'écria-t-il et il ajouta d'un ton suppliant : Me direz-vous enfin qui vous êtes, Ilia ?

S'apercevant qu'elle avait trop parlé, elle resta muette.

— Cette nuit, pendant cette insomnie, reprit-il, je pensais aux différentes maisons où vous pourriez habiter avec Robin. J'en suis arrivé à la conclusion que ce projet n'était, hélas, pas réalisable.

Debout près du poêle, Ilia se retourna.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-elle.

Elle était du même avis, mais qu'il l'exprime lui-même l'effrayait. Ne la croyait-il pas capable de s'occuper de Robin ?

Pourtant, elle savait que si on séparait d'elle le petit garçon, il serait à nouveau aussi désemparé que la veille et qu'il essaierait de la suivre où qu'elle aille.

Tout cela était confus dans son esprit, certes, mais elle n'arrivait pas à

comprendre pourquoi il trouvait cela impossible.

Il hésita, cherchant ses mots, et finit par dire d'une voix sourde :

— Vous êtes trop belle. Où que vous vous réfugiiez, les gens vous remarqueront, ils jaseront. Par ailleurs, il suffira que vous résidiez sur l'une de mes propriétés pour qu'aussitôt, les bonnes langues l'interprètent à leur façon...

Ila réfléchit quelques secondes puis, rougissante, détourna le regard.

— A mon avis, reprit Rakemoore, le mieux serait de me confier pourquoi vous vous êtes enfuie, et vos... projets d'avenir.

Sans l'avouer, il envisageait aussi — car elle n'était manifestement pas une roturière — de la proposer à l'une de ses parentes comme demoiselle de compagnie, voire comme chaperon dans une famille où elle serait à l'abri.

Comme elle demeurait obstinément muette, il insista :

— Il faut en discuter, Ila ! Il le faut...

— Il n'y a aucune raison pour que j'en discute avec vous !

— Voilà qui n'est pas très gentil. J'essaie seulement de vous aider !

— Vous ne pouvez pas m'aider.

— Et vous, vous ne pouvez pas abandonner Robin.

— Peut-être le faudra-t-il...

— Seriez-vous aussi cruelle ? Cela briserait le cœur de cet enfant, sans oublier que...

Il s'arrêta en entendant un bruit de pas dans l'escalier.

Un instant plus tard, vêtu de manière un peu négligée, Robin faisait son apparition.

Il courut aussitôt vers Ila et la regarda avec une tendresse indicible.

— Je suis en retard ! s'écria-t-il. J'ai dormi si longtemps... Je devais être harassé.

Comme Ila se penchait pour l'embrasser, il lui jeta les bras autour du cou, l'étreignit et dit :

— Mais je suis bien réveillé maintenant... Et j'ai très faim !

Alors, il vit son tuteur :

— Oncle Osbert ! Vous étiez là !

— Oui, je me suis invité pour le petit déjeuner, annonça Rakemoore. Heureusement que tu t'es réveillé, sinon j'aurais tout mangé et je ne t'aurais rien laissé.

Robin éclata de rire.

— Ila ne vous l'aurait pas permis !

— Bien sûr que non, dit-elle. D'ailleurs, il y a bien assez pour nous trois !

— Vous êtes venu avec Saracen ? demanda Robin.

— Il est dehors, répondit le marquis.

— J'irai lui parler dès que j'aurai terminé, décida Robin.

Ila déposa une assiette garnie d'œufs, de saucisses et de bacon devant

chacun d'eux, se contentant elle-même de deux œufs au plat.

Le pain était très frais. Osbert et Robin en dégustèrent de larges tranches tartinées de beurre.

Après en avoir fait griller quelques autres sur le poêle, Ila les recouvrit du miel que lui avait offert l'apiculteur, tout en racontant à Rakemoore pourquoi l'homme s'était montré si gentil. Puis, elle se tourna vers Robin.

— Il faudra le remercier.

— J'aimerais bien voir ses ruches, dit l'enfant. Papa avait essayé d'en mettre chez nous, mais des souris ont mangé tout le miel !

— Quel désastre ! s'exclama le marquis. Je soupçonne que les souris n'y étaient pour rien et qu'un vilain garnement de ma connaissance, un certain Robin, les avait devancées...

Tandis qu'en riant, il taquinait son neveu, Ila s'aperçut tout à coup de quelque chose d'incongru: comment Osbert, dont elle avait eu si peur, se sentait-il si parfaitement à l'aise dans une cuisine ? Ils avaient l'air tous trois d'une famille de villageois attablée devant le premier repas de la journée...

« Il est très, très différent, se répétait-elle, de ce que j'avais prévu, tellement différent ! » Bizarrement, cette pensée avait quelque chose d'effrayant...

Dès qu'ils eurent fini, Robin voulut aller voir Saracen, et lorsque Ila revint de l'office, il était sorti.

— Il ne risque pas de se faire mal ? demanda-t-elle au marquis.

— Saracen est doux comme un agneau, la rassura Osbert. D'ailleurs, il est bon que Robin commence à être indépendant.

Il refermait la porte, tout en parlant. Voyant Ila gagner la fenêtre pour s'assurer que Robin ne courait pas de danger, il dit d'une voix calme:

— Que comptez-vous faire avec lui, Ila ? Je suis persuadé que, si vous partez, il tentera de vous suivre.

Sans quitter la fenêtre, elle fut prise de panique. Ce qu'elle comptait faire...

Perdue dans ses pensées, cherchant le conseil que lui aurait donné sa mère, elle n'entendit pas Osbert s'approcher. Il se tenait maintenant derrière elle.

— Robin vous aime, dit-il doucement et, vous l'avouerai-je ? moi aussi...

Elle ne bougea pas. Elle avait mal compris...

Enfin, d'une voix qui ne ressemblait pas à la sienne, elle demanda:

— Qu'avez-vous dit ? Je n'ai pas bien compris...

— Je ne le comprends pas moi-même, avoua-t-il. Mais, depuis que je vous ai vue, là-bas, évanouie, vous me hantez.

Son intonation donna des frissons à Ila, mais elle ne le regarda toujours pas.

— Vous êtes si belle, reprit-il. Et si différente des femmes que j'ai

connues, que je n'arrive pas à croire que vous existiez vraiment.

Il eut un petit rire puis continua :

— J'ai même d'abord attribué mon... amour à la contrariété que m'avait causée l'accident de Robin. J'ai tenté de me persuader que vous n'étiez qu'une illusion...

Il prit une grande inspiration avant d'ajouter :

— Mais je ne peux pas vous chasser de mon esprit. Lorsque vous m'avez ouvert hier soir, j'ai su que je vous aimais. Comme un fou.

— Ce... ce n'est pas... possible ! murmura-t-elle.

— Si ce n'est pas de l'amour, qu'est-ce donc qui me donne envie d'aller décrocher la lune et les étoiles pour les déposer à vos pieds ?

Elle le sentit s'approcher encore tout en continuant à parler :

— J'aimerais vous emmener jusqu'au cœur du soleil..., vous faire découvrir tous ces lieux du monde que vous décriviez si bien à Robin !

Après un silence, il poursuivit :

— Vous avez dessiné les pyramides. Je vous y emmènerai et, au clair de lune, nous essaierons de découvrir ensemble le secret qui a permis aux Égyptiens de construire des monuments d'une si prodigieuse splendeur...

Ila se retourna pour le regarder.

— Je vous montrerai les mosquées de Turquie, nous verrons les sommets de l'Himalaya...

Il reprit son souffle et ajouta :

— Ma seule peur est que les dieux qui habitent leurs cimes inexplorées ne vous revendiquent pour leur et ne vous enlèvent à moi.

— Comment pouvez-vous... ?

— Ce que je veux surtout vous dire, c'est que vous me comprendrez comme personne d'autre au monde.

— Que je... ?

— C'est ce que vous ressentez, insista Osbert. Vous ne voyez pas ce qui est arrivé, ma chérie ? J'ai moi-même toujours cru cela impossible..., le coup de foudre !

— C'est...

— Je vous le prouverai !

Il lui prit délicatement les épaules.

— Êtes-vous réelle ? murmura-t-il, ou est-ce que je rêve ?

Leurs lèvres se rencontrèrent, et, un instant, Ila fut trop désespérée, trop sidérée pour réaliser ce qui lui arrivait. Comme il l'embrassait, elle sentit la chaleur du soleil irradier son corps.

Elle fut conquise au-delà de ce qu'elle croyait possible... C'était la beauté de la forêt, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, mais en plus merveilleux.

Et tandis qu'Osbert l'embrassait toujours, elle eut réellement l'impression qu'il l'avait emmenée, comme il le lui avait promis, jusqu'au centre du

soleil. Ils étaient enveloppés par la gloire de l'astre du jour. Elle ressentait l'amour, cet amour qu'elle avait tant désiré : une extase qui allait au-delà des mots, au-delà des pensées.

Il l'étreignait de plus en plus fort, et elle comprit qu'ils n'étaient plus des individus séparés, mais ne formaient plus qu'un seul. Ils étaient unis par un amour irrésistible et inexplicable.

Elle éprouvait un bonheur tellement intense qu'il parvenait aux limites de la douleur. Et cependant, c'était un miracle semblable à une lumière éblouissante.

Elle nicha la tête au creux de l'épaule d'Osbert.

— Ma chérie, mon amour, je t'ai trouvée, dit-il d'une voix haletante. Tu es à moi. Je ne te quitterai jamais !

Comme s'il avait peur de la perdre, il l'obligea à tourner le visage vers lui, et l'embrassa encore, avec plus de fougue, d'ardeur et d'autorité.

Elle n'avait plus peur.

Osbert était l'homme de ses rêves, l'homme qui avait chevauché dans les bois et qui croyait aux nymphes... Il la comprenait comme personne d'autre sur terre.

Lorsque le marquis releva la tête, elle lui dit en un souffle :

— Je t'aime !

— Moi aussi, je t'aime, ma chère petite nymphe, répliqua-t-il. Quand m'épouseras-tu ?

Ila vit alors la situation dans toute son horreur.

Le marquis de Rakemoore venait de l'embrasser !

L'homme qu'elle avait voulu fuir ne savait même pas qui elle était !

Elle voulut à nouveau cacher son visage au creux de son épaule, mais il l'en empêcha.

— Pourquoi cette anxiété ? demanda-t-il.

— Comment savez-vous que je suis anxieuse ?

— Je sais tout de toi : tout ce que tu penses, tout ce que tu rêves... Tu fais partie de moi, Ila, comme je fais partie de toi.

— Alors... tu sais que j'ai quelque chose... à te dire ?

— La raison pour laquelle tu t'es enfuie ? Cela n'a plus aucune importance. Tu n'as plus de raison d'avoir peur.

— J'ai toujours peur !

— Pourquoi ?

— Parce que tu seras fâché. Tu ne m'aimeras plus...

Il se mit à rire.

— C'est impossible ! Dis-moi à cause de qui tu te caches.

Il y eut un silence. Puis elle avoua d'une voix tremblante :

— De toi...

Osbert la fixa, interloqué.

— De moi ?

— Je suis Lavinia Worth.

Pendant un instant, le marquis parut changé en pierre.

— Je t'en prie... Ne sois pas fâché, implora-t-elle. Papa m'a ordonné... d'épouser un homme que je... n'avais jamais vu ! Et mes sœurs sont si malheureuses avec leur mari, que j'aurais préféré mourir plutôt que de les imiter !

— C'est vraiment de moi que tu te cachais ? interrogea Osbert.

— Je me cachais du marquis de Rakemoore que je croyais pompeux, insensible et arrogant...

— Je commence à comprendre...

— Tu es si différent de...

— Et toi donc ! Je t'avais imaginée comme une débutante gauche, ennuyeuse à mourir !

Il sourit.

— Comment aurais-je pu me douter que tu étais la fille du duc, alors que, pour moi, tu es l'Esprit de la Forêt, le rêve secret de mon cœur depuis que ma mère est morte ?

— Oh ! chéri... Est-ce que ta mère t'a manqué... comme à Robin la sienne ? demanda Ila.

— Énormément. Mais moi, je n'ai pas eu la chance de rencontrer une Ila pour m'expliquer qu'elle n'était pas vraiment morte et qu'elle me surveillait toujours, m'aimait toujours, et se tenait près de moi lorsque j'avais besoin d'elle.

— Tu sais que j'ai dit cela à Robin ?

— J'écoutais derrière la porte, confessa-t-il. Et c'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il me serait impossible de vivre sans toi.

— Tu comprends aussi pourquoi... je me suis enfuie ?

— Bien sûr ! C'était exactement ce qu'il fallait faire..., sauf s'il s'agissait de moi...

— Oh ! je t'aime !

Les mots devinrent inutiles. Osbert l'embrassait de nouveau... à en perdre le souffle.

Le petit cottage semblait tourner tout autour d'eux.

Lui faisant traverser la cuisine Ila l'emmena au petit salon et ils s'assirent côte à côte sur le divan.

— Nous devrions penser à notre avenir, belle amie, dit-il, mais je n'arrive à penser à rien, sauf au désir que j'ai de t'embrasser toujours et encore et encore !

Ila soupira.

— Je suppose que je dois rentrer chez moi, maintenant, pour dire à papa que j'ai changé d'avis.

— Ton cher père m'a d'abord dit, d'une manière très convaincante, que tu rendais visite à une parente malade, et ensuite que tu étais enrhumée, fiévreuse...

— Pauvre papa ! Il est si heureux de t'avoir pour gendre ! On dirait

que c'est lui qui va t'épouser !

— Je suis sûr qu'il te pardonnera de t'être enfuie, dit Osbert, surtout quand tu lui feras part de tes sentiments pour moi...

Ila se serra contre lui.

— Je pensais tout à l'heure, pendant que nous prenions le petit déjeuner, dit-elle, que nous étions comme une famille de villageois... C'est merveilleux de t'avoir tout à moi dans ce charmant petit cottage...

— Tu seras toute à moi où que nous allions, assura-t-il. Tout ce que je souhaite, Ila, c'est être seul avec toi.

Elle soupira.

— Il nous faudra cependant subir tous ces gens qui diront que nous faisons un beau mariage et... Ils n'arrêteront pas d'en parler!... J'ai peur que cela gâche le rêve que nous vivons en ce moment.

Osbert resserra ses bras autour d'elle.

— C'est ce que je pense, dit-il, mais j'ai une idée. Je crains seulement qu'elle ne te plaise pas.

— Tout ce que je veux, c'est te rendre heureux. Tu es merveilleux !

Il se mit à rire.

— J'ai l'impression que tu m'as d'abord trouvé odieux, non seulement parce que ton père voulait que tu m'épouses, mais à cause de la manière dont je traitais Robin.

Elle ne répondit pas. Il reprit :

— Je te promets que cela ne se reproduira jamais. Tu m'as montré mon erreur, et je ne récidiverai pas avec mes propres enfants puisque tu seras là pour me guider.

— Je t'aime aussi pour ta compréhension, dit Ila. Mais tu aurais quand même pu deviner, sans l'aide de personne, combien sa mère lui manquait...

Elle se raidit avant d'ajouter :

— Et si, par hasard, il était contrarié que je t'épouse ? S'il était jaloux ?

— Laisse-moi m'occuper de cela. Maintenant que je t'ai trouvée, je sais exactement ce qu'il faut faire, ma chérie.

Il lui embrassa le front avant de reprendre :

— Je ne t'ai toujours pas dit ma petite idée pour notre mariage ! Ce que j'aimerais, c'est que tu sois à moi avant que nous ayons à faire face à toutes ces cérémonies.

— Comment pourrions-nous...

— Comme tu sais, ce village fait partie de mon domaine, expliqua-t-il. L'église dépend de moi, et c'est moi qui nomme le vicaire.

Ila n'ayant pas l'air de comprendre, il continua.

— Le vicaire est un homme serviable, et je suis sûr qu'il nous mariera sur-le-champ si je l'en prie. Après, s'il y a quelques problèmes juridiques..., eh bien ! l'archevêque de Canterbury est l'un de mes

parrains !

Sur ces mots, il se souvint également que la Reine était sa marraine, et du piège que celle-ci lui avait tendu... Il lui semblait incroyable d'avoir, grâce à elle, trouvé par inadvertance la femme dont il rêvait. La femme qui prendrait dans sa vie la place jusqu'alors réservée à sa mère.

— Tu veux dire..., s'étonna Ila, que nous pourrions nous marier ici... ?

— Sans autre témoin que Robin, répliqua le marquis, et, naturellement, avec le consentement des anges, des nymphes de l'étang et des esprits de la forêt !

Ila aurait voulu rire, dans son bonheur, mais cela lui fut impossible. Osbert l'embrassait.

Un peu plus tard, Rakemoore rappela Robin au cottage.

Celui-ci arriva en courant et, lorsqu'il fut dans la cuisine, son oncle lui dit :

— J'ai à te parler... Si nous allions au salon ?

Il s'était entendu avec Ila pour qu'elle puisse entendre, par la porte entrouverte, toute la conversation. Aussitôt installé dans un fauteuil et Robin sur le divan, il déclara :

— J'ai besoin de ton aide.

— De mon aide ? s'étonna l'enfant.

— Oui. Au sujet d'Ila. J'ai bien peur que nous soyons tous deux sur le point de la perdre.

Robin poussa un petit cri d'effroi.

— Elle a l'intention de s'enfuir encore, oncle Osbert ? Il faut l'en empêcher !

— C'est mon avis, dit Osbert, mais tu dois m'aider, car il ne sera pas facile de la convaincre.

— Que puis-je faire ? demanda Robin. Je ne veux pas la perdre ! Je l'aime, oncle Osbert. Je veux qu'elle reste avec moi !

— Je vois bien un moyen, mais nous devons agir de concert...

Robin se pencha en riant, les coudes sur les genoux, et supplia :

— Expliquez-moi...

— Tout bien réfléchi, dit Rakemoore d'un ton pénétré, la seule manière de la garder toujours avec nous, c'est que je l'épouse !

Les yeux du gamin s'arrondirent :

— Vous... vous voulez dire... qu'elle serait votre femme ?

— Oui... Ainsi, elle habiterait à Rake, à Londres, partout... avec nous deux.

Le front plissé de perplexité, Robin finit par dire :

— Et elle n'aurait plus besoin de se cacher ? Les gens qui veulent lui imposer leur volonté ne pourraient plus rien contre elle ?

— Exactement ! J'étais sûr que tu comprendrais. Et comme je ne veux pas qu'on la contrarie, sinon elle s'enfuira de nouveau, je lui ai proposé de m'épouser dès aujourd'hui, ici même, dans l'église du village.

Personne ne le saura, sauf toi !

— Vous n'inviterez même pas vos amis ?

— Non, personne. Tu seras le seul témoin de notre mariage, et aussi mon garçon d'honneur. C'est toi qui devras me donner l'alliance, le moment venu.

Voyant les yeux de Robin s'éclairer, il continua :

— Je me débrouillerai pour qu'on célèbre la cérémonie dès cet après-midi. Mais personne ne doit se douter de rien, tu entends ? Il faut tenir notre langue. Jusqu'à ce qu'Ila soit devenue ma femme. Cela fait, elle n'aura plus jamais peur.

Robin applaudit des deux mains.

— Quelle idée merveilleuse, oncle Osbert ! Je suis trop content de vous aider !

— Je t'en remercie d'avance. Te rends-tu compte de notre chance ? Quand elle sera ma femme, Ila ne nous quittera plus jamais !

A la grande surprise d'Osbert, l'enfant se leva pour lui jeter les bras autour du cou et l'embrasser. Le marquis, très ému, le serra contre lui, espérant avoir des fils aussi courageux que son neveu.

Le petit garçon faisant mine de s'éloigner, il se leva aussi.

— J'ai pas mal de détails à régler, dit-il. Pendant mon absence, je te confie Ila. Empêche quiconque de l'effrayer, hein ?

— Comptez sur moi, oncle Osbert.

Puis ils retournèrent à la cuisine où, d'un sourire noyé de larmes, Ila remercia le marquis de s'être montré si diplomate avec Robin.

Pendant qu'il attendait dans l'église Sainte-Marie, Rakemoore s'étonnait de sa célérité: jamais il n'avait débrouillé si vite une affaire aussi complexe !

Il s'était rendu à cheval au presbytère et y avait expliqué au vicaire ce qu'on attendait de lui, non sans insister longuement sur la nécessité absolue d'un mariage strictement secret. Ravi de célébrer une union si flatteuse dans une atmosphère de conspiration, le desservant de la paroisse avait accepté sans difficulté et, sitôt son visiteur reparti, avait décoré l'église de fleurs cueillies dans le jardin du presbytère.

Entre-temps Rakemoore retournait à la maison forestière et quand il eut informé nanny de son intention d'épouser Ila, elle s'écria en joignant les mains:

— Dès que je l'ai vue, j'ai su qu'elle était exactement la femme qu'il vous fallait ! Merci, mon Dieu, d'avoir exaucé mes prières !

— J'aimerais vous demander un service, nanny..., reprit le marquis. Pourriez-vous accueillir Robin chez vous pendant notre voyage de noces ?

Ne doutant pas de la réponse, il sourit.

— Un palefrenier viendra tous les jours lui amener Firefly. Et je fais

confiance à Wilcox pour inventer mille occupations pour l'amuser jusqu'à notre retour.

— Il sera heureux chez nous, monsieur Osbert, ne vous en faites pas ! protesta Mrs Wilcox. Et je ne m'inquiète pas... Miss Ila sera une excellente mère pour lui, juste ce qu'il souhaite et dont il a si grand besoin.

— C'est son plus cher désir à elle aussi. Et vous vous en doutez, nanny, le mien également...

Après avoir prié Mrs Wilcox de garder le secret jusqu'au lendemain, il alla trouver son mari et, ensemble, ils préparèrent pour Robin une surprise qui ne manquerait pas de lui faire plaisir.

A Rake, il donna un certain nombre d'ordres que M. Barrett trouva certes passablement étranges, mais dont, en homme au fait des usages, il n'osa pas s'étonner. Il se garda aussi d'interroger son maître.

Celui-ci, tout en déjeunant rapidement, rédigeait une lettre à l'intention du duc.

Il la remit à M. Barrett en le priant de la faire parvenir le lendemain après-midi.

— Surtout pas avant !

Il n'était pas fâché de jouer ce bon tour à Cumberworth. En apprenant leur départ précipité en voyage de noces, il serait certainement choqué, mais Sa Seigneurie se consolerait vite: n'avait-Elle pas le gendre dont Elle rêvait ? De plus, la lettre autorisait aussi Cumberworth à faire saillir ses juments par Trumpeter.

« Cela le fera patienter », pensa-t-il.

Puis il chargea un domestique d'aller préparer pour le recevoir la maison de New Forest, où il comptait résider quelques jours. Entretemps, son yacht rallierait le port le plus proche et devrait être prêt à prendre la mer. Le cuisinier de Rake l'accompagnerait, naturellement, dans chacun de ses déplacements.

Osbert fit en outre apprêter une calèche fermée et, après s'être changé, repartit pour Fording-Field où il descendit de voiture devant l'église. De là, le cocher alla prendre Ila et l'enfant qui ne se tenait plus de joie.

Rakemoore avait confié à l'homme une enveloppe pour Robin.

Lorsque celui-ci l'ouvrit, il y découvrit une alliance : celle-là même qui avait appartenu à la mère du marquis.

Osbert, lui, avait dans sa poche la fameuse bague de fiançailles qu'il avait toujours eu l'intention d'offrir à celle qui deviendrait sa femme, s'il l'aimait d'amour.

En dehors de leur amour, plus rien n'importait à Ila. Cependant, elle voulait être très belle le jour de son mariage. Il se trouva que, par une heureuse coïncidence, elle avait emporté une robe blanche taillée dans un tissu aussi doux et léger que celui de la robe verte qui lui donnait l'air

éthéré d'une nymphe.

Dépourvue d'un voile de dentelle, que la coutume exigeait pour un grand mariage, elle pria Robin de l'accompagner dans le jardin et y cueillit avec lui des pensées blanches, des violettes blanches et des lys champêtres qui tiendraient lieu de parure.

Robin la compléta en allant chercher dans les prés, au-delà du village, des bleuets et des coquelicots.

L'une de ses gouvernantes lui ayant appris à tresser les fleurs pour en faire des guirlandes, à l'époque déjà lointaine où elle ramassait des fleurs sauvages autour de Worth, Ila s'improvisa une couronne immaculée : les corolles blanches paraissaient encore plus belles sur ses cheveux flamboyants. Aucun diadème de diamants n'aurait eu plus d'éclat.

Elle se composa ensuite un charmant bouquet avec les fleurs multicolores offertes par son petit cavalier.

Soucieux de ne pas trahir leur secret, Osbert s'était bien gardé d'emporter la moindre fleur, car ses jardiniers se seraient doutés qu'il y avait anguille sous roche. Il fut abasourdi en voyant Ila remonter la nef, sa main dans celle de Robin et l'air d'une déesse descendue de l'Olympe. Encore plus belle que dans son souvenir...

Hormis le vicaire, l'église était vide. Un musicien invisible cependant jouait de l'orgue en sourdine.

En arrivant à la hauteur d'Osbert, Ila tendit la main, et ses doigts se refermèrent sur les siens. Et elle sentit qu'ils vibraient à l'unisson.

Elle avait indiqué à Robin les gestes exacts qu'il devrait faire. Aussi, tel un page stylé, la présenta-t-il à son oncle avant de prendre place à la droite de celui-ci. Le moment venu, il lui tendrait l'alliance...

Lorsque Osbert finalement la passa au doigt d'Ila, il remercia Dieu de lui avoir donné pour épouse la femme qu'il aimait. Et il savait qu'Ila l'aimait pour lui-même, non pour son titre ou sa fortune.

En sortant de l'église, ils s'engouffrèrent si prestement dans la calèche que la commère la plus futée du village n'y aurait vu que du feu.

Robin était assis sur la banquette en face d'eux. Lorsque Rake fut en vue, son oncle lui dit :

— Tu comprendras, Robin, qu'Ila et moi désirons être seuls, ce soir. Et demain, nous partirons en voyage de noces...

Voyant l'enfant dépité, il s'empressa d'ajouter :

— Tu vas rester chez nanny pendant notre absence. J'ai tout arrangé pour que tu ne manques de rien durant ton séjour là-bas.

Il sourit au jeune garçon avant de continuer :

— Wilcox aimerait que tu l'aides. On t'amènera Firefly tous les jours pour que tu lui fasses faire un peu d'exercice. Et puis, mon bibliothécaire t'apportera tous les livres que tu voudras et t'achètera ceux que nous n'aurions pas.

Maintenant, Robin l'écoutait attentivement.

— Ila et moi, reprit le marquis, nous t'écrirons à toutes les étapes. Tu pourras toujours nous repérer sur la carte, et pour que tu voies exactement ce que nous visitons, nous t'enverrons des cartes postales.

L'enfant paraissant tout de même un peu triste, Osbert ajouta gaiement :

— La prochaine fois, nous t'emmènerons. Mais tu me pardonneras, j'espère, d'être un peu égoïste. Je veux Ila pour moi tout seul pendant notre lune de miel...

— Bon, soupira Robin.

— Wilcox m'a dit, continua le marquis, que l'une de mes chiennes venait d'avoir six petits. Il va en prendre un, n'aimerais-tu pas en choisir un autre pour toi ?

— Un petit chien à moi ? s'écria Robin.

— Oui, et tu commenceras à le dresser pendant ton séjour chez Mrs Wilcox.

— Et il pourra dormir avec moi ?

— Bien sûr ! Tu devras aussi le nourrir toi-même et rester constamment avec lui jusqu'à ce qu'il comprenne que tu es son maître.

— Je l'élèverai de mon mieux. Il sera très obéissant, dit Robin en regardant Ila.

— J'en suis persuadée, dit-elle, et il te protégera jusqu'à notre retour.

Elle lui tendit les bras et il s'y blottit, tandis qu'elle le couvrait de baisers.

A leur descente de voiture, un palefrenier se présenta, Firefly derrière lui.

Ila regarda le marquis embrasser Robin et le jucher en selle.

— J'aimerais bien que tu ailles de temps en temps jusqu'aux écuries, lui dit son oncle, pour t'assurer que les chevaux vont bien.

— Entendu, promit Robin.

— Et demande à nanny de te raconter des histoires, comme elle le faisait lorsque j'avais à peu près ton âge. Elle en connaît des tas.

— Nous ne serons pas absents très longtemps, précisa Ila, et comme promis, nous t'enverrons des lettres et des cartes postales de tous les lieux que nous visiterons.

Robin l'embrassa encore.

— Je penserai à vous tout le temps ! dit-il.

Il s'éloigna, et Ila agita la main jusqu'à ce qu'il eût disparu. Puis elle entra avec le marquis.

— Félicitez-moi, Dawson, dit le marquis au maître d'hôtel. Lady Lavinia et moi venons de nous marier, vous êtes le premier à l'apprendre !

Dawson se montra à la hauteur de la situation.

— Quelle bonne nouvelle, monseigneur, quelle excellente nouvelle ! Tous mes vœux.

— Merci, répondit le marquis.

— M. Barrett va faire servir le champagne dans le bureau,

monseigneur.

— Nous le sablerons plus tard, dit Rakemoore. Je voudrais d'abord montrer à Sa Grâce la chambre qui lui est destinée. Celle de ma mère.

Il conduisit Ila à l'étage. En regardant tout autour d'elle, elle pensa que Rake était une demeure plus belle encore que tout ce qu'elle avait imaginé. Et la chambre où l'introduisit le marquis était encore plus splendide.

Lorsque le marquis eut refermé la porte, elle se tourna vers lui.

— Je rêve... je sais que je suis en train de rêver! dit-elle. Je t'en prie, chéri, embrasse-moi... J'ai peur de me réveiller !

Il se mit à rire puis, sans mot dire, l'enlaça.

Et il l'embrassa jusqu'à ce qu'ils flottent ensemble parmi les étoiles, leurs deux corps embrasés de désir.

— Tu es à moi ! dit-il farouchement. Personne ne nous séparera jamais !

— Jamais ! Je suis à toi pour l'éternité...

Avec une délicatesse infinie, il lui enleva la couronne blanche, puis retira une à une les épingles de ses cheveux jusqu'à ce qu'ils inondent son dos.

— C'est ainsi que je te préfère, amour de ma vie, ma nymphe, mon âme, dit-il d'une voix douce.

Alors, l'amour les unit.

La découverte du bonheur



Barbara Cartland

Reine incontestée du roman sentimental, traduite en plus de 20 langues, elle est l'auteur contemporain le plus lu dans le monde. Les éditions J'ai lu ont déjà vendu plus de 30 millions d'exemplaires de ses livres.

Les spectateurs trépignent, les paris vont bon train... Surprise ! *Ladybird* et *Trumpeter* franchissent ensemble le poteau d'arrivée. Quelle humiliation pour le marquis de Rakemoore ! Son étalon, jamais battu, doit partager la victoire avec une pouliche du duc de Cumberworth.

Le duc, justement, vient à sa rencontre. Entre voisins, pourquoi ne pas s'entendre ? En "mariant" *Trumpeter* avec la mère de *Ladybird*, on obtiendrait un fameux champion ! Et, à propos de mariage...

Le marquis en reste sans voix : Cumberworth lui offre la main de sa fille ! En échange de *Trumpeter*, peut-être ? Quelle impudence ! Quant à Lavinia, elle est tout aussi outrée en apprenant le projet de son père.

Sans se connaître, les deux jeunes gens ont déjà un point commun ! Et s'ils en avaient d'autres ? Si le vieux duc avait raison ?



Texte intégral

Illustration d'Etienne Lage.

9 782277 230908

FJ 3090 ISBN 2-277-23090-1 X 91

Catégorie **2**